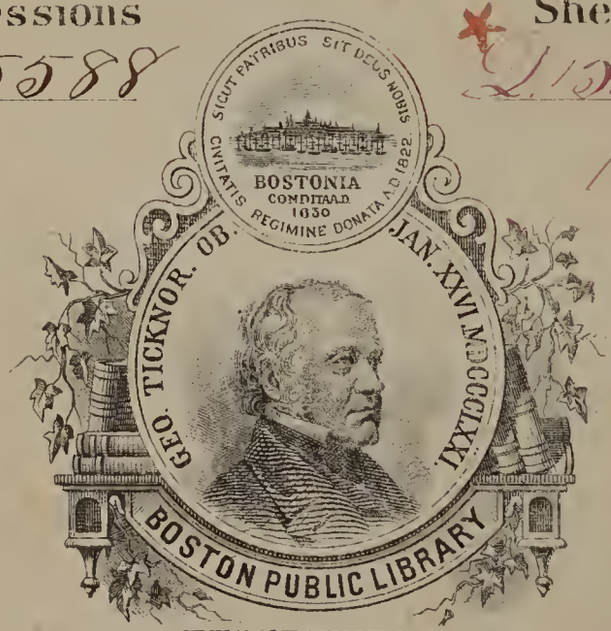
George Ticknor.

SUUM CUIQUE.

Accessions 115588

Shelf No. L152.19 vol. 2



BEQUEATHED BY

George Ticknor.

Rec'd Apr. 26th 1871.

A. 3. a

L'Espagne Poétique.

CHOIX DE

POÉSIES CASTILLANES

MISES EN VERS FRANÇAIS.

On trouvera cet ouvrage,

CHEZ
- BOSSANGE père, rue Richelieu.
- LADVOCAT, PONTHIEU, DELAUNAY, } Palais Royal.
- BAUDOUIN frères, rue de Vaugirard.

N. B. Le premier volume de cet Ouvrage, contenant 440 pages, et orné d'un beau frontispice et de six portraits lithographiés avec soin, se vend 7 fr. 50 cent., et 9 fr. franc de port, ainsi que celui-ci.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
Rue Racine, n. 4, place de l'Odéon.

L'Espagne Poétique.

CHOIX DE

POÉSIES CASTILLANES

DEPUIS CHARLES-QUINT JUSQU'A NOS JOURS,

MISES EN VERS FRANÇAIS;

AVEC

UNE DISSERTATION COMPARÉE SUR LA LANGUE ET LA VERSIFICATION ESPAGNOLES; UNE INTRODUCTION EN VERS, ET DES ARTICLES BIOGRAPHIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

PAR

DON JUAN MARIA MAURY.

Ouvrage orné de plusieurs Portraits.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

A LA LIBRAIRIE UNIVERSELLE
DE P. MONGIE AÎNÉ,
BOULEVART DES ITALIENS, N°. 10.

1827.

D.052
.P
v.2

11954
G. J.

ESPAGNE POÉTIQUE.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,

ENTRANT DANS LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

GENRE NATIONAL,

COLLECTION TIRÉE D'AUTEURS DIVERS.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

PREMIÈRE DIVISION.

LUZAN. — CADALSO. — YRIARTE.

DEUXIÈME DIVISION,

ALLANT JUSQU'A NOS JOURS.

MELENDEZ.

YGLESIAS. — NOROÑA. — CIENFUEGOS.

MORATIN. — QUINTANA. — ARRIAZA.

ESPAGNE POÉTIQUE.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,

ENTRANT DANS LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

GENRE NATIONAL,

COLLECTION TIRÉE D'AUTEURS DIVERS.

DISSERTATION PRÉLIMINAIRE.

L'ORDRE des temps nous place maintenant entre la corruption croissante et la restauration tardive du goût, dans une période sans nom poétique. Ici, au défaut d'individus, nous avons fait un corps du genre national, en puisant dans divers auteurs, à différentes époques. Nos indications préliminaires vont se

composer de détails sur le genre, et d'aperçus historiques, qui nous paraissent s'y rattacher, avec quelque intérêt indépendant de ce rapport.

Le *romance*, à qui appartient le premier rôle, tire son nom de celui qui fut donné à la langue vulgaire pour la distinguer du latin. L'auteur du *poëme du Cid* dit qu'il va chanter en *romance*. Aujourd'hui les Castillans diront *mettre en romance*, pour *traduire d'une langue savante*, et *parler en romance*, pour *parler d'une manière claire et simple*. D'accord avec l'idée attachée au nom qu'il reçut, le romance a donc été la poésie populaire, la composition la moins travaillée de toutes.

Il existe une vaste collection de romances, imprimée à Madrid en 1604, par *Juan de la Cuesta*; mais on peut s'en tenir à un choix en deux volumes, faisant suite à la collection générale de *Ramon Fernandez* publiée en 1794; il est fait avec discernement. On voit dans la préface de ce recueil le genre dont il s'agit caractérisé de la manière suivante : « Nous avons

» dit que ces compositions étaient la poésie po-
» pulaire, mais nullement dans l'intention de
» les ravaler. Dépouillés d'artifice, produits plu-
» tôt par l'instinct que par l'étude, sans que
» leurs auteurs se soient embarrassés de les faire
» ressembler à une ode d'Horace, ou à une can-
» cion de Pétrarque, les romances ne pouvaient
» avoir l'élévation des chants de Léon et d'Her-
» rera. Mais ils furent réellement notre poésie
» lyrique : la musique y employait ses accords ;
» ils se faisaient entendre dans les salons, dans
» les rues, au milieu du silence des nuits, au
» son de la guitare ou de la harpe. Ils servaient
» les amours, quelquefois la haine ou la mali-
» gnité satirique..... Enfin, plus souples que
» tout autre genre, ils se prêtaient à tous les
» sujets, se paraient d'un langage naturel et
» riche, se coloraient d'une aimable demi-
» teinte, et offraient partout l'attrait d'une fé-
» condité originale, étrangère à la contrainte
» et à l'effort. » Ces petits poëmes se font en-
core remarquer généralement par une marche

accélérée, un style animé, des descriptions rapides, une élocution précise et franche.

C'est l'usage de l'assonante qui, à la faveur de l'aisance dont le poëte y jouit, a assuré au romance le caractère qui lui convenait, et lui fait jouer un rôle si distingué dans la poésie espagnole. Aussi le traducteur en vers français de ces compositions lutte-t-il avec un désavantage de plus, dès qu'il subit une contrainte que n'ont point eue ses modèles : il y a lieu de croire que s'ils eussent rimé, une diction moins nette aurait donné plus beau jeu à sa diction rivale.

La langue espagnole, a-t-il été dit ailleurs, a en elle les tons les plus opposés, et la nation aime que les écrivains les emploient. Les romances, par leur nature, devaient, plus que toute autre composition, accueillir ce goût national. Il en a été offert un exemple assez caractérisé dans la pièce de Villégas qui termine notre premier volume; et là, comme le sujet était les abaissemens où fait tomber l'amour, le poëte semble avoir voulu, par des rappro-

chemens heurtés, rendre plus frappant le contraste des positions. Dans les exemples qui vont suivre, on verra ces compositions redire avec dignité les catastrophes royales, ou fournir aux chagrins d'une fille d'auberge des mots de son état. Les *létrilles*, romances diminués, ne se plaisent, pour ainsi dire, qu'avec les classes populaires; le mot *bergère* a reçu un anoblissement qui le fait souvent rejeter : témoin, la petite pièce du marquis de Santillane, insérée encore dans notre premier volume : l'auteur n'a pas voulu laisser de vague sur la qualité de l'héroïne : c'est une gardeuse de vaches.

Ne pourrait-on pas trouver l'explication de ce goût littéraire dans une partie très-caractéristique de nos mœurs nationales? Ce qui, peut-être, frappe le plus l'étranger, et ne tarde pas à l'entraîner après quelque temps de séjour parmi nous, c'est l'absence des distinctions, le laisser-aller, l'extrême facilité des rapports, la grande fusion des classes de la société dans les habitudes sociales. Nul pays plus aristocra-

tique en principe, nul pays plus démocratique en application. Nos grands ne semblent occupés qu'à se diminuer, qu'à se montrer, dans le commerce de la vie, simples, ajoutons même bons enfans. Les seigneurs de la classe secondaire ne restent pas en arrière des premiers : heureux les uns et les autres de se familiariser avec les plébéiens. Les plébéiens qui, comme on sait, s'estiment tous bons gentilshommes, ne s'en étonnent pas, ne s'en croient pas précisément honorés, et des liaisons franches où règne une sorte d'égalité, s'établissent, souvent de père en fils, sans aucun égard à des disproportions très-prononcées du côté du rang ou de la naissance. Voyez, du reste, les Espagnols dans les lieux publics : le même manteau brun couvre l'habit chamarré d'or ou cache la veste trouée. La belle duchesse d'Albe, lorsque les petits polissons suspendaient leurs jeux pour la voir traverser la rue[1], ne portait pas un autre genre de costume que ses caméristes, ou nos ser-

[1] Bourgoing. Tableau de l'Espagne.

vantes. Allez au théâtre : il existe aux hauteurs appelées quelque part le paradis, une galerie où les beautés de la cour monteront parfois occuper un siége auprès d'autres belles moins que bourgeoises. A l'église, théâtre plus favorable à l'égalité, elle n'est rompue qu'en faveur des petits. C'est, à coup sûr, une femme du peuple qui, la tête haute, traverse la grande nef pour s'établir sur les marches du maître-autel, tandis que la modeste dame reste dans un coin, agenouillée sur la dure, ou assise sur ses talons. Venez à ces combats de taureaux, que nous appelons des fêtes, vous verrez les hautes classes dédaigner les balcons, pour se mêler avec les citoyens sur les gradins de l'amphithéâtre, d'où, au besoin, on se met en communication avec les acteurs; et vous n'êtes pas sûr qu'un grand seigneur ne se glissera pas dans le cirque, pour se jouer un instant avec la bête, à son pasage près de la barrière, qui l'en sépare malgré lui [1].

[1] Nous avons applaudi de nos mains le vicomte de

C'est à peu près ainsi que la littérature espagnole, dans le genre surtout plus particulièrement national, *déroge souvent à noblesse.*

Les romances ont commencé chez nous, comme dans d'autres pays, par se consacrer aux faits et gestes des anciens preux. Notre romance a raconté les exploits des chevaliers errans, ceux des douze pairs de France, les aventures, aussi, du Troyen Hector, chevalier accompli, tué déloyalement par le félon Achille; les amours héroïques du roi Rodrigue et de la fatale Cava; ceux de l'infante, sœur de cet Alphonse le Chaste, de qui la vertu favorite porta trop loin l'indignation contre le coupable comte de Saldagne; les triomphes de leur fils illégitime, Bernard del Carpio, qui, nouvel Hercule, étouffe dans ses bras nerveux Antée-Roland, aux gorges de Roncevaux.

Miranda, grand d'Espagne de première classe, fameux rival des premiers athlètes de l'arène andalouse

Se rapprochant plus de la vérité à mesure qu'ils ont avancé davantage dans notre histoire, ce sont les romances qui ont fait connaître le mieux le héros castillan ; ils nous font assister aux scènes les plus intéressantes de sa vie, à partir de l'épreuve où un vieillard offensé reconnut dans son fils son digne vengeur. Nous voyons son intérieur, et l'illusion est d'autant plus forte, que rien n'y décèle l'art ; on peut même dire qu'il n'y en a point. La facilité du rhythme a permis ces compositions à des écrivains étrangers à la poésie. Leur style, sauf la concision de quelques tours, ne se recommande que par ce grand naturel continu, ce manque d'apprêt, du reste inimitable ; c'est pourquoi, quand il se pourrait, à la rigueur, que des vers soignés en esquissassent le caractère, il nous a paru plus en harmonie avec la prose[1].

[1] Nous n'en remercions pas moins, et comme Espagnols et comme amateurs de la poésie française, M. Creuzé de Lesser, pour avoir exercé son talent poétique sur la série entière de ces anciennes compositions

I.

« Diègue Laïnez, » dit le romancier, « déplore la tache imprimée sur sa noble maison, ancienne et riche. Il n'a pas la vigueur dont il aurait besoin pour se venger : son grand âge l'en prive. Il ne dort pas, ne touche point aux alimens ; il n'ose lever les yeux, ni sortir de chez lui. Il ne parle plus à ses amis ; il évite de leur adresser la parole, de peur de les souiller du souffle de son déshonneur. Au milieu de ses angoisses, il imagine une épreuve qui lui réussit. Il fait venir ses trois fils, et, sans leur rien dire, va prendre leur main ; non pour y chercher des lignes nécromantiques : l'art des magiciens était encore inconnu en Espagne. Mais il les leur serre avec une force extrême ; car l'honneur donnait un instant du ressort

consacrées au héros de la Castille ; nous conviendrons même avoir été étonnés plus d'une fois de la manière dont il est parvenu à rendre les passages les plus chanceux, notamment dans la lettre de Chimène, et la réponse du roi Ferdinand.

à ses muscles défaillans. Chacun des deux premiers s'écrie : « *Seigneur : assez ; lâche-moi ; tu me fais mal.* » Mais lorsque, ayant presque perdu l'espoir, il pressa la main de Rodrigue, celui-ci, l'œil enflammé, furieux comme un tigre d'Afrique, lui dit, écumant : « Lâchez donc, » mon père, de par le diable ! de par tous les » diables, lâchez donc ! Et si vous n'étiez mon » père, je ne m'en tiendrais pas à des paroles : » cette même main vous arracherait le cœur. » Le vieillard pleurant de joie s'écrie : « Fils de » mon âme, ta colère me calme, ton indigna- » tion me ravit. Garde cette ardeur, mon Ro- » drigue, pour redemander mon honneur, qui » est perdu, si tu ne le recouvres pas. » Il lui apprend son injure, lui donne sa bénédiction, et l'épée, dont Rodrigue perça le comte, pour début de ses exploits.

II.

» Il n'est pas d'un noble bien appris, ni » d'un guerrier vaillant de frapper un vieillard

» au visage plutôt qu'un jeune homme au cœur.
» Vous avez humilié celui qui valait plus que
» vous ; vous auriez dû songer qu'il descendait
» de Laïn Calvo et qu'il était mon père : les
» hommes bien nés ne supportent point un af-
» front. Comment avez-vous osé ce que Dieu
» seul pouvait faire ? aucun autre, aucun. Son
» noble front, vous l'avez obscurci ; mais je dis-
» siperai l'ombre avec la force du soleil. Le
» sang lave les taches du déshonneur, et, ici,
» je l'espère, ce sera le sang du coupable. Comte,
» vous avez porté la main sur mon père en
» présence du roi. Vous en avez agi mécham-
» ment. Déloyal, je te défie. » C'est ainsi que parla au comte de Gormaz le brave Cid, nom qu'il mérita depuis par ses hauts faits. Il lui donna la mort, lui coupa la tête, la porta joyeux à son père, et s'agenouilla devant lui. »

Nous n'avons lu que dans ce romance que Rodrigue eût coupé la tête au comte : nous croyons y voir une réminiscence d'un autre combat singulier, fameux dans l'histoire des Hébreux.

III.

« Des clameurs perçantes pénètrent dans le palais de Burgos où se trouvent les grands. Le roi descend de ses appartemens, et la cour avec lui. Ils rencontrent au vestibule, d'un côté Chimène Gomez, échevelée, pleurant la mort du comte son père; de l'autre, Rodrigue de Vivar, l'épée teinte du sang du comte. « Justice, bon » roi! je te demande justice. Qui la dénie ne » mérite pas d'être appelé roi, ni de manger le » pain sur une nappe, ni d'être servi par des » gentilshommes. Songe que je descends de ceux » qui défendirent Pelage avec les bannières de » Castille : et quand il en serait autrement, ton » bras doit être égal pour tous... Et toi, meur- » trier arrogant, oui, Chimène demande justice » contre toi... Tu as privé de la vie le meilleur » des guerriers, le soutien de la foi, la terreur » des Almanzors... » Elle dit : Rodrigue, sans rien répondre, va prendre les rênes de son cheval, monte et se retire. Personne ne le pour-

suit et Chimène de crier toujours : *Vengeance, chevaliers ! vengeance !*

IV.

» Le seigneur roi est assis sur son fauteuil à grand dossier, jugeant les discords de ses sujets indociles ; lorsqu'en habits de deuil traînans, entrent vingt écuyers de Chimène, fille du comte de Gormaz-Lozano. Elle-même approche, et, prosternée sur l'estrade, renouvelle ainsi sa plainte : « Sire, voici aujourd'hui six mois que » mon père mourut de la main d'un enfant, » élevé par les tiennes pour tout oser. Je suis » venue quatre fois à tes pieds ; toujours j'ai » reçu des promesses, jamais je n'ai obtenu » justice. Rodrigue brave tes lois et tu le pro- » tèges ; tu le mets à l'abri des poursuites et tu » punis tes officiers de ce qu'ils ne l'arrêtent pas. » Roi, tu as tort ; pardonne si je parle indû- » ment : l'offense chez une femme peut écarter » du respect. » — « C'en est assez, noble de- » moiselle, répondit le premier Ferdinand :

» vos plaintes sont justes ; mais si je conserve » Rodrigue, je le conserve pour vous. Le jour » viendra où, par lui, vous changerez ces pleurs » en larmes de joie. » Dans ce moment on apporta un message de Done Ulrique. Le roi prit sous son bras le bras de Chimène, et la fit entrer avec lui chez l'infante.

Nous avons pensé que l'on verrait avec plaisir, dans leur simplicité primitive, les matériaux mêmes qui servirent pour le modèle du premier chef-d'œuvre de la scène française. La faveur générale dont jouit le sujet nous encourage à pousser plus loin les extraits de ces romances. Le suivant rappelle encore des particularités de la vie du héros, qui appartiennent à l'époque traitée par la muse dramatique.

V.

« Après la mort du roi Ferdinand, quand son fils Don Sanche lui eut succédé, celui-ci ordonna à Rodrigue de Vivar d'aller vers Done Ulrique lui demander de livrer Zamora au

roi son frère. Le Cid va exécuter les ordres du prince. Il arrive au vieux guichet de la forteresse, et, comme on lui refuse l'entrée, il se met en devoir de forcer la garde. La garde résiste. Au bruit accourt sur la muraille l'infante elle-même en habits de deuil. Les yeux humides, elle parle en ces mots à l'impétueux Vivar : « Loin d'ici, loin d'ici, Rodrigue, le Castillan » orgueilleux, qui oublie l'amitié et foule aux » pieds la justice. Éloigne-toi, cruel, qui viens » opprimer celle que tu juras de servir...., » *celle dont tu brisas le cœur pour n'y pas* » *rester* [1]. En dépit du roi qui t'envoie, ces » bons temps passés n'auraient pas dû sortir » de ta mémoire. Mais je suis femme, et tes » offenses ne me porteront pas à demander au » ciel ton malheur. Ingrat ! je n'oublie point, » moi, que je t'armai chevalier à l'autel de Saint-

[1] *Aquella*
En cuya alma te encerraste ;
Y al fin se la lastimaste,
Por no quedar dentro della.

» Jacques..... Mon père te donna l'armure, ma
» mère te donna le cheval..., et, pour t'honorer
» davantage, moi-même attachai tes éperons
» d'or. »

Laissant de côté, dans ces reproches de l'infante, ce qui touche aux affaires de cœur, et dont les historiens ne s'occupent pas, disons qu'ils n'ont pas omis d'indiquer ce qui rendait le Cid excusable dans ses procédés, aussi-bien contre Ulrique que contre les autres enfans du feu roi. Par le morcellement dont il a été parlé dans une première note sur le Cid, si Léon, Galice et Zamora furent légués aux puînés, la Castille demeura l'héritage de Don Sanche, et le Cid était Castillan. « Il accompagnait, » dit Mariana, « *comme de raison*, le roi Don San-
» che dans toutes ses campagnes. » Ce fut grâce au Cid que ce monarque triompha d'Alphonse, lorsqu'il commença par lui ses agressions contre ses frères. Et Alphonse a pu en conserver long-temps sur le cœur un levain d'animosité, non moins que pour le serment

que le Cid exigea de lui, à son avénement au trône de Castille. Car Alphonse était resté vainqueur de Sanche à Golpelara, et il se trouva à sa merci par une attaque inopinée du Cid, qui, pendant la nuit, avait rallié les fuyards. Nos historiens reconnaissent dans le Cid autant de sagacité et de talent pour les opérations militaires que de bravoure personnelle dans les chocs : on sait du reste tout ce que l'opinion nationale lui accorde de hautes qualités. Les historiens arabes, à dire vrai, n'en tombent pas d'accord ; toutefois les malédictions dont ils manquent rarement d'accompagner son nom, en disent peut-être autant en son honneur que les louanges des siens.

Mais revenons aux romances, et au temps où vivait encore le prince qui unit Rodrigue avec Chimène : les images les plus ingénues nous y attendent.

VI.

« En sa demeure de Burgos, Chimène, éloignée de Rodrigue, est tellement avancée dans

sa grossesse, que d'un moment à l'autre elle attend celui d'accoucher. Le soir d'un jour de fête, elle prit la plume toute en pleurs, et après avoir écrit à son époux mille plaintes attendrissantes, elle prit de nouveau la plume, et pleurant encore, écrivit ce qui suit au noble roi Don Ferdinand : « A vous, monseigneur » le roi, le bon, le fortuné, le grand, le » vainqueur, le reconnaissant, le sage : votre » servante Chimène, fille du comte de Gor- » maz, à qui vous avez donné un mari, ou, » pour ainsi dire, en avez eu l'air [1]. Par- » donnez, sire, je vous en veux beaucoup, et » ne puis m'en cacher. Quelle est la loi de Dieu » qui vous dit que, parce qu'il vous convient » de faire la guerre, vous pouvez, pendant si » long-temps, démarier les mariés? Qu'un » homme doux et caressant, vous deviez en » faire un lion terrible, et ne le lâcher pour » moi qu'une fois par an, tout au plus? Et,

[1] *A quien vos disteis marido,*
Bien asi como burlando.

» lorsque vous le laissez venir, c'est pour m'ef-
» frayer, tant il vient couvert de sang, lui et
» son cheval de même. Il arrive harassé pour
» s'endormir auprès de moi ; il se débat en
» songe, comme s'il n'avait pas quitté l'épée :
» et, dès l'aube, les vedettes l'appellent de
» nouveau en campagne. J'ai entendu que vous
» prétendiez me rendre un père, quand vous
» me donnâtes un mari, et je n'ai ni l'un ni
» l'autre : celui-ci également, je le pleure
» comme s'il était enterré. Si vous en agissez
» ainsi pour lui faire acquérir de la gloire, mon
» Rodrigue n'en a plus besoin : il voyait à peine
» poindre sa barbe que déjà cinq rois étaient
» ses vassaux. Seigneur, je suis bien près de
» mon terme, et les pleurs que vous me faites
» verser pourront avoir de funestes suites. Ne
» compromettez pas les gages du plus noble
» chevalier qui jamais ait porté les croix ver-
» meilles et baisé la main d'un roi. »

Chimène exagère la jeunesse de son mari : il n'était pas si imberbe à l'époque du brillant

succès auquel elle fait allusion. Rodrigue touchait à sa trentième année, lorsque les Maures limitrophes, ayant fait une incursion dans la Rioja, il marcha contre eux, et, habile comme nous avons dit, à diriger les mouvemens militaires, il parvint à envelopper les chefs ennemis, que l'on a décorés du titre de rois. Il les relâcha moyennant la promesse d'une contribution annuelle, et de là il demeura établi qu'il avait cinq rois pour vassaux.

VII.

« A dix heures du matin, le roi demande du papier à son secrétaire, et va répondre, de sa main, à la lettre de Chimène Gomez. Après avoir figuré une croix avec un trait et quatre points, il trace ces mots pleins de courtoisie : « A vous, Chimène, la bien née, la bien ap-
» prise, la spirituelle, celle à qui l'on envie
» son mari, celle qui est près de ses couches,
» le roi qui toujours vous a voulu du bien,
» vous envoie ces salutations comme un gage

» de son affection extrême. Vous me reprochez
» de désunir les conjoints, de n'acheter mes
» profits que par vos dommages ; vous m'en
» voulez, dites-vous encore dans votre dépêche,
» de ce que je ne vous renvoie votre époux
» qu'une fois par an, et qu'alors, comme il ar-
» rive si las, il s'endort au lieu de vous ca-
» resser. Mais, Madame, il n'a pas toujours
» dormi dans votre couche, puisque votre
» tablier est devenu trop court [1], et qu'il at-
» tend de vous un fils aîné. Il est inutile que
» vous lui demandiez de retourner auprès de
» vous, car, au premier roulement de tambour,
» il n'y tiendra pas. Si je ne l'avais chargé de
» mes troupes, il ne serait qu'un bon gentil-
» homme, et vous ne seriez qu'une simple
» dame. Il compte des rois parmi ses vassaux?
» Plût à Dieu qu'au lieu de cinq, ils fussent

[1] *Pero si os tiene, señora,*
Con el brial levantado,
No se ha dormido en el lecho,
Si espera en vos mayorazgo.

» cinq fois six! Il y aurait alors moins de
» dangers pour mes châteaux et pour les vô-
» tres. »

On peut encore modifier l'expression où Ferdinand fait entendre que c'est parce qu'il l'a mis à la tête des troupes royales que le Cid s'est élevé si haut. La dot de Chimène, héritière du puissant comte de Gormaz, unie au patrimoine de Rodrigue, mirent celui-ci à même de faire la guerre en grand avec ses seuls vassaux et pour son propre compte. Ce fut le cas dans l'affaire de la Rioja, dont il vient d'être parlé; aussi s'en appropria-t-il tout le fruit. De plus, son surnom glorieux lui vint de ce succès privé de ses armes. En lui apportant le tribut stipulé, les députés des Maures vaincus le saluèrent du nom de *Cid*, en arabe, *seigneur*, *prince*; et ils mirent dans cette scène quelque peu de la pompe orientale. Elle eut lieu à Zamora devant Ferdinand et sa cour; on en fut frappé, et le roi, qui aima constamment Rodrigue, ordonna que le nom de *Cid*

serait donné à l'avenir au Castillan suzerain de cinq princes maures.

Les romanciers ne pouvaient négliger de mettre en scène la disgrâce du Cid, sous le règne suivant, de laquelle nous avons parlé dans notre premier volume, à l'occasion du poëme ancien en l'honneur du même héros. Ces petites compositions rendent avec beaucoup de vivacité et de vérité l'animadversion du prince, les justifications du Cid et sa rentrée en grâce. D'autres romances traitent de l'affront fait par ses gendres à ses deux filles, que de nouvelles noces unirent aux princes de Navarre et d'Aragon, après la punition des lâches offenseurs : le vieillard auguste, alors souverain de Valence conquise, fut vengé en champ clos par le bras de ses lieutenans. On voit avec un plaisir particulier le romance où un roi triomphant tombe à genoux devant les enseignes du Cid, et, par égard pour la mémoire du héros, son aïeul, rend le butin qu'il venait de faire en Castille. D'un autre côté, l'histoire représente encore le

héros castillan comme vainqueur après sa mort; c'est-à-dire, que les troupes qui évacuèrent Valence, emmenant sa dépouille mortelle, ne furent point inquiétées par Abu-Békir, capitaine des Almoravides.

Nous devons sans doute mettre des bornes à nos observations sur ces romances consacrés au Cid et sur les particularités de son histoire : nous sentons bien que nos lecteurs ne peuvent y prendre l'intérêt que nous y trouvons. Que l'on nous permette ou nous pardonne, cependant, encore deux extraits : ils vont présenter le Cid sous un point de vue nouveau, et retracer des situations d'un intérêt plus général.

Ferdinand Ier. vit arriver à sa cour des envoyés du pape Victor II, après le concile qui venait d'avoir lieu à Florence (an 1055), où l'on avait traité de certaines prétentions de l'empereur Henri II par rapport à l'Espagne. Ils enjoignirent au roi, sous peine d'excommunication, de renoncer au titre d'empereur, qu'il avait pris

en vertu de la réunion de trois couronnes, et de reconnaître vasselage au chef de l'empire romain. Ferdinand convoque les cortès, pour répondre d'après leur avis. Rodrigue de Vivar était tout nouveau marié : il se fit un peu attendre. Il arrive vers la fin de la délibération, quand les esprits timorés allaient l'emporter sur les âmes généreuses. Il s'étonne qu'on ait seulement délibéré : « Quoi, s'écrie-t-il, nous » passerions d'un joug à un autre? A peine » affranchis de l'empire des Musulmans, nous » accepterions celui d'autres chrétiens! Ils au- » raient part à ce qu'ils n'ont pas contribué à » acquérir! On se moque de nous. Est-ce que » toute la chrétienté relève de l'empereur d'Al- » lemagne? Vous croyez donc bien téméraire » de lui résister, et bien coupable de désobéir » au pape! Députons vers Rome : on peut re- » venir d'une première décision. Quant à moi, » je saurai défendre, pour ma part, l'honneur » et la liberté de ma patrie; et je m'offre à » prouver, l'épée au poing, qu'il y a lâcheté

» dans les prétendus scrupules de conscience
» qui s'écarteraient de mon avis. »

Le discours du Cid entraîna toute l'assemblée; on répondit en conséquence; enfin l'Espagne conserva son indépendance, et Ferdinand ne quitta point le titre qu'il avait pris : « Tant,
» dit Mariana, peut avoir d'importance dans les
» grandes affaires la voix d'un homme de cœur. »

Les siècles se succèdent, et ramènent souvent les mêmes circonstances.

Le romancier va, pour dernière citation, nous montrer, à sa manière, le héros, maintenant conseiller de paix, aux prises avec un prélat belliqueux.

VIII.

« Le bon roi Alphonse causait avec le Cid, dans le cloître de Saint-Pierre de Cardègne, en présence du noble abbé, un dimanche après la messe. Ils parlaient des pays à reconquérir, perdus par l'erreur de Roderic, que l'amour accuse et défend. Le roi propose au Cid d'atta-

quer sur-le-champ Cuenca; mais le prudent capitaine lui répond : « Vous êtes nouveau, ô roi » Alphonse! vous êtes roi nouveau en Castille : » avant de faire la guerre au dehors, affermissez » la paix au dedans.... Beaucoup de malheurs » arrivent de ce que les rois s'en vont guerroyer, » avant que la couronne ait seulement *tiédi* sur » leur tête. » Bermudo, prenant la parole pour le roi, répond au Cid : « Si vous êtes fatigué par » vos combats, ou attiré par votre Chimène, » allez à Vivar, Rodrigue, et laissez au roi » ordonner l'entreprise : il a encore assez de » serviteurs vaillans pour qu'on ne revienne » pas sans l'avoir mise à fin. » — « Eh! de » quoi, répliqua le Cid, vous mêlez-vous, » qui vous établissez en conseil de guerre, le ca- » puce au dos, honnête moine? Montez en » chaire, priez; portez la chape au chœur, » tandis que j'endosse le harnois. On sait si » je ne quitte pas un peu plus ma femme que » mon épée. » — « Je suis homme, repartit » Bermudo, à me couvrir aussi du casque de

» fer, et à presser de l'éperon un cheval fou-
» gueux. » — « Pour fuir à toute bride, sans
» doute, révérend père, riposte le Cid; vous
» aurez toujours sur le froc plus de taches
» d'huile que de taches de sang. » — « Assez,
» s'écria le roi; Cid! vous avez des façons qui
» soulèveraient les pierres. » Sur ces entrefaites, le comte d'Oñate approchait avec la comtesse; le roi alla à leur rencontre pour se donner de la contenance. »

Nous avons déjà vu le roi Ferdinand, père d'Alphonse, se tirer d'embarras par une politesse.

La muse du romance quitta le terre-à-terre du bon vieux style, pour s'élever à des prétentions que le succès ne couronne pas toujours. Hécube et Polyxène, Marius sur les ruines de Carthage, Pompée, et d'autres grands personnages de l'antiquité, se trouvent beaucoup mieux ailleurs que dans nos romances héroïques. Deux pièces de ce genre insérées dans

la présente collection nous ont paru toutefois répondre assez bien à des sujets d'un ordre élevé, tirés de l'histoire nationale.

Quand les progrès de la langue et de la poésie eurent donné plus de variété à ces compositions, elles trouvèrent leur meilleur aliment dans la galanterie moresque. Les vers castillans reçurent les modulations de ces noms arabes si doux et si sonores; ils intéressèrent aux affections de ces guerriers si tendres et si terribles; ils chantèrent leurs discordes, qui hâtèrent la chute du dernier trône islamite dans les Espagnes.

Parfois les coutumes de l'Arabie ne furent qu'un déguisement, et de très-bons chrétiens, jurant par Mahomet, soupirèrent dans ces vers pour de fausses Zélimes et Zélidaxes.

On doit croire aussi que les romanciers ont souvent donné aux fruits poétiques de l'imagination, des appuis historiques également créés par elle. Quoi qu'il en soit, notre choix s'est porté sur des pièces où la couleur locale et la

peinture des mœurs nous ont paru satisfaire à la condition principale que l'on doit y désirer.

Nous ne dédaignerons pas ici des traditions qui, empreintes du même caractère, offrent ce genre de vérité que la philosophie peut préférer à celle des faits, même dans la sévère histoire.

Qui ne connaît les Abencerrages et les Zégris dont les rivalités ensanglantèrent si cruellement la belle Grenade? On y montre encore à l'étranger, dans le palais de l'Alhambra, l'enceinte dite des Lions, où trente-six des principaux Abencerrages furent égorgés par le fer de leurs rivaux, sous les yeux de leur prince. Les romances ont consacré l'origine de ces inimitiés désastreuses.

Zaïd aimait la superbe Zaïda, et avait enfin touché son cœur, à l'époque des fêtes que Grenade donnait pour l'avénement du prince entre les mains duquel elle périt. Abdali-Tarfé, ami, d'autres disent rival secret de Zaïd, réunissait la cour dans sa maison de plaisance, située entre les fleuves Xénil et Darro, dont

l'un roule du sable d'argent, et l'autre de l'or le plus pur. C'est là que Zaïda, qui avait peu d'occasions de voir son amant, lui accorda une faveur qui le transporta d'allégresse. Elle attacha de sa main au turban du guerrier une tresse de ses cheveux, d'un plus bel or que les sables du Xénil. Tarfé a remarqué la joie extraordinaire qui éclate dans les yeux de l'heureux amant. Trop désireux d'en apprendre la cause, il parvint à obtenir une confidence dont il ne tarda pas à abuser. On pourra entendre le romancier lui-même sur ces faits, et leur première conséquence, dans la pièce de notre recueil intitulée : *L'Indiscrétion.*

Ce fut au palais et devant la cour, où Zaïd rencontra pour la première fois Tarfé, qu'il l'accabla de reproches et l'insulta outrageusement. Le romancier nous fait voir comment le chevalier offensé en demanda raison, en faisant d'abord essuyer à son adversaire un feu roulant d'antithèses un peu trop soutenu [1].

[1] C'est la particularité qui frappera sans doute le

Tarfé succomba dans le combat qui s'ensuivit. Alliée du mort et blessée du scandale qu'avait causé cette aventure, la famille des Zégris voulut punir le vainqueur Abencerrage; mais les siens accoururent à sa défense, et eurent de leur côté les Venegas, Gazuls et Alabezes, tandis que du côté des Zégris se rangeaient les Gomels et les Mazas. On allait en venir aux mains dans la place de Vivarrambla : c'en était fait de Grenade ce jour-là, si le roi, secondé par les nobles des autres maisons principales du royaume, ne fût parvenu à rétablir la paix. Zaïd fut mis aux arrêts dans l'Alhambra, mais bientôt rendu à la liberté, et uni à sa maîtresse par la volonté du souverain. Les Zégris en éprouvèrent un vif ressentiment. Il éclata à plusieurs reprises. Nous ne parlerons que de l'occasion qu'y donna encore un homicide

plus dans le romance : *Le Cartel*, page 100 : mais on pourra y remarquer aussi un exemple assez saillant de la rapidité de diction propre du genre. Dans quarante vers il n'est entré que deux adjectifs et pas une seule épithète.

commis sur un de leurs alliés, par un allié des Abencerrages : les romanciers se sont disputé le sujet de cet événement.

Une autre Zaïda-Zégri avait été l'objet des affections du noble Mohamed-Gazul, le vainqueur des tournois à Gelves, le plus impétueux des fils de Grenade. Il habitait Medina-Sidonie. Les parens de sa maîtresse, établis à Xérèz, n'accueillaient point ses vœux, que ne secondaient pas les faveurs de la fortune; mais ils ne pouvaient, dans les réunions que les Musulmans avaient entre eux sous la domination chrétienne, ils ne pouvaient, disons-nous, interdire leurs foyers à un si brillant chevalier des leurs. Gazul, un soir, chez Zaïda, dansait avec elle la danse appelée *zambra*, dont le nom a signifié ensuite toutes les danses des Arabes espagnols et même leurs bals. Il paraîtrait, d'après la description que nous avons lue, que la *zambra* avait beaucoup de rapport avec la walse du Nord, et convenait peu au sang africain. Les bouillons du sien aveuglèrent un instant Gazul

au point qu'il ne vit dans sa danseuse qu'une amante, ne vit qu'elle, et lui donna un baiser passionné, vu de tout le monde. Outrés de cette audace, les parens de Zaïda, et un rival préféré par eux, fondirent sur le jeune imprudent, qui, sans armes, ne put que sauver sa vie. Toute communication lui devint désormais impossible avec sa bien-aimée, et elle paraît s'être résignée, sans beaucoup de résistance, aux volontés de ses parens. Ceux-ci hâtèrent son mariage avec le riche Aben-Saïd. Un romance dira encore la suite de cette histoire : c'est le sixième inséré dans notre collection sous le titre de *Gazul.*

L'amant éconduit, attaquant, pour ainsi dire, une ville entière, ensanglanta les noces de sa maîtresse, qui fut épouse et veuve le même jour. Il ne se crut plus en sûreté dans le lieu de sa résidence habituelle, et se retira à Grenade, sa patrie, parmi les siens, sous la protection des Abencerrages. Il y essuya l'attaque juridique la plus acharnée de la part de

la famille de Zaïda. Le roi fut pour lui, et l'animosité des Zégris s'irrita encore de ce nouveau triomphe de leurs rivaux dans la faveur du souverain. Arrivons à la catastrophe.

Abu-Abdilà, dont on a fait Boabdil, appelé aussi Zaquir ou le roitelet, revenant d'une expédition contre Jaen, se louait devant Mohamed, le plus considérable des Zégris, de l'aide que la vaillance des Abencerrages lui avait prêtée au fort du danger. C'est alors que leur ennemi ne peut plus contenir sa haine, et se décide à porter l'accusation calomnieuse concertée depuis quelque temps : « L'aveuglement de ton » altesse en faveur de cette famille », s'écrie le Zégri, « est ce qui l'enhardit aux trahisons. » Pressé de s'expliquer, il accuse d'un commerce criminel, avec la reine, Abin-Hamet, le plus brillant des Abencerrages. Il présente comme témoins Mohadi-Gomel et deux de ses parens : « Le couple adultère fut surpris par eux » dans les jardins de Généralife, près de la » fontaine du Laurier, le soir même du jour où

» le vaillant Cidi-Muza était sorti pour se me-
» surer avec le grand-maître de Calatrave. » Le supplice d'Abin-Hamet et l'extermination de tous les siens furent une chose arrêtée. Mais ils étaient trop puissans pour qu'on négligeât de prendre à leur égard quelques précautions. Le conseil décida qu'une invitation royale les appellerait au château, l'un après l'autre, et que vingt gens d'armes, choisis parmis les Zégris et leurs adhérens, les recevraient à coups de cimeterre [1]. Trente-cinq victimes ont été immolées : il tombe encore un autre chevalier abencerrage, mais le page qui l'avait suivi a pénétré jusqu'au lieu de l'exécution. Il trouve le moyen de retourner sur ses pas, et, par le récit de ce qu'il a vu, arrête Abenamar et

[1] On peut donc relever, dans cette courte narration, un cartel conforme aux lois de l'honneur, un combat chevaleresque, un attentat plein de bravoure et un affreux guet-apens. Voilà en tout temps les nations où une culture générale manquera à une nature généralement énergique.

Malique-Alabèze, qui allaient monter au château. Les Abencerrages échappés à la proscription, et leurs alliés, y entrent de vive force; ils font main-basse sur les assassins. On se bat partout : le peuple s'est soulevé; Abul-Hazen, père du cruel Zaquir, naguère détrôné par lui, est de nouveau proclamé roi.

Il y a peu de données bien authentiques sur les chocs entre Abencerrages et Zégris : *Hernando del Pulgar*, historiographe de Ferdinand et Isabelle, place même le massacre des Abencerrages sous le règne d'Abul-Hazen. Mais, d'accord avec sa chronique, l'histoire générale d'Espagne et l'histoire particulière de la domination des Arabes dans la Péninsule, consacrent les dissentions dans le sein de la famille régnante, cause suffisante pour expliquer les événemens.

On y voit, à la fois, trois rois de Grenade, comme nous avons eu trois rois d'Espagne en 1808. Le troisième roi de Grenade, proclamé concurremment avec le fils et le père, fut le frère du dernier, Muley-Abdalah, wali de Malaga.

Il perdit cette ville, non sans avoir vaillamment combattu : découragé, il livra Almerie et Guadix, d'où suivit la capitulation de Grenade, souscrite par Abdilâ-Zaquir, que la mort de son père venait de laisser seul à consommer cet acte de désolation [1].

Nous quitterions à regret les Maures de Grenade si nous n'avions fait que citer en passant le nom de celui d'entre eux que les ouvrages d'imagination et les écrits historiques s'accordent à présenter comme leur héros. Cidi-Muza, (nous lui conservons le titre doux à l'oreille de *Cidi*, sur la foi des romances qui le font fils d'Abul-Hazen), Cidi-Muza, disons-nous, n'est pas reconnu comme prince par l'histoire; mais elle porte : qu'après avoir fait une sortie qui devait écraser les chrétiens dans leur camp, si l'infanterie l'eût secondé; après avoir proposé

[1] Il pleura après : et sa mère Zoraïda-Validé, qui avait été l'artisan de son élévation prématurée, passe pour lui avoir dit : « Pleure comme une femme, puis-» que tu n'as pas su agir en homme. »

une dernière levée ; entrant au conseil, au moment où l'on décidait la reddition : « La » profanation des mosquées, s'écria-t-il, le » déshonneur de nos femmes et de nos filles, » des fers et des bûchers, voilà les traités » que vous verrez accomplir. Mais, par Allah » éternel, je ne le verrai pas. » Il s'arrêta, et reprit : « La mort est inévitable : Eh quoi ! nous » ne profiterions pas du répit qu'elle nous lais- » se, pour défendre notre liberté et notre » gloire ! Que la terre reprenne ce qu'elle a » produit, et si une fosse manque à nos restes, » ils reposeront sous la voûte des cieux. Ah ! » qu'il ne soit pas dit que les fils de Grenade » n'eurent pas le courage de mourir. »

Il cessa, et voyant qu'on ne lui répondait que par un morne silence, il quitta brusquement le conseil, sortit par la porte d'Elvire et n'a plus reparu.

Les fiers guerriers musulmans et les orgueilleuses beautés de la cour islamite de Grenade cédèrent la place, dans nos romances, aux humbles bergers des rives du Tage et du Manzanarès. On gagna en fraîcheur ce que l'on perdit en éclat. Toutefois la douceur des teintes, propre de la poésie pastorale, n'a point permis à nos romances bucoliques des nuances particulières assez prononcées pour marquer un caractère à part; seulement, un exemple que nous offrirons à la suite de nos romances héroïques nous a paru présenter quelque originalité en vertu de la nature mixte qui le distingue.

Mais ces compositions du genre simple ont eu un diminutif très-caractérisé dans les *létrilles*, dont il a été déjà fait mention comme d'une poésie plus particulièrement villageoise. La simplicité y prend le ton le plus naïf que l'on puisse employer : pas le moindre tour qui ne soit de la langue parlée et familière, et le mètre, extrêmement court, produit un mouvement beaucoup plus accéléré que celui des

romances primitifs[1]. Là, surtout, le traducteur a dû faire plus d'attention à l'esprit de l'ensemble qu'au détail des pensées : de même que, pour donner une idée de toute musique nationale, il sera moins essentiel de rendre exactement la note des airs que les chutes et la manière du chant. Là surtout, aussi, et par la même raison, on a dû s'attacher à l'imitation des rhythmes ; ailleurs, où cet élement n'est pas un moyen caractéristique, on a adopté une mesure plus développée que celle de l'original, suivant que la nature du sujet a paru le demander ou le permettre. En même temps, nous n'avons pas perdu de vue que nous traduisions dans une langue jalouse, à l'excès, des bienséances, comme l'a dit l'écrivain qui l'a cultivée le plus. Il nous arrive presque toujours, dans le genre familier, de nous mettre un ou deux tons plus haut que le diapason du castillan.

[1] Voyez plus particulièrement la petite pièce intitulée : *Les Deux Sœurs*.

Les pièces qui portèrent d'abord le nom de létrilles, eurent des refrains obligés, et un mètre plus long que les diminutifs des romances: elles remontent aux premiers temps de la versification régulière. Ainsi que les petits quatrains liés, appelés *redondillas*, dont elles émanent, les létrilles à refrains admettent tous les styles et ont affecté la rime, l'assonante étant une invention postérieure : ces compositions s'adaptent bien au chant.

Quant à notre véritable poésie lyrique, dans le sens propre du mot, lorsque l'on a dit que ce fut le romance ordinaire, on avait en vue des temps assez éloignés du nôtre. En agrandissant son importance poétique, le romance s'est placé dans la classe de tous ces chants qu'on ne chante pas.

L'aliment habituel de la musique espagnole, qui est pour elle ce que sont pour la française la romance et le vaudeville, consiste depuis long-temps dans des quatrains détachés, composition assez originale. On les débite consécu-

tivement sans qu'il y ait aucune suite entre eux : plus d'histoire ni d'action, ce ne sont que des pensées, des traits et surtout des tendresses. On peut se dire bien des choses, à l'aide d'une guitare, dans quatre petits vers; et l'on s'en dit beaucoup. La mythologie a eu tort de ne pas placer en Ibérie la patrie de l'Amour. L'amour est l'affaire la plus sérieuse, comme la plus générale dont on y soit occupé à tout âge : si, d'après le Cid, la valeur n'y attend pas le nombre des années, on peut dire que l'amour ne les compte pas.

Le couplet dont notre texte offrira différens exemples, appartient au rhythme d'une composition ancienne, distinguée par le nom de *tirana*, c'est-à-dire *cruelle*. Il a été de rigueur que le refrain déplorât la cruauté d'une belle, en lui adressant la parole.

Ce couplet sert d'auxiliaire à la danse du *fandango*, fameuse depuis long-temps par-delà nos frontières. L'un et l'autre sont nés dans l'Andalousie; le couplet dénonce assez souvent

son berceau par la tournure des pensées : toutefois son rhythme est de tous les pays.

EXEMPLE :

Ayer me fui à Capuchinos,
A rezarle à Cristo un credo,
Y al decir : creo en Dios Padre,
Dixe : creo en la que quiero.

L'autre jour, dans le saint-lieu,
Voulant prier avec zèle,
Pour dire : je crois en Dieu;
Je disais : je crois en elle.

L'oreille des étrangers qui, de nos jours, commence à goûter nos mélodies péninsulaires, a déjà été frappée du mot *volero*. La province du grave Don Quichote a produit une autre danse devenue nationale comme le *fandango*, moins voluptueuse, mais plus leste. La même fameuse Manche avait vu naître le célèbre Sébastien Zerer, danseur de la capitale, qui, de retour dans son pays, perfectionna le pas *manchègue*. C'est lui qui, pour son exécution aérien-

ne, reçut l'épithète de *volero,* ensuite appliquée aux *seguidillas*, nom primitif de cette danse. Le couplet qui l'accompagne est d'une mesure brisée, et tellement pressée qu'il a fallu la facilité de l'assonante pour pouvoir songer à en faire un rhythme. Le voici avec sa ritournelle :

El amor que te tengo
Parece sombra :
Mientras mas apartado
Mas cuerpo toma.

La ausencia es ayre,
Que apaga el fuego corto,
Y enciende el grande.

L'ombre explique l'amour
Qui me tourmente :
Plus elle est loin du jour,
Plus elle augmente.

L'absence et le vent
Éteignent un feu faible,
Irritent le grand.

Les deux exemples qui précèdent constituent les deux rhythmes élémentaires du chant national. L'on a vu qu'il s'alliait intimement à la danse, divisée aussi en deux styles, distincts par la mesure, semblables par le piquant et par la grâce. Ces deux rhythmes se combinent pour former quelques petites compositions, ou bien elles se forment, comme dans le principe, avec le couplet du *fandago* pur ou mêlé; mais celui du *volero* seul n'y conviendrait pas.

Au demeurant, des règles de poétique ne présideront pas souvent à la confection de ces ouvrages, de même que des leçons d'harmonie ne précéderont guère la composition des airs. Ce sont, pour la plupart, des productions qui n'ont pas eu plus besoin d'art que nos orangers n'en ont de serres chaudes.

La demi-rime, qui donne de la facilité à la versification, prouve, en même temps, qu'il y a quelque chose de plus harmonique en Espagne qu'ailleurs dans l'organisation

commune [1]. Telle oreille, comme tel esprit, saisit des rapports où d'autres n'en sentent point. Il est de fait que notre peuple est éminemment musicien; les provinces méridionales surtout offrent aux amateurs de mélodies nationales des phénomènes, que l'auteur de ces aperçus a demandés en vain aux gondoles vénitiennes et aux échos du Pausilipe. Et cette aptitude populaire, il n'est pas nécessaire de l'aller chercher, comme a fait Beaumarchais, dans la classe distinguée qui manie le rasoir conjointement avec la guitare; le muletier, son garçon d'écurie même, charmera les voyageurs par un morceau lyrique,

[1] C'est une observation qu'on a déjà été à même de faire à Paris, par le grand nombre de musiciens espagnols, et surtout de cantatrices espagnoles, artistes ou amateurs, qui s'y sont fait remarquer dans ces derniers temps. Chaque hiver ajoute aussi à la célébrité des soirées musicales dont jouit l'élite de Parisiens et d'étrangers admise chez la brillante fille des comtes de Xaruco.

dont il sera à la fois le chanteur, l'orchestre, le poëte, le compositeur et le héros.

Après les couplets à chanter, on trouvera dans notre espèce d'assortiment de productions indigènes un certain nombre d'épigrammes. A vrai dire, elles n'ont guère d'espagnol que d'être traduites du castillan, à moins qu'on ne regarde comme fruits du terroir une ou deux libertés badines, dont il y a encore un ou deux exemples dans les létrilles, et qui, nous l'espérons, nous seront pardonnées également. Mais ce qui manquera à cette série sous le rapport de l'*étrangeté*, paraîtra peut-être grandement compensé par l'originalité bizarre des pièces qui ferment la collection.

TEXTE DES TRADUCTIONS

INSÉRÉES

DANS LA DISSERTATION QUI PRÉCÈDE.

ROMANCE.

I.

Cuidando Diego Laïnez
En la mengua de su casa ,
Fidalga , rica y antigua
Antes que Jñigo y Abarca ;
Y viendo que le fallecen
Fuerzas para la venganza ,
Porque por sus luengos dias
Por si no puede tomalla ;
No puede dormir de noche ,
Nin gustar de las viandas ,
Ni alzar del suelo los ojos
Ni osar salir de su casa ;
Ni fablar con los amigos
Antes les niega la fabla ,

Temiendo que les ofenda
El aliento de su infamia.
Estando pues combatiendo
Con estas honrosas bascas,
Quiso hacer esta experiencia,
Que no le salió contraria.
Mandó llamar sus tres hijos,
Y, sin decilles palabra,
Les fué apretando, uno á uno,
Las fidalgas tiernas palmas:
No para mirar en ellas
Las quirománticas rayas,
Que este fechicero abuso
No era nacido en España.
Mas prestando el honor fuerzas,
A pesar del tiempo y canas,
A la fria sangre y venas
Nervios y arterias heladas,
Les apretó de manera,
Que dixéron: « Señor, basta;
» ¿ Que intentas ó qué pretendes?
» Suéltanos ya, que nos matas. »
Mas, quando llegó á Rodrigo,
Casi muerta la esperanza
Del fruto que pretendia,

Que á do no piensan se halla;
Encarnizados los ojos,
Qual furiosa tigre hircana,
Con mucha furia y denuedo
Le dice aquestas palabras:
« Soltedes padre, en mal hora,
Soltedes, en hora mala,
Que á no ser padre, no hicíera
Satisfaccion de palabras:
Antes, con la mano mesma,
Vos sacára las entrañas,
Faciendo lugar el dedo
En vez de puñal ó daga. »
Llorando de gozo el viejo
Dixo: « Fijo de mi alma,
Tu enojo me desenoja,
Y tu indignacion me agrada.
Esos brios, mi Rodrigo,
Muéstralos en la demanda
De mi honor, que está perdido,
Si en tí no se cobra y gana. »
Contóle su agravio, y dióle
Su benedicion, y la espada
Con que dió al Conde la muerte,
Y principio á sus fazañas.

II.

» Non es de sesudos homes,
Ni de infanzones de pró,
Facer denuesto á un fidalgo,
Que es tenudo mas que vos.
Non son buenas fechorias
Que los homes de Leon
Fieran en el rostro á un viejo,
Y no el pecho á un infanzon.
Cuidárais que era mi padre,
De Lain Calvo sucesor,
Y que no sufren los tuertos
Los que han de buenos blason.
Mas ¿ cómo vos astrevisteis
A un home, que solo Dios,
Siendo yo su fijo, puede
Facer aquesto, otro non?
La su noble faz ñublasteis
Con nube de deshonor,
Mas yo desfaré la niebla:
Que es mi fuerza la del sol.
Que la sangre dispercude
Mancha, que finca en la honor,
Y ha de ser, si bien me lembro,

Con sangre del malhechor.
Mano en mi padre pusisteis,
Delante el Rey, con baldon,
Mal fecho ficisteis, Conde,
Yo vos reto de traidor. »
Aquesto al conde Lozano
Dixo el buen Cid campeador,
Que despues, por sus fazañas,
Este nombre mereció.
Dióle la muerte y vengóse;
La cabeza le cortó;
Y, con ella, ante su padre,
Contento se afinojó.

III.

Grande rumor se levanta
De gritos, armas y voces
En el palacio de Búrgos,
Donde son los ricos homes.
Baxa el Rei de su aposento,
Y con él toda la corte,
Y, á las puertas de palacio,
Hallan á Ximena Gomez
Desmelenado el cabello,
Llorando à su padre el conde,

Y á Rodrigo de Vivar,
Ensangrentado el estoque.
Viéron al soberbio mozo
El rostro airado que pone,
De Doña Ximena oyendo
Lo que dicen sus clamores:
« Justícia, buen Rey, te pido
Y venganza de traidores,
Así la logren tus fijos,
Y de sus fazañas goces.
Que aquel que no la mantiene
De rey no merece el nombre,
Nin comer pan en manteles,
Nin que le sirvan los nobles.
Mira, buen Rey, que desciendo
De aquellos claros varones
Que á Pelayo defendiéron,
Con castellanos pendones.
Y quando no fuera así,
Tu brazo ha de ser conforme,
Dando venganza á los chicos,
Con rigor de los mayores...
Y tú, matador furioso,
Por muger ne me perdónes,
Mira que pide justícia

Contra ti Ximena Gomez.
Pues mataste un caballero,
El mejor de los mejores,
La defensa de la fé,
Terror de los Almanzores.»
En esto viendo Ximena
Que Rodrigo no responde,
Y que, tomando las riendas,
En su caballo se pone;
El rostro volviendo á todos,
Por obligallos, da voces,
Y viendo que no le siguen,
Dice: ¡ *venganza, señores!*

IV.

Sentado está el señor Rey
En su silla de respaldo,
De su gente mal regida
Desaveniencias juzgando.
Arrastrando luengos lutos,
Entráron treinta Fidalgos,
Escuderos de Ximena,
Fija del Conde Lozano.
Despachados los maceros,
Quedó suspenso el palacio,

Y asi comenzó sus quejas,
Humillada en los estrados :
« Señor , hoy hace seis meses
Que murió mi padre , à manos
De un muchacho , que las tuyas
Para matador criáron.
Quatro veces he venido
A tus pies , y todas quatro
Alcancé prometimientos ,
Justícia jamás alcanzo.
Don Rodrigo de Vivar,
Rapaz , orgulloso y vano ,
Profana tus justas leyes ,
Y tú amparas un profano.
Tú le zelas , tu le encubres ,
Y depues de puesto en salvo ,
Castigas à tus merinos ,
Porque no pueden prendallo.
Mal lo miras , mal lo piensas :
Perdona si mal te fablo ,
Que la injuria en la muger
Vuelve el respeto en agravio. »
— « No haya mas , gentil doncella , »
Respondió el primer Fernando ,
« Que ablandarán vestras quejas

Un pecho de acero y mármol.
Si yo guardo á Don Rodrigo
Para vueso bién le guardo,
Tiempo vendrá que, por él,
Convirtais en gozo el llanto. »
En esto llegó á la sala
De Doña Urraca un recado;
Asióla del brazo el Rey:
Donde está la Infanta entráron.

V.

Despues del lamento triste
De la muerte de Fernando,
Y despues de sucederle
El rey su hijo Don Sancho;
En medio de mil contrastes
Ordena al Cid Castellano,
Con mil ofertas y ruegos,
Ir al pueblo Zamorano:
A rogar á Doña Urraca,
De parte del Rey su hermano,
Que á Zamora dé y entregue
A su potestad y mando.
Y partiendo el de Vibar
A hacer del Rey el mandado,

Llegado al postigo viejo,
Que está con orden guardado;
Como prohiben la entrada
Al que honra al pueblo hispano,
Intenta romper la guardia,
Por cumplir del Rey el mando.
A la defensa del muro
La guarda que está guardando
Prócura la resistenca:
Y, al rumor del Castellano,
La oprimida Doña Urraca,
Vestida de negros paños,
Pone el pecho sobre el muro,
Y moviendo el rostro y manos,
Humedeciendo los ojos,
Le dice á Rodrigo el bravo:

« Ya pues el trato de amigo
Depusiste y das de mano
Sin ver que justícia sigo,
A fuera á fuera Rodrigo,
El soberbio Castellano. »

« A fuera, puesque quebraste
La palabra y jura á aquella,

En cuya alma te encerraste,
Y al fin se la lastimaste,
Por no quedar dentro de ella. »

« Mas quando tu mano fiera
Firmó en mi daño ordenado;
Aunque el Rey te lo impidiera,
Acordársete debiera
De aquel buen tiempo pasado. »

« Yo soy muger, y pasion
No me da lugar que pida
Al cielo tu perdicion;
Que si es mi alma ofendida
Así lo es mi corazon. »

« Y aunque por tu causa muero,
No te quiero dar mal pago,
Porque yo me acuerdo, fiero,
Quando te armé caballero,
En el altar de Santiago. »

« Ningun descargo te hallo,
Pues ya qual fidalgo de armas...,
Mas sin serlo, aunque vasallo,
Mi padre te dió las armas,
Mi madre te dió el caballo. »

« Y guardándole el decoro
Del gusto á mi padre amado,
Yo, que por tu causa lloro,
Yo te calcé espuela de oro,
Porque fueses mas honrado. »

VI.

En los solares de Burgos
A su Rodrigo aguardando,
Tan en cinta está Ximena
Que muy cedo aguarda el parto.
Quando, además dolorida,
Una mañana, en disanto,
Bañada en lágrimas tiernas,
Tomó la pluma en la mano;
Y despues de haberle escrito
Mil quejas á su velado,
Bastantes á domeñar
Unas entrañas de marmol,
De nuevo tomó la pluma,
Y de nuevo torno al llanto,
Y de esta guisa le escribe
Al noble Rey Don Fernando:
« A vos, mi señor, el Rey,
El bueno, el aventurado,

El magno, el conqueridor,
El agradecido, el sabio;
La vuesa sierva Ximena,
Fija de conde Lozano,
A quien vos marido disteis,
Ben así como burlando.
Perdonadme, mi Señor,
Si no os fablo muy en salvo,
Que si mal talento os tengo,
Non puedo disimulallo.
¿ Que ley de Dios os enseña
Que podais, por tiempo tanto,
Quando afincais en las lides,
Descasar á los casados?
Que buena razon consiente
Que á un garzon bien domeñado,
Falagüeño y humildoso,
Le monstreis à ser leon bravo?
¿ Y que de noche y de dia
Le traigais atraillado,
Sin soltalle para mí,
Sino una vez en el año?
Y esa que me le soltais,
Fasta los pies del caballo,

Tan teñido en sangre viene
Que pone pavor mirallo.
Y quando mis brazos toca,
Luego se duerme en mis brazos;
En sueños gime, y forceja,
Que cuida que está lidiando.
Y apénas el alba rompe,
Quando lo están acuciando
Las esculcas y adalides,
Para que se vuelva al campo.
Llorando vos lo pedi,
Y, en mi soledad, cuidando
De cobrar padre y marido,
Ni uno tengo, ni otro alcanzo.
Que como otro bien no tengo,
Y me lo habedes quitado,
En guisa le lloro vivo,
Qual si estuviera enterrado.
Si lo faceis por honralle,
Mi Rodrigo es tan honrado,
Que no tiene barba, y tiene
Cinco reyes por vasallos.
Yo finco, Señor, en cinta,
Que en nueve meses he entrado,
Y me podrán empecer

Las lágrimas que derramo.
Non permitais se malogren
Prendas del mejor vasallo
Que tiene cruces bermejas,
Ni á rey ha besado mano. »

VII.

Pidiendo, á las diez del dia,
Papel á su secretario,
A la carta de Ximena
Responde el Rey por su mano.
Despues de facer la cruz
Con quatre puntos y un rasgo,
Aquestas palabras finca,
A guisa de cortesano :
« A vos, Ximena la noble,
La del marido envidiado,
La humildosa, la discreta,
La que cedo espera el parto;
El rey, que nunca vos tuvo
Talante demesurado,
Vos envia sus saludes,
En fé de quereros tanto.
Decisme que soy mal rey,
Y que descaso casados,

Y que, por los mios provechos,
No cuido de vuestros daños.
Que estais de mi querellosa,
Decis en vuesos despachos,
Que no vos suelto el marido,
Sino una vez en el año;
Y que quando vos lo suelto,
En lugar de falagaros,
En vuesos brazos se duerme,
Como viene tan cansado.
A non vos tener en cinta,
Señora, el vueso velado,
Creyera de su dormir
Lo que me avedes contado:
Pero si os tiene, Señora,
Con el brial levantado,
No se ha dormido en el lecho,
Si espera en vos mayorazgo.
Non le escribades que venga;
Porque aunque esté á vueso lado,
En oyendo el atambor,
Sera forzoso dexaros.
Si non hubiera yo puesto
Las mis huestes á su cargo,
Ni vos fuerais mas que dueña,

Ni él fuera mas que fidalgo.
Decis que vueso Rodrigo
Tiene reyes por vasallos :
¡ Oxalá como son cinco,
Fueran cinco veces quatro !
Porque teniéndolos él
Sujctos á su mandado,
Mis castillos y los vuesos
No hubieran tantos contrarios.

VIII.

Fablando estaba en el claustro
De San-Pedro de Cardeña
El buen rey Alfonso al Cid,
Despues de misa una fiesta.
Trataban de las conquistas
De las mal perdidas tierras,
Por pecados de Rodrigo,
Que amor disculpa y condena.
Propuso el buen rey al Cid
El ir á ganar a Cuenca;
Y Rodrigo mesurado
Le dice de esta manera :
« Nuevo sois, el rey Alfonso,
Nuevo sois rey en la tierra;

Antes que á guerras vayádes,
Sosegad las vuesas tierras,
Muchos daños han venido
Por los reyes que se ausentan,
A penas han calentado
La corona en la cabeza. »
Bermudo, en lugar del Rey,
Dice al Cid : « Si vos aquejan
El cansancio de las lides,
O el deseo de Ximena,
Jdvos á Vibar, Rodrigo,
Y dexadlle al Rey la empresa,
Que homes tiene tan fidalgos,
Que ne volverán sin ella. »
— « ¿ Quién vos mete, dixo el Cid,
En el consejo de guerra,
Frayle honrado, a vos agora,
La vuesa cogulla puesta?
Subid' vos á la tribuna
Y rogad á Dios que venzan,
Que non venciera Josué
Si Moyes no lo ficiera.
Llevad vos la capa al coro,
Yo el pendon a las fronteras,
Y el Rey sosiègue su casa,

Antes que busque la agena.
Que no me farán cobarde
El mi amor y la mi queja :
Que mas traigo siempre al lado
A tizona que á Ximena. »
— « Home soy, dixo Bermudo,
Que, ántes que entrara en la regla,
Si no vencí reyes moros,
Engendré quien los venciera.
Y, agora en vez de cogulla,
Quando la ocasion se ofrezca,
Me calaré la celada,
Y pondré al caballo espuelas. »
— « Para fugir, dixo el Cid,
Podrá ser, padre, que sea,
Que mas de aceyte que sangre
Manchado el hábito muestra. »
— « Calledes, le dixo el Rey,
En mal hora que no en buena :
Cosas tenedes, el Cid,
Que farán fablar las piedras. »
Pasaba el conde de Oñate,
Que llevaba la su dueña,
Y el Rey, por facer mesura,
Acompañola á la puerta.

DON LUIS DE GONGORA

Y ARGOTE.

Benites del. *Lith. de Engelmann*

GENRE NATIONAL.

ROMANCES.

PREMIÈRE SECTION.

LE ROI RODRIGUE,

APRÈS LA BATAILLE DE XEREZ.

ROMANCE HÉROÏQUE.

Le soir suspend le concert des oiseaux :
Dans le silence, au murmure des eaux,
Calme, se plaît la nature attentive;
Tremblante aux cieux, la lumière craintive
De quelqu'étoile, ornement de la nuit,
Touche la rive ou la source qui fuit.

Il fuit aussi : de ses titres suprêmes
Abandonnant les délateurs emblèmes,
De l'infortune il revêt les habits :
C'est l'Africain que parent ses rubis ;

Le Guadalète a reçu, pour sa proie,
Le sceptre d'or et la pourpre de soie.

Du sang arabe et du sien tout couvert,
Il a quitté les cuissards, le haubert;
Nue est sa tête : une tête si fière
Reçoit, courbée, une indigne poussière :
Tantôt en poudre est tombé, sous ses yeux,
Le trône saint de vingt rois ses aïeux.
Noble coursier, seul ami qui lui reste,
Orel, ployant sous sa charge funeste,
Dans les sillons, hors d'haleine enfoncé,
De ses naseaux les effleure affaissé.

Tel fuit Rodrigue à travers tes campagnes,
Triste Xerez, Gelboé des Espagnes.
Il veut entendre et tremble d'écouter.
Et ses regards, qui les peut arrêter ?
Le ciel ?... Il a provoqué sa colère ;
La terre ?.... Il foule une terre étrangère :
Elle est au Maure. Ira-t-il dans son cœur
Chercher, hélas ! son propre accusateur ?
C'est là surtout qu'il trouve des supplices :
« Que n'as-tu fui de trompeuses délices,
» Comme tu fuis les revers de ce jour ?

« Que n'as-tu su résister à l'amour?
» Prince des Goths, tu ne fus qu'un esclave,
» Honte du sceptre et du nom scandinave!

» O mon pays, que j'ai rempli de sang!
» Rempart chrétien, je te livre au croissant:
» Adieu. Mais toi, que le ciel fit si belle,
» Fatal objet d'une ardeur éternelle...
» Que dis-je? au crime, au malheur destiné,
» Qu'il soit maudit le jour où je suis né;
» Maudit le sein de son lait trop prodigue:
» C'était là mort qu'il devait à Rodrigue.»
Il dit, et près du coursier haletant,
Tombe insensible au destin qui l'attend [1].

[1] On présuma qu'après la perte de la bataille (an 714), le roi chrétien s'était noyé, dans sa fuite, en traversant la rivière Guadalète, au bord de laquelle furent trouvés son manteau de soie, sa couronne, et sa chaussure garnie de perles et de pierres précieuses. Néanmoins, deux cents ans plus tard, on a découvert en Portugal, dans une église de la ville de Viseu, une pierre sépulcrale avec une inscription portant: *Ici repose Roderic, dernier roi des Goths.*

PIERRE ET HENRI DE CASTILLE.

ROMANCE HÉROÏQUE.

Pierre est tombé sous les coups de Henri :
Du fier vainqueur, d'amertume nourri,
Bouillonne encor l'implacable colère :
Son pied sanglant foule le cou d'un frère,
Et de Caïn le surnom détesté
Tous deux l'auront à l'envi mérité.
En sens divers on voit les deux armées
Confusément dans la plaine semées ;
Les soldats de Henri
S'en vont criant : « Vive le roi chéri ! »
Et les sujets de Pierre
Pleurent le roi couché sur la poussière.

Du roi cruel palliant les erreurs,
L'un n'y verra que de justes rigueurs :
Il veut qu'aux temps de révolte et de rage
La cruauté ne soit que du courage.
L'autre, excusant les fautes de l'amour,
Ira plus loin : il dira qu'à son tour,
Pierre pouvait pour la belle Marie,
Nouveau Rodrigue, embrasser sa patrie.

Mais les flatteurs, qui, tant qu'il a vécu,
Avaient été du parti du vaincu,
Tout occupés d'adopter la victoire,
Sont les plus chauds à flétrir sa mémoire.
De Dona Blanche [1] ils redisent le sort,
D'Abu-Saïd [2], de Fadrique [3] la mort;
Et cependant, quelque voix dévouée
Rappelle encor sa grandeur avouée.
Les soldats de Henri
S'en vont criant : « Vive le roi chéri ! »
Et les sujets de Pierre
Pleurent le roi couché sur la poussière.

Veuve [4] du prince, au pouvoir du vainqueur,
Marie est là... Quel spectacle ! à son cœur
Porte à la fois chaque trait qui le navre :
L'un radieux; l'autre sanglant cadavre :
Le mort, objet de mépris et d'effroi;
Le vivant, ceint du bandeau de son roi.
De tous côtés la souple obéissance
Vient prévenir la nouvelle puissance :
Vainqueurs, vaincus, soldats et chevaliers
Mêlent leurs voix aux instrumens guerriers,
Dont les saluts vont retentir à l'Èbre.
Et cependant sonne l'airain funèbre;

Et de Marie, aveugle en sa douleur,
Percent aussi les accens de fureur :
« Lâche assassin ! Tu le sers, peuple infâme !
» Frappe, tyran ; ton roi vit dans mon âme [5]. »
Mais les gens de Henri
S'en vont criant : « Vive le roi chéri ! »
Et les amis de Pierre
Pleurent le roi couché sur la poussière.

NOTES.

[1] Blanche, fille du duc Pierre de Bourbon, princesse accomplie, mais, pour le malheur commun, imposée à Pierre de Castille par le parti qui tyrannisa la jeunesse de ce prince. Le caractère terrible qu'il tenait de la nature éclata avec un surcroît de violence, pour briser l'oppression. Depuis, les trames, les attaques, l'opposition constante provoquées par ses actes mêmes, portèrent progressivement son âme indomtable à ce degré de cruauté qui lui a acquis son surnom odieux. Sur le bruit

que les grands s'armaient pour délivrer la reine, captive depuis long-temps, il la fit périr.

[2] Abu-Saïd, surnommé le Vermeil, roi de Grenade, avait irrité Pierre par des hostilités inattendues dans un moment critique pour le roi de Castille. Chassé de son trône, le roi maure crut trouver l'hospitalité auprès du Castillan, et vint payer de sa vie l'offense faite à un homme qui ne pardonna jamais.

[3] Fadrique, grand-maître de Saint-Jacques, était frère de Pierre, fils de la même mère que son compétiteur Henri de Trastamare. Le roi le fit mettre à mort, comme partisan de Henri.

[4] Cette qualification manque de justesse, par la raison que nous donnerons bientôt, mais non pas de convenance. Pierre ayant assemblé les Cortès à Séville, en 1362, y déclara avoir épousé Marie de Padille avant l'arrivée de Blanche de Bourbon en Espagne. Il ordonna que, désormais, l'on donnerait le titre de reine à Marie. Il ne manqua pas, ajoute le père Mariana, de trouver des prélats qui prêchassent en faveur de cette disposition. Déjà,

en 1354, il avait fait prononcer la nullité de son mariage avec Blanche par les évêques de Salamanque et d'Avila.

(Mariana, tome II, pag. 35 et 39.)

[5] La dernière partie de ce romance blesse la vérité historique; les honneurs dont il a été parlé dans la note précédente furent posthumes : Marie de Padille était morte en 1361, sept ans avant la catastrophe de Montiel. « Femme, » dit l'historien, « qui, par les avantages dont le ciel avait doué sa » personne et son âme, était digne du trône, si elle » ne s'était dégradée par son commerce avec le roi. » Quoi qu'il en soit, on a pu remarquer que l'auteur du romance ne se rangeait ni du côté des sentimens le plus généralement adoptés, ni du côté de la fortune.

FERNAND ET ALFIDE.

ROMANCE MIXTE.

Apollon montrant son laurier,
Prix du génie et de l'étude,
Mars son chêne, qui du guerrier
Est la noble sollicitude,

Le souvenir si glorieux
D'un père éminent par les armes,
Tout, dans un songe impérieux,
Appelle Fernand aux alarmes.

« Guerre ! » semblent dire, à la fois,
Et les ruisseaux dans la campagne,
Et les oiseaux au fond des bois,
Et les troupeaux sur la montagne.

Aux clairons la voix des hérauts
Unie, et semblable au tonnerre,
Lui crie : « A la guerre, aux assauts :
» Noble fils des champs, à la guerre ! »

Fernand dormait près d'un sillon ;
Il s'éveille, il s'arme, il s'élance :
Mais ce n'était que l'aiguillon,
Quand il a cru brandir sa lance.

« N'importe, » dit-il, « un moment,
» Et je tiendrai le fer du brave. »
Quand, tiré par son vêtement,
Il cède à l'effort qui l'entrave.

Il lance un regard courroucé,
Et rencontre les yeux d'Alfide :
— « Où vas-tu d'un pas si pressé ?
» Quel objet m'enlève un perfide ? »

— « Mes amours, bannis cet effroi ;
» Je suivais un cerf hors d'haleine. »
— « Emmène-moi donc avec toi ;
» Je pourrai bien battre la plaine. »

— « Mais les ronces, pour t'arrêter,
» Blesseront tes pieds, si tu l'oses. »
— » Mais non : tu sais bien répéter
» Que mes pieds les changent en roses. »

— « Mais le soleil, t'apercevant,
» Ternira l'éclat qui le fâche. »
— « Mais non : tu m'assures souvent
» Que lorsqu'il me voit il se cache. »

— « Eh bien, amours, c'est aux combats
» Qu'une voix puissante m'appelle. »
— » Eh bien, barbare, » répond-elle,
« Vas-y donc, et n'en reviens pas [1]. »

[1] Les beautés élégantes et douces qui développent leurs affections au milieu d'un air tempéré, déjà surprises, sans doute, de la manière dont a débuté l'héroïne de ce romance, seront vraisemblablement choquées de celle dont elle finit. L'auteur n'a pas toutefois peint d'imagination. Ces soupçons, que la passion exagère, ces imprécations, qui jurent dans une jolie bouche, ne sont pas sans exemple sous le soleil de l'Ibérie, et n'y tirent pas à conséquence. Cela peut même aller, sans inconvénient, jusqu'aux voies de fait.

EL REI RODRIGO.

Quando las pintadas aves
Mudas están, y la tierra
Atenta escucha los rios,
Que al mar su tributo llevan;
Al escaso resplandor
De qualque luciente estrella,
Que en el medroso silencio
Tristemente centellea;
Teniendo por mas segura
De trage humilde la muestra
Que la acechada corona,
Ni la envidiada riqueza:
Sin las insígnias reales
De la magestad soberbia,
Que amor y temor de muerte
Junto á Guadalete dexan;
Bien diferente de aquél
Que antes entró en la pelea,
Rico de joyas, que al Godo
Dió la victoriosa diestra;
Tintas en sangre las armas,

Suya alguna y parte agena,
Por mil partes abolladas,
Y rotas algunas piezas;
La cabeza sin almete,
La cara de polvo llena,
Imágen de su fortuna,
Que en polvo se vé deshecha.
En Orelia, su caballo,
Tan cansado ya, que apénas
Mueve el presuroso aliento,
Y a veces la tierra besa;
Por los campos de Xerez,
Gelboé llorosa y nueva,
Huyendo va el rey Rodrigo,
Por montes, valles y sierras.
Tristes representaciones
Ante los ojos le vuelan;
Hiere el temeroso oido
Confuso estruendo de guerra.
No sabe donde mirar:
De todo teme y rezela,
Si al cielo, teme su furia,
Porque hizo al cielo ofensa;
Si à la tierra, ya no es suya,
Que la que pisa es agena.

Pues¿ què, si dentro en sí mismo
Con sus memorias se encierra?
Mayor campo de batalla
Dentro el alma le arpareja.
Y entre sollozo y suspiros
Asi el rey godo se queja :
« Desventurado Rodrigo,
Si esto en otro tiempo hicieras,
Y huyeras de tus deseos,
Al paso que agora llevas;
Y a los asaltos de amor
No mostraras la flaqueza,
Tan indigna de hombre godo
Y mas de rey que gobierna.
Gozára su gloria España,
Y aquella fuerte defensa
Que ya por el suello yace
Y el color cambia à las yerbas.
Amada enemiga mia,
De España segunda Elena:
¡O si yo naciera ciego!
O tu sin beldad nacieras!
Maldito sea el punto y hora
Que al mundo me dió mi estrella;
Pechos, que me dieron leche,

Mejor sepulcro me dieran. »
Mas iba, à decir Rodrigo
Pero las palabras medias
Las arrebató el enojo,
Y entre los dientes las quiebra.
Y diciendo « adios, España,
Que el bàrbaro señorea. »
Junto à su Orelia querida,
La luz enemiga espera.

PEDRO Y HENRIQUE DE CASTILLA.

A los piés de Don Henrique,
Yace muerto el rey Don Pedro,
Mas que por su valentia,
Por voluntad de los cielos.
Al envaynar el puñal,
El pié le puso en el cuello,
Que aun allì no está seguro
De aquel invencible cuerpo.
Ríñeron los dos hermanos,
Y de tal suerte riñéron,

Que fuera Caín el vivo,
A no haberlo sido el muerto.
Los exércitos movidos
A compasion y contento,
Mezclados unos con otros,
Corren á ver el suceso.
Y los de Henrique
Cantan, repican y gritan:
¡ Viva Henrique !
Y los de Pedro
Clamorean, doblan, lloran
Su rey muerto.

Unos dicen que fué justo,
Otros dicen que mal hecho:
Que no es rey cruel, si nace
En tiempo que importa serlo.
Y que los yerros de amor
Son tan dorados y bellos,
Quanto la hermosa Padilla
Ha quedado por exemplo.
Que nadie verà sus ojos,
Que no tenga al rey por cuerdo,
Miéntras, como otro Rodrigo,
No puso fuego à su reyno.
Los que con ánimos viles,

O por linsonja ó por miedo,
Siendo del bando vencido,
Al vencedor siguen luego;
Valiente llaman à Henrique,
Y à Pédro tirano y ciego:
Porque amistad y justícia
Siempre mueren con el muerto.
La tragedia del Maestre,
La muerte del rey Bermejo,
La prision de Doña Blanca,
Sirven de ìnfame proceso.
Algunos pocos, leales,
Justicia pidiendo al cielo,
Dan voces pidiendo al Rey;
Y mientras que dicen esto;
Los de Henrique
Cantan, repican y gritan:
¡Viva Henrique!
Y los de Pedro
Clamorean, doblan, lloran
Su rey muerto.
Llora la hermosa Padilla
El desdichado suceso,
Como esclava del rey vivo,
Y como víuda del muerto.

¡Ay Pedro! que muerte infame
Te han dado malos consejos,
Confianzas engañosas,
Y atrevidos pensamientos!
Salió corriendo à la tienda,
Y vió, con triste silencio,
Llevar cubierto su exposo
De sangre y de paños negros.
Y que en otra parte à Henrique
Le dan con aplauso el cetro:
Campanas tocan los unos,
Y los otros instrumentos.
¡Còmo acrecienta el dolor
La envidia del bien ageno,
Y el ver á los enemigos
Con favorable suceso!
Así la triste señora
Llora y se deshace, viendo
Cubierto à Pedro de sangre,
Y á Henrique de oro cubierto.
«Pedro, Pedro, dice á voces,
» Villanos, vive en mi pecho »
Y desmayóse vencida
Del poderoso tormento.
Entre tanto el campo todo

Aquí y allí van corriendo,
Vencedores, y vencidos,
Soldados, y caballeros.
Y los de Henrique
Cantan, repican y gritan:
¡Viva Henrique!
Y los de Pedro
Clamorean, doblan, lloran
Su rey muerto.

LISARDO Y ALCIDA.

Apolo con su laurel,
Y el dios Marte con su roble,
Corona de plumas y armas,
De sabios, y fuertes hombres,

La memoria de su padre,
Tan glorioso entre españoles,
Y la Fama que le espera
Con sus eternos loores,

Todos llaman á la guerra
A Lisardo, ilustre jóven,
Que está durmiendo seguro,
Sobre la yerba de un bosque.

« A la guerra » dice el rio,
Que junto á sus plantas corre,
Las aves sobre los sauces,
Los ganados en los montes.

Parece que todos juntos,
Al son de los atambores,
Dicen : « A la guerra, guerra;
A la guerra, mozo noble. »

Despierta, metiendo mano :
« Ya voy, ya parto », responde :
Pero vió que era cayado,
Lo que imaginaba estoque.

« No importa, dice el mancebo :
» Que aqueste pellico pobre,
» Riberas del Tajo, tiene
» Espadas para los hombres. »

A donde las voces suenan,
A caminar se dispone;

Quando siente que le tiran,
Llamándole por su nombre.

— Volvió los ojos ayrados,
Y vió los de Alcida — « ¿A donde
» Te vas, aleve, sin mi,
» Despertando á tus trayciones ?

Pero Lisardo le dice :
« No te lastímes, amores;
» Que voy á ver una garza,
» Que volaba, y déspertóme. »

— « Pues llévame allá contigo,
» Primero que se remonte;
» Que yo te tendré la flecha,
» Miéntras tù la cuerda pones. »

— » Quemaráte el sol, mis ojos,
» Envidioso de tus soles;
» Por detenerte, las zarzas
» Herirán tus pies, si corres. »

» No importa, contesta Alcida,
» Porque ya el sol me conoce,
» Y tu me sueles decir
» Que quando me vé, se esconde. »

» Y otra vez me aseguraste,
» Huyendo tus ocasiones,
» Que á las zarzas, por do iba,
» Mudaban mis pies en flores. »

Mas Lisardo le replica :
» A la guerra voy, amores:
» Apolo, Marte, y la Fama
» Me llaman, que bien lo oyes. »

Alcida entónces turbada
Su rubio cabello rompe,
Diciendo : « Enemigo mio,
» Allá vayas, y no tornes. »

GENRE NATIONAL.

ROMANCES.

DEUXIÈME SECTION.

L'INDISCRÉTION.

ROMANCE MORESQUE.

« C'EST aujourd'hui, Zaïd, je t'en préviens,
Le dernier jour que tes yeux m'auront vue :
Dispense-toi de rôder dans ma rue,
D'interroger mes esclaves chrétiens.
Tu veux savoir mes projets, mes idées,
Et si j'adopte ou le rose ou le vert [1] :
De rouge, hélas! graces à toi, couvert,
Mon front a seul des couleurs décidées.

» Honte à mon cœur, jusque-là trop épris
D'un éventé, chevalier mal appris !

[1] On sait le rôle important que les couleurs ont joué comme emblèmes dans l'ancienne galanterie.

Je reconnais ce que vaut ta famille ;
Ce que tu vaux : que, toujours triomphant,
Ton glaive taille, et renverse, et pourfend ;
Qu'il a frappé des guerriers de Castille
Plus que ton corps n'a de gouttes de sang.
Bon cavalier, beau danseur, homme aimable,
Sur mon orgueil ta conquête influait :
J'y perds beaucoup : tu serais adorable,
Si le destin t'eût fait naître muet.

» Tu gâtes tout pour avoir la parole.
C'est bien dommage, il le faut répéter :
Nul plus que toi ne sait plaire et domter;
N'a de ces airs dont mon sexe raffole:
Mais en amour tu n'es pas connaisseur :
A ses banquets, si d'un plat de douceur
On vous régale avec quelque mystère,
Il faut, ami, savourer et se taire.

» Une faveur t'aurait donc étouffé,
Si tu l'avais dans son sein retenue !

» Tu me quittais, aux jardins de Tarfé[1],
Que de ma tresse, alors même obtenue,
Tu faisais montre à qui dit l'avoir vue.

[1] Voyez la *Dissertation préliminaire*, page 33.

Je ne viens pas te la redemander;
Je la coupai, sans ennui je m'en passe :
Mais si toujours tu tiens à la garder,
Sache, du moins, qu'elle dit ta disgrâce.

» Tu peux encor te vanter d'un beau trait !
C'est ta querelle à ce pauvre indiscret,
Ton confident [1] : il faudra donc qu'il meure,
Pour n'avoir pas mieux gardé ton secret,
Quand tu n'as pu le garder un quart d'heure !
Zaïd, adieu ; ton travers favori
De tes liens à jamais me dégage.

Tout près de toi ton bonheur a péri. »

Ainsi parlait Zaïda-Bu-Zegri
Au beau Zaïd, brillant Abencerrage.

[1] *Dissertation préliminaire*, page 34.

LE CARTEL.

ROMANCE MORESQUE.

« Zaïd, si tu sens ton cœur
» Répondre à ton insolence,
» Et, comme parler sans peur,
» Tu sais te battre en silence;

» Si tu pousses ton coursier,
» Comme au bal tu caracoles,
» Et, comme de tes paroles,
» Tu tranches de ton acier;

» Si, quand la trompette sonne,
» Tu peux quitter les pipeaux,
» Et payer de ta personne,
» Comme l'orner d'oripeaux;

» Viens voir si ton élégance
» En champ clos te défendra,
» Comme on voit ton arrogance
» Offenser dans l'Alhambra [1].

» Mène avec toi, si tu n'oses
» Venir seul, comme on t'attend,
» Un, ou plus d'un combattant;
» Mais sache, avant toutes choses,

[1] Palais des rois maures de Grenade.

» Qu'un chevalier doit rougir
» De provoquer des querelles
» Aux palais, et près des belles,
» Où le bras ne peut agir.

» Tu verras ce qu'en sait faire,
» Ailleurs, en face de toi,
» Celui qui, devant le roi,
» Par respect, a dû se taire. »

C'est ce qu'écrit un guerrier
Dont le courroux se rallume,
Au point que vingt fois sa plume
A déchiré le papier.

Puis, à son page qui tremble,
« Va, » dit-il, « donne, à l'écart,
» Cette lettre, de ma part,
» A Zaïd, dans Vive-Ramble [1].

» Et dis-lui que je serai
» Près de la tour du calife,
» Où le Xénil [2], resserré,
» Borde le Généralife [3]. »

[1] La grande place de Grenade.

[2] L'une des deux rivières qui arrosent cette capitale.

[3] Maison de plaisance des rois maures.

GAZUL.

ROMANCE MORESQUE.

A L'ASTRE de Cythérée
Le soleil cède à son tour,
Et la rivale du jour
Étend sa gaze azurée.

Comme un lion des forêts,
Un Maure, plein de vaillance,
De Médine[1] alors s'élance
Dans la plaine de Xerez :

Où par la mer d'Ibérie
Le Guadalète attiré,
Se rattache au nom sacré
Du Port de Sainte-Marie.

C'est un amant furieux,
Près de perdre sa maîtresse ;
N'ayant, hélas ! pour richesse
Que son bras et ses aïeux.

[1] Medina-Sidonia.

Et ce soir, beauté servile,
Elle doit orner la cour
De l'alcaide de la tour,
Et du palais de Séville (1).

Il exhale amèrement
Le dépit de son outrage,
Et l'écho rend au rivage
Ces plaintes du triste amant :

« Zaïda, fille cruelle,
Plus dure que n'est ce roc,
Pareille aux flots dont le choc
Brise la faible nacelle !

» Quand tu m'as donné ta foi,
Peux-tu permettre, barbare,
Qu'une indigne main s'empare
De trésors qui sont à moi ?

» Que de tes fleurs se couronne
Le faîte d'un sombre ormeau,
Laissant ton jeune rameau
S'effeuiller avant l'automne ?

» Riche était ma pauvreté,
Et pauvre est votre opulence :
Mon bien tient à mon essence ;
L'autre peut vous être ôté.

» Un Ben-Saïd, dont le zèle
Date de si peu de jours,
Efface un siècle d'amours,
Et Gazul, noble et fidèle!

» Fasse Allah que ce vainqueur
Te haïsse et que tu l'aimes :
Que de mes douleurs extrêmes
Quelqu'une atteigne ton cœur!

» Compagne d'un chef farouche,
Ah! puisse-tu voir en lui,
A sa table, de l'ennui,
Et du dégoût dans sa couche!

» Qu'il se plaise à t'offenser;
Qu'il t'empêche de paraître
Un instant à ta fenêtre,
Même pour le voir passer.

» Qu'en vain tu le sollicites
A porter dans le tournoi
L'*almaizar* brodé par toi,
Ou tes couleurs favorites.

» Mais ses chiffres expressifs
Diront qu'une autre le charme.
Au retour de chaque alarme,
Qu'il lui donne ses captifs!

» Ou bien qu'il t'aime, et qu'il meure,
Dans les combats des chrétiens!
A moins qu'au milieu des tiens,
Il ne tombe, tout à l'heure.

» Mais, si tu dois le haïr,
Qu'Allah prolonge sa vie!
Ainsi quiconque se fie
Maudira qui peut trahir. »

Minuit sonnait quand le More,
Dedans Xerez[1] pénétrant,
Voit la ville se livrant
A la fête qu'il abhorre.

Partout des torches, des jeux,
Et la devise fatale :
Le palais au loin l'étale,
Eclairé de mille feux.

Il voit honorer la fête
Par des groupes à cheval,
Et son fortuné rival
Resplendissant à leur tête.

Sur ses étriers dressé,
Gazul devant lui s'avance :

[1] Xerez, patrie de Zaïda, dépendant de l'alcaidat de Séville.

Il lui porte un coup de lance ;
D'outre en outre il l'a percé.

On frémit, la troupe unie
L'assaillit : le fer en main,
Gazul, s'ouvrant un chemin,
S'en retourne à Sidonie.

(1) L'historien des guerres civiles de Grenade, *Ginés Perez de Hita*, en général peu scrupuleux, a cru devoir faire observer que le romancier avait commis une erreur en qualifiant le rival de Gazul d'alcaide de Séville; ou bien que ce titre ne devait être entendu que comme honorifique, ne pouvant appartenir qu'à un aïeul d'*Aben-Saïd*, investi de la charge dont il s'agit au temps de la conquête ; mais l'anachronisme continue pendant toute la composition, si l'on doit en rapporter l'action à la dernière époque du règne des Musulmans dans l'Andalousie.

ZULEM

AU COMBAT DE TAUREAUX.

ROMANCE MORESQUE.

Celui que nomma la gloire
Jeune Mars, noble Apollon,
Avant qu'une teinte noire
Eût nuancé son menton ;

L'heureux guerrier qui succède
A tout l'éclat paternel
Du héros qui dans Tolède
Laisse un renom éternel ;

Zulem, enfin, sans armure,
Inutile ce jour-là,
Mais royal dans sa parure,
Vient aux fêtes d'Avila.

Le cirque montre sa joie,
A l'aspect du chef fameux :
Il est rare qu'on le voie
Ne s'occuper que de jeux.

Près d'eux, sous la haute tente,
Les alcaides l'ont assis :
Encor que chacun pressente
Qu'ils en seront obscurcis.

Lorsque sur la place arrive
Le plus fougueux des taureaux,
Qui jamais, rois de la rive,
Du Xarame aient bu les eaux :

Large front, nuque charnue,
Narine ouverte, poil noir,
Col raccourci, corne aiguë,
OEil en feu : terrible à voir.

En peu d'instans il déblaie
L'arène de tout piéton :
Seuls, encor qu'il les effraie,
Des cavaliers tiennent bon.

Ceux qui se risquent en face
Sont plus confians qu'heureux :
L'âpre animal les terrasse,
Chaque fois qu'il va sur eux.

De honte, aucun vers les dames
N'ose lever le regard :
Mais elles, avec leurs âmes,
Avaient les leurs autre part.

C'est sur Zulem que la vue
Se porte de tous côtés.
A l'écart, une inconnue,
Belle comme cent beautés,

Lui dit, des yeux, de descendre,
Montrer enfin d'autres coups,
Bien certaine qu'il va prendre
Une revanche pour tous.

Lui, charmé que la fortune
A sa vaillance ait permis
Une marque moins commune
De son dévoûment soumis,

Plus prompt que les fils d'Éole,
Il s'élance et se fait jour;
Bien peut-on dire qu'il vole
Sur les ailes de l'Amour.

C'est à pied qu'il va combattre,
Empressé de délivrer
Un lancier qu'il voit abattre,
Et qui semble l'implorer.

Il brandit son cimeterre,
Frappe l'animal surpris,
Et dégage l'homme à terre,
Au milieu de mille cris.

Alors la terrible bête
Fond sur lui ; Zulem l'attend,
S'efface, et, près de la tête,
Pointe, et fonce au même instant.

Le taureau bout de colère,
Mais recule, tourne autour,
Beugle, souffle, gratte, flaire,
Et bat le sol, tour à tour.

Il s'accule sur l'enceinte ;
Regarde son ennemi ;
Donne des signes de crainte,
Et paraît mal affermi.

Mais, de nouveau, plus farouche,
Il attaque, en vomissant,
Par les naseaux et la bouche,
Des flots d'écume et de sang.

Zulem, alors, qui se lasse
De voir traîner le combat,
Lui porte le coup de grâce,
Et la victime s'abbat [1].

[1] D'après le combat de taureaux que l'on vient de voir, où les athlètes appartenaient aux classes distinguées, et le héros à la plus éminente, on

peut dire que le goût de nos gentilshommes andalous pour ces mêmes dangers date de loin en Espagne. A l'endroit où nous en avons parlé, nous faisions entendre aussi que nos mœurs nationales les moins en rapport avec celles du reste de l'Europe gagnent assez généralement l'étranger qui séjourne quelque temps parmi nous. Nous avons entendu raconter, par des témoins oculaires, comment le cirque de Xerez eut son Zulem de Tolède dans un jeune lord du nom des Stuarts. Ne songeant, comme le héros maure, qu'à fixer l'attention de deux grands yeux noirs, c'est sur sa selle anglaise, glissante et sans appui, que le preux d'Albion s'avança, lance en arrêt, pour soutenir le choc de l'animal furieux. Par un dédain miraculeux du taureau, il échappa à ce danger, pour succomber, peu de temps après, en Angleterre, dans une partie de chasse. On a fait la réflexion que le noble amusement, où ce vaillant seigneur perdit la vie, coûte à l'humanité infiniment plus de sang, et un sang bien plus précieux, que n'en font répandre ces combats, si barbares qu'ils soient, que nous reproche l'Europe civilisée.

LA INDISCRECION.

« Mira, Zayde, que te aviso
Que no pases por mi calle,
Ni hables con mis mugeres,
Ni con mis cautivos trates;
Ni preguntes en que entíendo,
Ni quien viene á visitarme,
Ni que fiestas me dan gusto,
Ni que colores me placen;
Basta que son por tu causa
Las que en el rostro me salen,
Corrida de haber mirado
Moro que tan poco sabe.
Confieso que eres valiente,
Que rajas, hiendes y partes,
Y que has muerto mas cristianos,
Que tienes gotas de sangre:
Que eres gallardo ginete,
Y que danzas, cantas, tañes,
Gentil hombre bien criado,
Quanto puede imaginarse:
Blanco, rubio por extremo,
Esclarecido en linage,

El gallo de las brabatas,
La gala de los donayres:
Que pierdo mucho en perderte,
Que gano mucho en ganarte,
Y que si nacieras mudo,
Fuera posible adorarte.
Mas por este inconveniente
Determino de dexarte,
Que eres pródigo de lengua,
Y amargan tus libertades.
Mucho pueden con las damas
Los galanes de tus partes,
Porque los quieren briosos,
Que hiendan, y que desgarren.
Pero tambien, Zayde amigo,
Si algun banquete les hacen,
El plato de sus favores
Quieren que coman y callen.
Costoso fué el que hiciste:
Venturoso fueras, Zayde,
Si conservarme supieras,
Como supiste obligarme.
Pero no saliste apénas
De los jardines de Tarfe,
Quando hiciste de tus dichas
Y de mi desdicha alarde.
Y á un morillo mal nacido

Me dixéron que enseñaste
La trenza de mis cabellos,
Que te puse en el turbante.
No pido que me la des,
Ni que tampoco la guardes,
Mas quiero que entiendas, moro,
Que en mi desgracia la traes.
Tambien me certificáron
Como le desafiaste,
Por las verdades que dixo,
Que ¡ nunca fuéran verdades!
De mala gana me rio :
¡ Qué donoso disparate!
Tu no guardas tu secreto,
Y quieres que otro lo guarde.
No quiero admitir disculpa,
Otra vez vuelvo á avisarte;
Esta será la postrera,
Que me veas, y te hable. »
Dixo la discreta Zayda
Al altivo Abencerrage,
Y al despedir le replica :
Quien tal hace, que tal pague.

EL DESAFIO.

» Si tienes el corazon,
Zayde, como la arrogancia,
Y, á medida de las manos,
Dexas volar las palabras;
Si en la vega escaramuzas,
Como entre las damas hablas,
Y en el caballo revuelvues
El cuerpo, como en las zambras;
Si el ayre de los bohordos
Tienes en jugar la lanza,
Y como danzas la toca,
Con la cimitarra danzas;
Si, como el galan ornato,
Usas la lucida malla,
Y oyes el son de la trompa,
Como el son de la dulzayna;
Si respondes en presencia,
Como en ausencia te alabas;
Sal á ver si te defiendes,
Como en el Alhambra agravias.

Y, si no osas salir solo,
Como lo está el que te aguarda,
Algunos de tus amigos,
Para que te ayuden, saca.
Que los buenos caballeros
No en palacio ni entre damas,
Se aprovechan de la lengua,
Que es donde las manos callan.
Pero aquí que hablan las manos,
Ven, y verás como habla
El que, delante del rey,
Por su respeto, callaba. »
Esto el moro Tarfe escribe,
Con tanta cólera y rabia,
Que donde pone la pluma,
El delgado papel rasga.
Y llamando á un page suyo,
Le dixo : « Vete al Alhambra,
» Y en secreto al moro Zayde
» Da de mi parte esta carta.
» Y dirásle que le espero
» Donde las corrientes aguas
» Del cristalino Xenil
» Al Generalife bañan. »

GAZUL.

Sale la estrella de Venus,
Al tiempo que el sol se pone,
Y la enemiga del dia
Su negro manto descoge.
Y con ella un fuerte moro,
Semejante á Rodamonte,
Sale de Sidonia airado,
De Xerez la vega corre,
Por do entra Guadalete
El mar de España, y por donde
De Santa Maria el puerto
Recibe famoso nombre.
Desesperado camina,
Que aunque es de linage noble,
Lo dexa su dama ingrata,
Porque se suena que es pobre.
Y aquella noche se casa
Con un moro feo y torpe,
Que es alcayde de Sevilla,
Del alcazar y la torre.

Quejábase gravemente
De un agravio tan enorme,
Y á sus palabras la vega
Con el eco le responde.
» Zayda, dice, mas airada
Que el mar que las naves sorbe,
Mas dura é inexôrable
Que las entrañas de un monte:
¿Cómo permites, cruel,
Despues de tantos favores,
Que de prendas que son mias
Agenas manos se adornen?
¿Es posible que te abraces
A las cortezas de un roble,
Y dexes al árbol tuyo
Desnudo de fruto y flores?
Dexaste un pobre muy rico,
Y un rico muy pobre escoges,
Y las riquezas del cuerpo
A las del alma antepones.
Dexas al noble Gazul,
Dexas seis años de amores,
Y das la mano á Ben-Zayde,
Que apénas no le conoces.
Alá permita, enemiga,

Que te aborrezca y le adores,
Que por zelos lo suspires,
Y por ausencia le llores.
Y que de noche no duermas,
Y de dia no reposes,
Y en la cama le fastidies,
Y que en la mesa le enojes.
Y en las fiestas y en las zambras
No se vista tus colores,
Ni aun para verle permita
Que á la ventana te asomes.
Y menosprecie en las cañas,
Para que mas te alborotes,
El almayzar que le labres,
Y la manga que le bordes.
Y se ponga el de su amiga,
Con la cifra de su nombre,
A quien le dé los cautívos,
Quando de la guerra torne.
Y en batalla de cristianos
De velle muerto te asombres,
O plegue á Alá que suceda
Quando la mano le tomes.
Y, si le has de aborrecer,
Que largos años le goces,

Que es la mayor maldicion
Que pueden darte los hombres. »
Con esto llegó á Xerez,
A la mitad de la noche;
Halló el palacio cubierto
De luminarias y voces.
Y los moros fronterizos,
Que por todas partes corren,
Con mil hachas encendidas,
Con las libreas conformes.
Delante del desposado,
En los estribos se pone,
Que tambien anda á caballo,
Por honra de aquella noche.
Arrojado le ha una lanza;
De parte á parte pasóle.
Alborotóse la plaza,
Desnudó el moro su estoque,
Y, por en medio de todos,
Para Medina volvióse.

ZULEMA EN LOS TOROS.

Aquel valeroso moro,
Rayo de la quinta esfera,
Aquel nuevo Apolo en paces,
Y nuevo Marte en la guerra;
Aquel que dexó memoria
De mil hazañas diversas,
Antes de apuntarle el bozo,
Por punta de lanza hechas;
Zulema, al fin, el valiente,
Hijo del fuerte Zulema,
Que dexó en la gran Toledo
Fama y memoria perpetua;
No armado sino galan,
Aunque armado mas lo era,
Fué á ver en Avila un dia
Las fiestas, como de fiesta.
En viéndole, la gran plaza
Toda se alegra y se altera,
Que el ver en fiestas al moro
Les parece cosa nueva.

En los andámios Reales
Los adalifes le ruegan
Que se asiente, aunque se temen,
Que á todos los escurezca.
Quando mas breve que el viento,
Y mas veloz que cometa,
Del celebrado Xarama
Un toro en la plaza sueltan:
De aspecto bravo y feroz,
Vista enojosa y soberbia,
Ancha nariz, corto cuello,
Cuerno ofensible y piel negra.
Desocùpale la plaza
Toda la mas gente de ella;
Solo algunos de á caballo,
Aunque le temen, le esfuerzan.
Piensan hacer suerte en él,
Mas fuéles la suya adversa,
Pues, siempre que el toro embiste,
Los maltrata y atropella.
No osan mirar á las damas,
De pura vergüenza de ellas,
Aunque ellas tienen los ojos
En otra fiera mas fiera.
A Zulema miran todas;

Y una disfrazada entre ellas,
Que hace á todas la ventaja
Que el sol claro á las estrellas,
Le hizo señas, con el alma,
De quien son los ojos lengua,
Que esquite aquellos azares,
Con alguna suerte buena.
La suya bendice el moro,
Pues gusta de que se ofrezca
Algo que á la bella mora
De sus deseos dé muestra.
Salta del andámio luego,
Mas no salta, sino vuela;
Que Amor le prestò sus alas,
Como es suya aquesta empresa.
Quando vé que á un hombre el toro
Con pies y manos le huella,
Y, siendo sujeto al hombre,
Agora al hombre sujeta.
A pie se parte á librarle,
Y aunque todos le vocean,
No lo dexa, por que sabe
Que está su victoria cierta.
Llega al toro, cara á cara,
Y con la indomable diestra

Esgrime el agudo alfange,
Haciéndole mil ofensas.
Retírase el toro atrás,
Lîbrase el que estaba en tierra,
Grita el pueblo, brama el toro,
Vuelve á aguardarle Zulema.
Otra vez vuelve á embestille,
Y, mejor que la primera,
Le acierta, y riega la plaza,
Con la sangre de sus venas.
Brama, bufa escarva, huele,
Anda al rededor, patea,
Vuelve á mirar quien le ofende,
Y de temelle da muestra.
Tercera vez le acomete,
Echando por boca y lengua
Blanca y colorada espuma,
De corage y sangre hecha.
Pero ya cansado el moro
De verle durar, le acierta
Un golpe, por do á la muerte
Le abrió una anchurosa puerta.

GENRE NATIONAL.

ROMANCES.

TROISIÈME SECTION.

L'ALARME,

ROMANCE AFRICAIN.

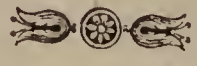
Un Espagnol, dans Oran asservie[1],
Voue à son roi son épée et sa vie :
Mais, captivant cet aimable vainqueur,
Une Oranaise est reine de son cœur.
Aimée autant qu'intéressante et belle,
A ses côtés de quoi donc frémit-elle ?
Mille Africains en vain marchent sans bruit :
Quelques rayons de l'astre de la nuit
Ont à la garde annoncé leur approche ;
La garde au phare et le phare à la cloche ;
Et le tocsin, les clairons, les tambours
Au chevalier que berçaient les amours.
Comment quitter une amante qui pleure ?
Cruel, s'il part, mais lâche s'il demeure :

L'honneur l'emporte. Entre mille sanglots,
Elle, à son cou suspendue, en ces mots
Essaye encor le pouvoir de ses charmes :
» Oui : hâtez-vous de revêtir vos armes ;
» Partez, seigneur : votre chef vous attend ;
» Il a besoin de son fier combattant,
» Et mon amour n'a plus rien qui vous touche.
» Abandonnez à mes pleurs votre couche,
» Lit de douleur pour qui veille sans vous. »
— « Belle, si douce à travers le courroux,»
Répond le brave, « ô ma toute maîtresse !
» Concilions la gloire et la tendresse.
» Pour les combats si je quitte ces lieux,
» Mon âme y reste, attachée à tes yeux :
» Mais proclamé que ton nom me soutienne :
» J'aurai vaincu pour ma gloire et la tienne. »

[1] Le père Ximenez de Cisneros, cardinal-archevêque de Tolède, parti de sa ville d'Alcalá, le premier jour de mai de l'an 1509, était débarqué le 16, au port de Mazalquivir, avec l'expédition préparée par ses soins, dans les ports de Malaga et de Carthagène. Les Espagnols marchèrent sur Oran, formés en quatre bataillons carrés, de deux

mille hommes chaque, ayant à leurs flancs la cavalerie, et à leur tête l'archevêque, précédé lui-même de son porte-enseigne, le père Hernando, de l'ordre de Saint-François. Le cardinal, ayant harangué les troupes, finit son allocution par ces mots : « J'irai moi-même planter au milieu des » escadrons ennemis cette croix, étendard royal » des fidèles. » Cédant, toutefois, aux supplications des capitaines et des soldats, il se retira pour passer en prière le temps de l'action. Les Maures eurent une fausse joie dans un succès partiel : ils crurent avoir pris le cardinal, et promenèrent dans Oran la tête du malheureux objet de leur méprise, en criant : *Alfaki ! Alfaki !* La ville fut enlevée d'assaut, et le cardinal partit sur-le-champ en porter la nouvelle à Ferdinand le catholique.

(Mariana, tome II, pag. 785, 786, 787 et 788.)



LE ZENÈTE[1],

ROMANCE AFRICAIN.

Vainqueur du chef de la troupe Zenète,
Voyant l'Arabe en déroute complète,
Le jeune Ibère aux quartiers du vaincu
Prend un cheval dont le maître a vécu :
Sec du jarret, d'encolure, superbe,
Qui dans le sang retrouvait un peu d'herbe.
Il monte en croupe, emmenant son captif.

Il en écoute un murmure plaintif;
Et, chaque fois qu'il regarde en arrière,
Il voit des pleurs inonder sa paupière.
Ému, surpris qu'à ce point la douleur
Puisse dompter une insigne valeur,
Il l'interroge avec grâce et mesure,
Et, sans l'aigrir, a touché sa blessure.

« Noble Espagnol, ton épée et ta voix, »
Dit l'Africain, « me captivent deux fois :
» Ta courtoisie égale ta vaillance :
» J'y répondrai. Je reçus la naissance
» Dans Gelve même, à l'époque où le sort
» Aux champs de Gelve a trompé votre effort[2].

» Adolescent j'habitai Trémizène,
» Près de ma mère, illustre Abul-Hazène ;
» Turc de l'Euxin, Bacha de trois vaisseaux,
» Mon père avait succombé sur les eaux.

» Développant la beauté la plus rare,
» Là s'élevait une fille barbare,
» Déjà fidèle au sang des Mélions,
» Enfans du sable où naissent nos lions.
» Mais tous les maux que j'endurai pour elle
» Je les oublie ; ou plutôt me rappelle,
» Par-dessus tout, sa céleste beauté :
» Aux mois charmans qui précèdent l'été,
» Les fleurs pourraient manquer à notre attente,
» Jamais l'œillet sur sa bouche éclatante.
» Son front serein fait jaillir plus de feux
» Qu'elle n'y laisse ondoyer de cheveux.

» Toujours près d'elle, au sortir de l'enfance,
» Mon tendre cœur se livrait sans défense :
» Plus entraîné, plus épris chaque jour,
» Il recevait tous les traits de l'amour,
» Sans obtenir de cette âme hautaine
» Que les dédains plus cruels que la haine.
» Le terme, hélas ! à mes longues douleurs . . »
Il s'interrompt, suffoqué par les pleurs.

L'autre reprend : « J'étais loin de m'attendre
» A voir en toi le mortel le plus tendre :
» Maure vaillant, qui l'aurait soupçonné,
» D'après les coups de ton bras forcené?
» Va ; tant d'amour rend douce la souffrance.
» Mais quittons-nous : reçois ta délivrance.
» Tu ne saurais être à moi, quand tu sers,
» Captif ailleurs, en de si nobles fers.
» Adieu : poursuis ; on fléchit une ingrate.
» Point de rançon : aux tapis d'écarlate,
» A l'or tissu donne un meilleur emploi,
» Et tous les deux souvenez-vous de moi.
L'Ibère a dit, et l'Arabe s'élance,
Et prosterné, le révère en silence ;
Puis il s'écrie : « O guerrier généreux!
» Allah s'attache à qui fait un heureux.
» Ton bras toujours obtiendra la victoire,
» Puisque ton âme en double ainsi la gloire.
» Sache à présent jusqu'où va ton bienfait :
» C'est d'un époux que ton joug triomphait. »

NOTES.

[1] Les Zenètes étaient une très-ancienne tribu d'Afrique à quatre lieues de Trémizène; la première qui, au milieu du huitième siècle, accueillit Abderrhame fuyant la persécution des Abassides.

[2] L'Africain fait allusion à un grand revers essuyé par l'Espagne dans cette presqu'île sablonneuse, dépendante de la régence de Tunis, l'an 1510. Ce fut le 28 août : les Espagnols, accablés par une chaleur excessive, s'étaient débandés pour chercher des puits. Ils furent surpris et écrasés. Là périt, se battant comme un lion, Don Garcie de Tolède, père du fameux duc d'Albe, Don Ferdinand.

LE CAPTIF,

ROMANCE MIXTE.

Sur une barque africaine
Un captif fendant les flots,
Rêvant la plage lointaine,
De sa rame et de sa chaîne,
Trompait le bruit en ces mots :

« Noble golfe d'Ibérie :
» Puisque tes flots ondoyans
» Baignent l'enceinte chérie
» Des remparts de ma patrie,
» Couronnés et foudroyans :

» Apporte-moi des nouvelles
» De l'épouse de mon cœur :
» Sont-ce des lettres fidèles,
» Sont-ce des larmes réelles
» Qu'elle envoie à ma douleur ?

» Ah ! les peines acharnées
» Ne hâtent point le trépas :
» Voici bientôt quatre années

» Dans l'esclavage traînées,
» Sans elle et sans mes combats. »

Ici sa plainte qui touche
Ceux qui partagent son sort,
Vient expirer sur sa bouche,
Car le *comite* farouche
Commande : *Silence à bord.*

A l'exemple des recueils nationaux, le nôtre n'offre point, à côté de ces compositions, des noms d'auteurs sans célébrité quand ils ne sont pas inconnus. Nous indiquerons seulement comme ouvrages de Gongora les trois derniers romances dont on vient de voir la traduction.

EL REBATO.

Servia en Orán al Rey
Un Español con dos lanzas,
Y con el alma y la vida,
A una gallarda Africana.
Tan noble como hermosa,
Tan amante como amada,
Con quien estaba una noche,
Cuando tocaron al arma.
Tres cientos Zenetes eran
Deste rebato la causa,
Que los rayos de la luna
Descubrieron las adargas.
Las adargas avisaron
A las mudas atalayas,
Las atalayas los fuegos,
Los fuegos á las campanas;
Y ellas al enamorado,
Que, en los brazos de su dama,
Oyó el militar estruendo
De las trompas y las caxas.
Impulsos de honor le incitan,
Y lazos de amor le paran:
No salir es cobardia;
Ingratitud es dexalla.

Del cuello pendiente ella,
Viéndole tomar las armas,
Con lágrimas y suspiros,
Le dice aquestas palabras:
« Salid al campo, señor:
Bañen mis ojos la cama;
Que ella me será sin vos
Campo en que luchen las ansias.
Vestíos y salid aprisa;
Que el capitan os aguarda:
Yo os hago á vos mucha sobra,
Y vos á él mucha falta. »
Viendo el Español brioso
Cuanto le detiene y habla,
Le dice así: « Mi señora,
Tan dulce como enojada:
Por que con amor y honor
Yo me quede, cumpla y vaya,
Vaya a las lides el brazo,
Y quede con vos el alma.
Concededme, dueño mio,
Licencia para que salga
Al rebato en vuestro nombre,
Y en vuestro nombre combata. »

EL ZENETE.

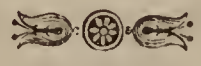
Entre los sueltos caballos
De los vencidos Zenetes,
Que por el campo buscaban,
Entre lo roxo lo verde;
Aquel Español de Orán
Un suelto caballo prende,
Por sus relinchos lozano,
Y por sus cernejas fuerte.
Para que lo lleve á él,
Y un moro cautivo lleve,
Que es uno que ha cautivado,
Capitan de cien Zenetes.
Triste camina el Alarbe,
Y, lo mas baxo que puede,
Ardientes suspiros lanza,
Amargas lágrimas vierte.
Admirado el Español
De ver, cada vez que vuelve,
Que tan tiernamente llore
Quien tan duramente hiere,

Con razones le pregunta,
Comedidas y corteses,
De sus suspiros lo causa,
Si la causa la consiente.
El cautivo, como tal,
Sin escusarlo obedece,
Y á su piadosa demanda
Satisface de esta suerte:
« Valiente eres, Español,
Y cortés como valiente:
Con tu espada y con tu trato,
Me has cautivado dos veces.
Preguntado me has la causa
De mis suspiros ardientes,
Y débote la respuesta,
Por quien soy y por quien eres.
Yo nací en Gelves, el año
Que os perdisteis en los Gelves,
De una Berberisca noble,
Y de un Turco, honor de oriente.
En Tremecen me crié,
Con mi madre y mis parientes,
Despues que murió mi padre,
Corsario de tres baxeles.
Junto á mi casa vivia,

Porque mas cerca muriese,
Una dama del linage
De los nobles Melioneses.
Extremo de las hermosas,
Quando no de las crueles,
Hija en fin de estas arenas,
Engendradoras de sierpes.
Mas ya la razon sujeta
Con palabras me requiere
Que su crueldad le perdone,
Y de su beldad me acuerde.
Era tal su hermosura,
Que se halláran los claveles
Mas ciertos en sus dos labios,
Que en los dos floridos meses.
Cada vez que la miraba
Salia el sol por su frente,
De tantos rayos vestído
Quantos cabellos contiene.
Juntos asi nos criamos,
Y Amor, en muestras niñeces,
Hiriò muestros corazones
Con harpones diferentes.
Labró el oro en mis entrañas
Dulces lazos, tiernas redes;

Miéntras el oro en las suyas,
Libertades y desdenes.
Esta es, Español, la causa,
Que á llanto pudo moverme:
Míra si es razon que llore
Tantos males juntamente. »
Conmovido el capitan
De las lágrimas que vierte,
Parando el veloz caballo,
Que paren sus males quiere.
» Gallardo Moro, le dice,
Si adoras como refieres,
Y si como dices amas,
Dichosamente padeces.
¿ Quién pudiera imaginar,
Viendo tus golpes crueles,
Que cupiera alma tan tierna
En pecho tan duro y fuerte.
Si eres del Amor cautivo,
Desde aquí puedes volverte:
Que me pedirán por voto
Lo que entendí que era suerte.
Y no quiero por rescate,
Que tu dama me presente
Ni las alfombras mas fínas,

Ni las granas mas alegres.
Anda con Dios, sufre y ama :
Y vivirás si lo hicieres :
Con tal que quando la veas,
Pído que mí te acuerdes. »
Apeóse del caballo,
Y el Moro tras él desciende,
Y por el suelo postrado,
La boca á sus pies ofrece ·
» Vivas mil años, le dice,
» Noble capitan valiente,
» Que ganas mas con librarme
» Que ganaste con prenderme.
» Alá se quede contígo,
» Y te dé victoria siempre,
» Para que extiendas tu fama,
» Con hechos tan excelentes.
» Apénas vide trocada
» La dureza de esta sierpe,
» Quando tu me cautivaste :
» Mira si debi dolerme. »



EL FORZADO.

Amarrado al duro banco
De una galera turquesca,
Ambas manos en el remo,
Y ámbos ojos en la tierra;
Un forzado de Dragut,
En la playa de Marbella,
Se quejaba al ronco son
Del remo y de la cadena.
« ¡ O sagrado mar de España!
Que con tus crecientes besas
Las murallas de mi patria,
Coronadas y soberbias;
Traeme nuevas de mi esposa,
Y dime si han sido ciertas
Las lágrimas y suspiros
Que me dice por sus letras.
Pues he vivido diez años
Sin libertad y sin ella,
Siempre al remo condenado,
A nadie matarán penas.
En esto se descubriéron
De la religion seis velas,
Y el comitre mandó usar
Al forzado de su fuerza.

GENRE NATIONAL.

LETRILLES.

PREMIÈRE SECTION.

LA CONSOLATION.

Je rends grâce au trait funeste,
Dont vous m'avez poignardé :
Beaux yeux, du moins il me reste
Que vous m'avez regardé.

Que votre regard barbare
Abuse de son pouvoir ;
Nul tourment ne se compare
A l'ivresse de vous voir.
Si tout en moi manifeste
A quel charme j'ai cédé,
Beaux yeux, toujours il me reste
Que vous m'avez regardé.

Eh quoi ! l'amant le plus tendre
Doit gémir dans l'abandon !
Mon erreur ne doit attendre
Ni clémence ni pardon !
Hélas ! à ce front céleste,
En vain je l'ai demandé :
Beaux yeux, du moins il me reste
Que vous m'avez regardé.

LA PERSUASION DIFFICILE.

Myrtil, plus disert que tendre,
Conte à Lisbet ses ennuis :
Elle répond : « Je ne puis
» Ni te croire ni t'entendre. »

« Prends pitié de ma douleur, »
Dit-il, « bergère charmante ;
» Mais ce mal qui me tourmente
» Est nécessaire à mon cœur.
» Les moyens de m'en défendre
» Je les cherche et je les fuis. »

Elle répond : « Je ne puis
» Ni te croire ni t'entendre. »

« Parfois, dit-il, du trépas
» J'ai trouvé l'image douce :
» Mais bientôt je la repousse :
» Je ne te reverrais pas.
» Tes yeux pourtant vont me rendre
» L'état cruel où je suis.
Elle répond : « Je ne puis
» Ni te croire ni t'entendre. »

Il dit : « Près de toi je meurs ;
» Loin de toi je meurs de même.
» Je sens un délice extrême
» A verser pour toi des pleurs.
» J'aspire et n'ose prétendre
» Au bonheur que je poursuis. »
Elle répond : « Je ne puis
» Ni te croire ni t'entendre. »

LE DÉPART.

DIALOGUE.

Que feras-tu, mes amours,
Pendant ce triste voyage?
— Cher ami, t'aimer toujours,
Toujours t'aimer davantage.
— Penses-tu qu'autant que moi,
Tu gémiras de l'absence?
— Mes soupirs en feront foi,
Mes pleurs le disent d'avance.
— Dès lors, seule, tant de jours,
Qui soutiendra ton courage?
— Cher ami, t'aimer toujours,
Toujours t'aimer davantage.
— Où, loin des lieux où je vais,
Ira celle que j'adore?
— Aux lieux où je te trouvais,
Croyant t'y revoir encore.
— Mais quel sera ton recours,
N'y voyant que ton veuvage?
— Cher ami, t'aimer toujours,
Toujours t'aimer davantage.

LES REGRETS.

Pour qui perd son doux partage,
Par un esprit trop borné,
Mieux vaudrait n'être pas né.

Je le perdis au bocage,
Quand Lise, aux pâles couleurs,
Rougissait, de fraîches fleurs
Cachant son joli visage.
Amoureux fut son langage,
Le mien timide et gêné :
Mieux vaudrait n'être pas né.

Je le perdis au bocage,
Quand Lise, aux pâles couleurs,
Parlant de tendres douleurs,
De ses sens perdit l'usage.
Elle tomba sous l'ombrage,
Et je n'ai pas deviné :
Mieux vaudrait n'être pas né.

EL CONSUELO.

Aunque con semblante ayrado
Me mireis, ojos serenos,
No me negareis, al ménos,
Ojos, que me habeis mirado.

Por mas que querais mostraros
Ayrados para ofenderme,
¿ Que ofensa podreis hacerme,
Que iguale al bien de miraros?
Que aunque de mortal cuidado
Dexeis mis sentidos llenos,
No me negareis, al ménos,
Ojos, que me habeis mirado.

Pensando hacerme despecho
Me mirastes con desden,
Y, en vez de quitarme el bien,
Doblado bien me habeis hecho.
Que aunque vos hayais mostrado
De toda clemencia agenos,
No me negareis, al ménos,
Ojos, que me habeis mirado.

LA PERSUASION DIFICIL.

Contando está Melibéo
A Florisa su dolor,
Y ella responde : « Pastor,
Ni te entiendo, ni te creo. »

El dice : « Pastora mia,
Mira con que pena muero,
Que de grado sufro y quiero
El dolor que no querria :
Arde y muérese el deseo :
Tengo esperanza y temor. »
Ella responde : « Pastor,
Ni te entiendo, ni te creo. »

El dice : « El triste cuidado
Tan agradable me ha sido
Que, quanto mas padescido,
Entónces mas deseado :
Premio ninguno deseo,
Y estoy sirviendo al Amor.
Ella responde : « Pastor,
Ni te entiendo, ni te creo. »

El dice : « La dura muerte
Deseára, sino fuera
Por la pena que me diera
Dejar, pastora, de verte.
Pero triste, si te veo,
Padezco muerte mayor. »
Ella responde : « Pastor,
Ni te entiendo, ni te creo. »

El dice : « Muero en mirarte,
Y en no verte estoy penando.
Quando mas te voy buscando,
Mas temor tengo de hallarte.
Como el antiguo Proteo,
Mudo figura y color. »
Ella responde : « Pastor,
Ni te entiendo, ni te creo. »

El dice : « Haber no pretendo
Mas bien del que la alma alcanza ;
Porque aün con la esperanza
Me paresce que te ofendo.
Que mil deleytes poseo
En tener por tí un dolor. »
Ella responde : « Pastor,
Ni te entiendo, ni te creo. »

LA PARTIDA.

Zagala, di¿ que harás,
En viendo que soi partido?
— Carillo, quererte mas
Que en mi vida te he querido.

— Pero de mi despedida,
Di¿ sentirás lo que siento?
— El dolor de la partida
Lo dirá mi sentimiento.
— Dime lo que sentirás,
Descanso de mi sentido:
— Carillo, quererte mas
Que en mi vida te he querido.

— Despues que partido sea,
¿ Que harás, di, gloria mia?
— Procurár, porque te vea,
Los lugares do te via.
— ¿Y, al no verme, que harás,
Allà en tu pecho dolido?
— Carillo, quererte mas
Que en mi vida te he querido

EL JOVEN APOCADO.

Quién gentil señora pierde,
Por falta de conocer,
¡ Nunca debiera nacer !

Perdila dentro de un huerto,
Cojiendo rosas y flores,
Su lindo rostro cubierto
De vergonzosos colores :
Ella me habló de amores,
No le supe responder :
¡ Nunca debiera nacer !

Perdila dentro de un huerto,
Hablando de sus amores,
Y yo, simplon inesperto,
Callábale mis dolores.
Desmayóse entre las flores,
Y no me supe valer :
¡ Nunca debiera nacer !

GENRE NATIONAL.

LÉTRILLES.

DEUXIÈME SECTION.

CONTRE LA PRÉCIPITATION.

Belle blonde, qui possèdes
Le plus joli des minois,
Puisqu'il faut bien que tu cèdes,
Cède, du moins, avec choix.

Jeune belle, Amour invite
Bien des fois en nous trompant :
Qui se décide trop vite
Plus vite encor se repent.
On a vu même des laides
Y regarder à deux fois ;
Ouvre les yeux si tu cèdes,
Pour ne céder qu'avec choix.

Aux tendres nœuds, belle blonde,
Sied un peu d'égalité :
Cherche un éclat qui réponde
A celui de ta beauté.
Dieu t'aidera si tu t'aides ;
Mais, tant pis, si tu déchois ;
Songe à tout ce que tu cédes,
Pour ne céder qu'avec choix.

L'HOMME PRUDENT.

Quand je vais de ses beaux yeux
Entretenir ma bergère,
Je vois à son front sévère
Que m'abstenir vaudra mieux.
Cela peut être ennuyeux,
Mais ma bergère, peut-être,
M'eût envoyé faire paître.

Bien que soit un peu plus doux
L'espoir que parfois j'embrasse,
Mieux vaut ignorer la grâce
Que de risquer le courroux :
Et personne n'est jaloux,
Même dans un lieu champêtre,
D'être envoyé faire paître.

On peut gémir sous la loi
D'un petit marmot despote,
Sans que pourtant il vous ôte
Un honnête quant à soi :
Il serait fâcheux pour moi,
Du troupeau seigneur et maître,
D'être envoyé faire paître.[1]

[1] Ce badinage, surtout vers la fin, est plutôt une imitation qu'une traduction du castillan.

L'ADOLESCENTE CONSCIENCIEUSE,

DIALOGUE

ENTRE UNE MÈRE ET SA FILLE.

LA FILLE.

Deux baisers que j'ai promis,
Maman, quand j'étais petite,
Il faut que je m'en acquitte,
Maintenant que je grandis.

De ma première jeunesse,
Tant qu'il peut m'en souvenir,
C'est la première promesse :
Maman, je dois la tenir.
Sitôt que va revenir
Le monsieur qui nous visite,
Il faudra que je m'acquitte.

LA MÈRE.

On se dégage aisément,
Ma fille, de ces paroles ;
A vos promesses frivoles
Ne songez aucunement :
On sait que j'ai fait serment
De vous faire carmelite.

LA FILLE.

Mais il faut que je m'acquitte.

PRINCIPES ARRÊTES.

LÉTRILLE.

Contente de moi-même,
Censeurs, rien ne me fait :
Je plais à ceux que j'aime,
Et j'aime qui me plaît.

Une rage secrète
Dicte vos sots discours :
Ceux que l'amour maltraite
Médisent des amours.
« Mon audace est extrême : »
Sans doute, quel méfait !
Je plais à ceux que j'aime,
Et j'aime qui me plaît. »

Si le ciel m'eût privée
De tous mes agrémens,
Alors, plus réservée,
J'aurais fui les amants ;
Mais des faveurs qu'il sème
J'obtins ce qu'il fallait
Pour plaire à ceux que j'aime,
En aimant qui me plaît.

CONTRA LA PRECIPITACION.

Zagala, mas que las flores,
Blanca, rubia y ojos verdes,
Si piensas seguir amores,
Piérdete bien, pues te pierdes.

Zagala mas que divina,
No te ciegues brevemente:
Quien presto se determina
Muy mas presto se arrepiente:
Mira sagaz á la gente:
Abre esos ojuelos verdes:
Si piensas seguir amores,
Piérdete bien, pues te pierdes.

Busca, señora, tu igual,
Si quieres ser piadosa,
Y un hombre tan principal
Quanto tu eres hermosa.
Y, si haces otra cosa,
A fé que de mi te acuerdes:
Si piensas seguir amores,
Piérdete bien, pues te pierdes.

EL HOMBRE COMEDIDO.

Mil veces voy á hablar
A mi Zagala;
Pero mas quiero callar,
Por no esperar
Que me envie noramala.
Voy á decirle mi daño;
Pero tengo por mejor
Tener dudoso el favor
Que no cierto el desengaño;
Y aunque me suele animar
Su gracia y gala,
El temor me hace callar,
Por no esperar
Que me envie noramala.
Tengo por suerte mas buena
Mostrar mi lengua á ser muda,
Que estando la gloria en duda,
No estará cierta la pena;
Y aunque con disimular
Se desiguala,
Tengo por mejor callar,
Por no esperar
Que me envie noramala.

LA NIÑA DE FIAR,

DIALOGO

ENTRE HIJA Y MADRE.

HIJA.

A aquel cabellero, madre,
Tres besicos le mandé:
Creceré y dárselos hé.

Porque fué el mando primero
Que mandé en mi juventud,
No será, madre, virtud
Que mi amor sea lisonjero.
Si viniese el caballero
Yo no se lo negaré:
Creceré y dárselos hé.

MADRE.

Tal palabra como aquesa,
Hija, no es falta quebralla;
Aborrecella y echalla
De vos tan falsa promesa:
Pues para monja profesa
Os prometí y os mandé:

HIJA.

Creceré y darselos hé.

LA MUCHACHA SIN APREHENSION.

Diga cuanto digere
La gente deslenguada :
Que quiero a quien me quiere,
Y amo y soi amada.

Son disfamadores
Los desventurados,
Por que ellos de amores
Se ven desechados;
Todos mis pecados
Son de puro honrada :
Que quiero a quien me quiere,
Y amo y soi amada.

Si yo de piedra fuese,
Vendria á ser razon
Que no me conmoviese
A tener compasion :
Mas es mi corazon
De carne, y delicada :
Que quiero a quien me quiere,
Y amo y soi amada.

GENRE NATIONAL.

LÉTRILLES.

TROISIÈME SECTION.

LA BATELIÈRE DU CAMOENS[1].

Comment oublier,
Maman, la rivière,
Si d'un batelier
On est batelière?

Ma mère, à quoi bon
S'empêcher soi-même?
Que je veuille ou non,
L'Amour veut que j'aime.
Ce dieu singulier,
D'humeur humble et fière,
Pour un batelier
M'a fait batelière.

Sans règle ni loi,
L'enfant qui nous mêne
Triomphe d'un roi,
Lui donne une reine.

Il faut se plier
A cette manière :
Moi d'un batelier
Je suis batelière.

Vit-on sur cette eau,
Avant ma folie,
Voguer en bateau,
Fillette jolie ?
Mais si du métier
Je suis la première,
Un beau batelier
M'a fait batelière.

[1] L'original castillan de cette petite pièce est réellement un jeu de la plume de l'illustre auteur de *la Lusiade*. Il nous a été communiqué, avec d'autres létrilles que l'on ne trouve point dans les recueils ordinaires, par Don Pablo Mendibil, qui s'occupe de faire à Londres une collection spéciale de nos poésies du genre national, antérieures au quinzième siècle.

LES PENDANS D'OREILLE.

Mon trouble est extrême :
Peut-être ce jour
Le jaloux que j'aime
Sera de retour :

Et je perds la veille,
Venant du lavoir,
Les pendans d'oreille
Qu'il tient à me voir :

Cadeau qui m'engage,
Censé talisman,
Contre le langage
De tout autre amant.

Que va donc me dire
Mon absent jaloux ?
C'est toujours le pire
Qu'il pense de nous.

Il dira, sans doute,
« Qu'à dessein je veux
» Laisser libre route
» A d'aimables vœux. »

» Que j'aime dans l'âme
» Qu'on n'aime que moi :
» Que d'aucune femme
» N'est sûre la foi. »

» Qu'amour et constance
» Pour nous c'est un jeu ;
» Que de son absence
» Je m'affligeais peu. »

» Pour voir la jeunesse
» J'aurai recherché,
» Dimanche la messe,
» Jeudi le marché. »

« Que je suis volage... »
Je dirai qu'il ment :
Que tout le village
Me juge autrement.

Que j'aime dans l'âme,
Mais c'est mon berger :
Qu'on peut être femme,
Et ne point changer.

Que je n'ai que faire
D'aucuns beaux discours ;
Qu'à tout je préfère
Nos simples amours.

Que je trouve belle
Sa blouse à cordons,
Plus que la dentelle
De nos jeunes Dons.

Je dirai que neuve
Aux tendres sermens,
Je dois pour la preuve
M'en remettre au tems.

Amour de mon âme,
Ne dis plus pour moi :
» Que d'aucune femme
» N'est sûre la foi. »

LES DEUX SŒURS.

Voici la querelle
Qu'à Jeanne, sa sœur,
Faisait Micaelle,
Sans trop de douceur :

« Dire si tu changes?
Ah! je t'en réponds :
L'autre jour en langes,
De suite en pompons ;

» Puis mal habillée,
Soupirant partout;
La nuit éveillée,
A l'aube debout :

» Tu prends ta couture,
Sans y faire un point ;
On fait la lecture,
Tu n'écoutes point.

» Mais on vous écoute,
Le soir au balcon :
Si maman s'en doute,
Il y fera bon.

» Nous aurons des grilles;
Viendront les verroux;
Et les autres filles
Danseront sans nous.

» Ce n'est qu'à l'église
Qu'on va nous mener,
Avec tante Alise,
Pour nous y cerner.

» On va prendre garde
Aux moindres fredons :
Si l'on nous regarde,
Si nous regardons.

» Et, portant les peines,
Sans avoir erré,
Ce sont vos fredaines
Que moi je paîrai.»

« Hélas! » répond Jeanne,
« Je souffre en effet,
» Car on me condamne,
» Et sans être au fait.

» Personne ne parle
» A ta pauvre sœur.
» Le perfide Charle
» M'a rendu mon cœur.

» Charle, que Jacyntho
» Voulait avant moi ;
» J'écoutai sa plainte,
» Je reçus sa foi ;

» Mais bien évidente
» Est la trahison,
» Lorsque l'on s'absente,
» Sans nulle raison.

» Voici, Micaelle,
» Cinq jours révolus
» Qu'à mon infidèle
» Je ne pense plus. »

« Malpeste ! petite : »
(L'autre lui répond :)
« L'herbe pousse vite,
Quand elle a du fond. »

« Le retour m'alarme
Plus que le départ,
Si tu n'as d'autre arme
Qu'un dépit sans art.

» Plutôt qu'une flamme
Qui brûle si fort,
Ne sorte de l'âme,
C'est l'âme qui sort. »

LE BEAU VOYAGEUR.

La fille d'auberge,
Qui vint de Campo,
En jupon de serge,
En corset de peau,

Sur un coffre assise,
Regardait, en pleurs,
Faire la valise
D'un des voyageurs:

Beau fils, qui s'éveille
Toujours satisfait;
Qui chante à merveille,
Qui pince au parfait;

Qui danse avec grâce,
Sans désemparer;
Oui; mais que sera-ce
Qui la fait pleurer?

Sa voix balbutie
Ainsi ses douleurs :
« Folle qui se fie
» A beaux voyageurs.

» Hélas ! pauvre Rose,
L'amour qu'il chantait
Tu croyais qu'en prose
L'ingrat le sentait.

» Il dit : « *La semaine,*
» *Je m'en vais rester;*
» *Et puis je t'emmène,*
» *Sans plus te quitter.* »

» C'était perfidie;
Propos enjôleurs :
Folle qui se fie
A beaux voyageurs.

» Je n'étais pas fausse,
Quand il m'a menti :
Je faisais sa sauce,
Soignais son rôti :

» Montais sa lumière,
Après l'angelus;
Plus tard, la première,
Je soufflais dessus :

» Puis : (Vierge Marie,
Pardonne aux erreurs!)
Folle qui se fie
A beaux voyageurs.

« Hôte mon cher hôte,
Emmène-moi donc :
Ou fais à *La Lotte*
Un séjour plus long. »

Mais, réglant son compte,
Le cher merveilleux,
Sans mot dire, monte,
Et pique des deux :

Et Rose s'écrie,
Perdant les couleurs :
» Folle qui se fie
» A beaux voyageurs. »

LA MARINERA DE CAMOENS.

Irme quiero, madre,
A aquella galera,
Con el marinero,
A ser marinera.

Madre, si me fuere,
Do quiera que vo,
No lo quiero yo,
Que el amor lo quiere.
Aquel niño fiero
Hace que me muera,
Por un marinero,
A ser marinera.

Es tirana lei
Del niño señor
Que, por un amor,
Se deseche un rei:
Pues de esta manera
El quiere, irme quiero,
Por un marinero,
A ser marinera.

Decid, ondas¿ cuando
Visteis vos doncella,
Siendo tierna i bella,
Andar navegando?
¿Mas que no se espera
De aquel miño fiero?
Vea yo a quien quiero,
Y sea marinera.

LOS ZARCILLOS.

La niña morena,
Que, yendo á la fuente,
Perdió sus zarcillos,
Gran pena merece.
Diérame mi amado,
Antes que se fuese,
Zarcillos dorados,
Hoy hace tres meses.

Dos candados eran,
Para que no oyese
Palabras de amores,
Que otros me dixesen.
Perdílos lavando:
¿Qué dirá mi ausente,
Sinó que son unas
Todas las mugeres?

Dirá que no quise
Candados que cierren,
Sinó falsas llaves
Mudanza y desdenes.
Dirá que me hablan
Quantos van y vienen,
Y que somos unas
Todas las mugeres.

Dirá que me huelgo
De que no parece
En misa el Domingo,
Ni en mercado el Juéves;
Que mi amor sencillo
Tiene mil dobleces,
Y que somos unas
Todas las mugeres.

Diráme : « traidora,
Que con alfileres
Prendes de tu cofia,
Lo que mi alma prende. »
Quando esto me diga,
Diréle que miente ;
Y que no son unas
Todas las mugeres.

Diré que me agrada
Su pellico el verde
Muy mas que el brocado,
Que visten Marqueses.
Que su amor primero
Primero fué siempre ;
Que no somos unas
Todas las mugeres.

Diréle que el tiempo
Que el mundo revuelve,
La verdad que digo
Verá, si quisiere.
Amor de mis ojos,
Burlada me dexes,
Si yo me mudase,
Como otras mugeres.

LAS DOS HERMANAS.

Riño con Juanilla
Su hermana Miguela ·
Palabras le dice ,
Que mucho le duelan :

« Ayer en mantillas
Andabas pequeña ;
Hoy andas galana ,
Mas que otras doncellas. »

« Tu voz son suspiros ,
Tus cantos endechas ;
Al alba madrugas ,
Al gallo te acuestas. »

« Quando estás labrando ,
No sé en que te piensas ,
Quel al dechado míras ,
Y los puntos yerras. »

« Dicenme que haces
Amorosas señas ;
Si madre lo sabe ,
Habrá cosas nuevas. »

« Clavará ventanas,
Cerrará las puertas;
Para que baylemos,
No dará licencia. »

« Mandará que tia
Nos lleve á la Iglesia,
Porque no nos hablen
Las amigas nuestras.

« Quando fuera salga,
Dirále á la dueña:
Que con nuestros ojos
Tenga mucha cuenta. »

« Que mire quien pasa,
Si miró á la reja;
Y á quien de nosotras
Volvió la cabeza. »

« Por tus libertades,
Seré yo sujeta;
Pagarémos justos
Lo que malos pecan. »

« —¡ Ay, Miguela hermana,
Que mal que sospechas!
Mis males presumes,
Mas no los aciertas. »

« A Pedro, el de Antonia,
Que se fué á la sierra,
Aficion le tuve,
Y escuché sus quejas. »

« Mas visto que es vario,
Despues de su ausencia,
De su fé fingida
Ya no se me acuerda. »

« Fingida la llamo,
Porque quien se ausenta,
Sin fuerza y sin gusto,
No es bien que le quieran. »

« — Ruégale tú à Dios,
Que Pedro no vuelva, »
Responde burlando
Su hermana Miguela;

« Que el amor comprado
Con tan ricas prendas
No saldrá del alma,
Sin salir con ella. »

EL HUESPED INGRATO.

La moza Gallega,
Que está en la posada,
Subiendo maletas,
Y dando cebada,
Llorosa se sienta
Encima de un arca,
Por ver á su huesped,
Que tiene en el alma
Mocito espigado,
Con trenza de plata,
Que canta bonito,
Y tañe guitarra.
Con lágrimas vivas,
Que al suelo derrama,
Con tristes suspiros
Y quejas amargas,
Del rabioso pecho
Descubre las ansias:
« ¡Mal haya quien fia
De gente que pasa! »

« Pensé que estuviera
Dos meses de estancia,
Y que, al cabo de ellos,
Con él me llevara.
Pensé que el amor
Y fe que cantaba,
Supiera rezado
Tenelle y guardalla;
Pensé que eran firmes
Sus falsas palabras:
¡ Mal haya quien fía
De gente que pasa! »

« ¿ Qué pude hacer mas
Que dalle polaynas;
Ponelle en sus puntas
Encaxe de Holanda;
Cocelle su carne,
Hacelle su salsa,
Encender su vela,
De noche sin llama,
Y, dándole gusto,
Soplar y matalla?
¡ Mal haya quien fía
De gente que pasa! »

« Llévame contigo,
Servirte he de gracia :
Solo por no verme
Fuera de tu alma. »
En esto ya el huesped,
Sus cuentas remata,
El pie en el estrivo
Furioso cavalga :
Y ella que le vido
Volver las espaldas,
Con mayores llantos
Que la vez pasada,
Dice, sin poder
Refrenar sus ansias :
« ¡Mal haya quien fia
De gente que pasa! »

GENRE NATIONAL.

COMPOSITIONS DIVERSES.

PREMIÈRE DIVISION.

I. VOEUX D'UN MALHEUREUX.

O mort ! satisfais mon envie :
Mais prends garde que le plaisir,
Que j'éprouverai de mourir,
Ne vienne me rendre à la vie.

II. PEINE IMMENSE.

Mon cœur, dans le sein du mystère,
Souffre plus de maux à la fois,
Que n'en pourrait dire la voix,
Que le silence n'en peut taire[1].

[1] Nous n'avons pas cru déplacés ici ces deux exemples des hyperboles et quintessences que nous avons vues encore en honneur parmi nos amateurs de l'ancienne école.

III. LE DÉSIR ET LE BONHEUR.

La Nature en nous creant,
Entre flammes et fumée,
Fit du Désir un géant,
Et du Bonheur un pygmée.

IV. LE SIGNE CERTAIN.

Bergère, à qui le pipeau
Dit plus que l'agneau qui bêle,
Il faut plaindre ton troupeau :
A coup sûr l'amour s'en mêle.

V. ENVOI.

Va, ma lettre, va pressée,
Où tu seras adressée,
Et jouis de cet aspect,
Que révère ma pensée,
Qu'idolâtre mon respect.

Si ma Dame veut apprendre
Combien je souffre d'attendre,
Tu diras : « Plus de sanglots
» Déchiraient cette âme tendre
» Que je n'apporte de mots. »

VI. SOINS SANS RETOUR.

Aux jours qui furent charmans,
Et que j'ai crus ne pas l'être,
J'ai consolé vingt amans
De ces amoureux tourmens,
Que je tardais à connaître.

Je ne pensais pas qu'un jour,
Je pourrais changer de rôle :
Mais aujourd'hui, qu'à mon tour,
Je souffre les maux d'amour,
Où trouver qui me console ?

COUPLETS DÉTACHÉS.

I.

O soupirs, soupirs si doux,
Je ne voudrais d'autre joie
Que d'arriver, avec vous,
Où mon âme vous envoie.

II.

Si la paix, un seul instant,
Par notre amour t'est ravie,
Hais-moi plutôt, ô ma vie;
Ou bien, ne m'aime pas tant.

III.

Qui me flattait, autrefois,
Vient accabler ma misère :
Tout le monde fait du bois
De l'arbre couché par terre.

IV.

Tu te plains d'être abattu,
Triste cœur qu'Amour enivre :
N'aime pas, si tu veux vivre ;
Tu veux aimer! que veux-tu?

V.

Garde tes faveurs cruelles,
Souvenir, charme fatal,
Qui viens faire tant de mal
Par le bien que tu rappelles.

VI.

Je ne suis pas, si j'existe,
Celui que j'aurais été :
Je suis un tableau bien triste,
Que l'on a mis de côté.

VII.

Je brûlerai de ta flamme,
Même au delà du trépas :
L'amour existe dans l'âme,
Et notre âme ne meurt pas.

VIII.

Je rêvais qu'enfin j'avais
Fléchi ta rigueur extrême :
Mais, hélas ! à l'instant même,
Je rêvai que je rêvais.

IX.

Du jaloux qui nous observe,
Les yeux sont toujours ouverts :
Si nous manquons de réserve,
Je t'expose et tu me perds.

X.

Ah ! je t'aurais engagé
Mille âmes et mille encore :
Prends du moins, toi que j'adore,
Mille fois celle que j'ai.

XI.

Vos hauteurs, beauté rebelle,
N'imposent point aux amours :
Pour la plus haute des tours
On peut trouver une échelle.

XII.

Maints chats, rôdant en silence,
De perdreaux seront nourris :
D'autres miaulent d'avance,
Sans croquer une souris.

ÉPIGRAMMES.

I.

L'âne sur quatre pieds n'a qu'un triste avenir :
Mais un âne bipède est sûr de parvenir.

II.

Remarquez, au haut de la salle,
Ce bossu, bancal et boiteux,
Borgne, édenté, camard, nasillard, chauve, sale ;
Eh bien ! c'est ce qu'il a de mieux.

III.

Celui qui, parfait en amour,
Tout entier se livre à sa belle,
S'il ne se pend pas un beau jour,
C'est qu'il sera pendu par elle.

IV.

« Faites venir mon confesseur »,
S'écrie Anne au milieu d'un accès néphrétique.
On demande son nom : c'était le père Asseur,
Du couvent de Saint-Dominique.
On le requiert : sans doute il se fût empressé :
Mais, depuis quatorze ans, il était trépassé.

V.

Tu veux prendre le froc? A la bonne heure, Antoine:
Un laïque pervers fait encore un bon moine.

VI.

L'intendant de ce lieu-ci,
Après dix ans d'exercice,
Fit les fonds de cet hospice;
Et fit les pauvres aussi.

VII.

Laure, il faudrait te contenir;
Car ton mari, si tu l'alarmes,
Pourrait te blesser de ces armes
Que tu te plais à lui fournir.

VIII.

Malheur est bon à quelque chose:
Un vol fit pendre le voleur,
Mais arrondit le rapporteur,
Et son fils, avocat sans cause.

IX.

Avec sa dédicace un livre pitoyable,
Offert à saint Michel, n'en va pas moins au diable.

X.

Creusant à côté d'une borne,
Un fossoyeur retire un os,
Long, recourbé, raboteux, gros,
Vulgairement appelé corne.
« Enterrez ! » lui cria quelqu'un,
Qui passait avec une belle :
« Madame a reconnu, dit-elle,
» Un os de son pauvre défunt. »

XI.

N'importe seize ou soixante ans,
Elles sont folles à tout âge ;
Et les vieilles ont l'avantage
De l'être depuis plus long-temps.

XII.

La dame qui m'intéresse
Pressa mon pied, sans effort.
Je l'éloigne. Un peu plus fort,
Elle, une autre fois, le presse ;
Puis une autre. « Ah ! finissez, »
Lui dis-je, « dame Olivie :
» Pour peu que l'on eût d'envie,
» La première était assez. »

COMPOSICIONES VARIAS.

I. DESEO TRISTE.

Ven muerte, tan escondida
Que no te sienta venir;
Porque el placer de morir
No me vuelva á dar la vida.

II. PENA IMMENSA.

Solo el silencio testigo
Puede ser de mi tormento;
Y aun no cabe lo que siento
En todo lo que no digo.

III. DESEO Y POSESION.

La Naturaleza humana,
Entre llamas humeante,
Hizo al Deseo gigante,
Y á la Posesion enana.

IV. SEÑAS CIERTAS.

Pastora con mas cuidado
Del rabél que del balido,
A amores presta el oido:
Lástima tengo al ganado.

V. ENVIO.

Anda vé, con diligencia,
Triste papél dó te mando,
Y llega, con reverencia,
Ante la gentil presencia
De quien estoi contemplando.

Si preguntáre por mí,
Responderás, con desmayo:
« Señora, quando parti,
» Con mas pasiones le vi
» Que letras conmigo trayo. »

VI. CARIDAD SIN PAGO.

Aquellos tiempos pasados,
Que antes creyera perdidos,
Yo me vi tan sin cuidados
Que á muchos enamorados
Consolé, de amor dolidos.

Con consuelo socorrí
A lo mismo que me duele;
Y agora que yo sentí,
¡ Desventurado de mí!
¿ Donde habrá quien me consuele?

COPLAS.

I.

Suspiro, suspiro dulce,
¡Quanto me hallára feliz,
Con llegar donde te envio,
Quando te apartas de mí!

II.

Si tú, por quererme á mí,
Has de pasar malos ratos,
Mas vale que me aborrezcas,
O que no me quieras tanto.

III.

Mis amigos me desprecian,
Porque me ven abatido:
Todo el mundo corta leña
Del árbol que está caido.

IV.

Corazon ¿porque estás triste?
¿Porqué enternecido sientes?
Si quieres vivir, no quieras:
Si quieres querer ¿qué quieres?

V.

De las potencias del alma
La memoria es la cruel,
Que produce el mayor mal,
Si recuerda el mayor bien.

VI.

Ya yo no soy, puesto sea,
Aquel que pudiera ser:
Soy un cuadro de tristeza,
Arrimado a la pared.

VII.

Mas allá de la vida
Hé de quererte:
Que Amor está en el alma,
Y esta no muere.

VIII.

Soñé que me querias,
La otra mañana,
Y soñé, al mismo tiempo,
Que lo soñaba.

IX.

Esconde tu cariño,
Que hay quien observe:
Mira que tú te expones,
Y à mí me pierdes.

X.

Mil almas, que tubiera,
Te diera juntas:
No las tengo, mas toma
Mil veces una.

XI.

No os engría, Señora,
Ser de alta esfera:
Tambien para las torres
Hay escaleras.

XII.

Hay gatos, que callando,
Comen pichones:
Y otros hay que maullan,
Sin ver ratones.

EPIGRAMAS.

I.

Si en quatro pies anda el burro,
No hay animal que mas sufra,
Y si en dos, ninguno tiene
Tan segura la fortuna.

II.

¿ Veis esa repugnante criatura,
Chato, pelon, sin diente y estevado,
Gangoso, y sucio, y tuerto y jorobado?
Pues lo mejor que tiene es la figura.

III.

El que creyere en halagos,
Y se fie de las hembras,
Si à sí mismo no se ahorca,
Es que lo ahorcarán ellas.

IV.

« ¡ Que venga mi confesor! »
Dixo estando enferma Inés.
— « Le llamarémos: ¿ Quien es? »
— « El padre Fray Salvador. »
Así que se le llamó,
Dixeron en el convento:
« Iria: » pero es el cuento
Que ha diez años que murió.

V.

A frayle, dices, te llama
Dios, Sebastian, y lo creo:
Pues aunque seglar muy malo,
Podrás ser frayle muy bueno.

VI.

El señor Don Juan de Robres,
Con caridad sin igual,
Hizo este santo hospital;
Y tambien hizo los pobres.

VII.

Tu marido se mosquea,
Belilla, no lo sofoques:
Cuidado que no te dé
Con lo mismo que le pones.

VIII.

No hay mal que por bien no venga:
Un robo que ha empobrecido
A un rico, y hecho infeliz
Al que cometió el delito,
Ha sacado de pobreza
A un juez y a quatro ministros,
Dos escribanos y siete
Abogados presumidos.

IX.

¡Gran dedicatoria, Pablo!
Pero tu libro cruel,
Dedicado a san Miguél,
Aun se lo llevára el diablo.

X.

Cavando un sepulcro un hombre,
Sacó largo, corvo y grueso,
Entre otros muchos, un hueso,
Que tiene *cuerno* por nombre.
Volviólo al sepulcro, al punto,
Y, viéndolo un cortesano,
Dixo: « Bien haceis, hermano:
» Que es hueso de ese difunto. »

XI.

Mucho mas locas las viejas
Son en Madrid que las mozas,
Y es regular, porque llevan
Muchos mas años de locas.

XII.

Juana me dió una prisada,
Y yo juzgué que era acaso;
Dióme otra, no tan paso,
Tampoco la dixe nada.
Ibame à dar la tercera:
Yo la dixe: « tente Juana:
Que, si yo tubiera gana,
Bastaba con la primera. »

GENRE NATIONAL.

COMPOSITIONS DIVERSES.

DEUXIÈME DIVISION.

LE CONTE INTERROMPU

En ville couche aujourd'hui
Don Isidore Manrique :
Je vais te conter de lui,
Inès, une histoire, unique.

Ce gentilhomme eut le tort,
Si l'on en croit notre histoire,
D'un jour . . . . Mais soupons d'abord,
Inès, si tu veux m'en croire.

La nappe est mise, et dessus
Je vois la salade prête,
Le vin; il ne manque plus
Que de commencer la fête.

Goûtons du nouveau cuvé :
Mais, qu'avant je le bénisse :
C'est un moyen éprouvé
Pour empêcher la jaunisse.

Prends toujours chez le voisin ;
Je le tiens une âme sainte :
Lui seul en vend d'aussi fin,
A cinq sols la demi-pinte.

De plus, je n'ai qu'à vouloir,
Et de suite on m'en apporte :
C'est un charme que d'avoir
Le cabaret à sa porte.

Ancien ou non, (il paraît
Qu'un de nos savans le nie)
L'inventeur du cabaret
Fut un homme de génie.

Avez-vous soif? C'est fort bien :
Vous entrez, on vous en tire;
Vous buvez, sans dire rien;
Vous payez : rien à vous dire.

Ce ragoût, ma chère, vaut
Le plat du plus grand mérite :
Je n'y trouve qu'un défaut,
C'est de s'en aller trop vite.

Qui va nous mettre en humeur
De vider un autre verre?
Le boudin? grave seigneur,
Que je chéris et révère!

Qu'il est rond! Quel suc il a!
Garni d'épices de l'Inde!
Farci par cette main-là,
Qui bourre si bien un dinde!

Or buvons : je ne connais
Nul jus qui mieux assaisonne :
Point d'eau dans le vin, Inès;
Ne scandalisons personne.

Verse-toi du plus vermeil :
Sa couleur te dit son âge :
J'aime à voir qu'au bon conseil
Tu cèdes, en fille sage.

Es-tu bien? moi je suis beau;
Mais voici de l'incroyable :
Tu n'as porté qu'un flambeau,
Et j'en vois deux sur la table.

Quelques olives : merci.
Tu peux augmenter la dose.
Tu crois qu'elles vont aussi
Demander qu'on les arrose.

Eh bien! ma sœur, pourquoi pas?
Verse deux coups, puis un autre.
C'est un fort joli repas,
Qu'un souper comme le nôtre.

Maintenant que nous avons
Fini de manger et boire,
Je pense que nous pouvons
Reprendre, Inès, notre histoire.

Vers le coucher du soleil,
Manrique ayant fait sa sieste...
Mais j'ai moi-même sommeil,
Ma chère : à demain le reste.

LA FAVEUR RETIRÉE.

Dans la nuit la plus obscure,
Et dans le plus sombre bois
Qu'ait protégé de sa voix
La corneille, au triste augure;

A la lueur d'un flambeau,
Qui perce à travers les branches,
J'aperçois quatre ombres blanches,
Aux quatre coins d'un tombeau.

L'une avait nom Préférence;
La seconde, Sentiment;
L'autre, Refroidissement;
La dernière, Indifférence.

En m'approchant j'ai pu voir
Ces mots, gravés sur la pierre :
« *C'est ici qu'Amour enterre*
» *Ceux que tue un fol espoir.* »

LES TROIS PRÉDILECTIONS.

Trois choses forment chaînon
Dans la chaîne qui m'engage :
La douce Inès, le jambon,
Et l'aubergine au fromage.

Inès, à qui je donnais
Trop d'empire sur mon âme,
M'aurait fait haïr, Madame,
Tout ce qui n'est pas Inès.
J'avais un an de servage,
Lorsque, dînant en garçon,
On me servit du jambon,
Et l'aubergine au fromage.

Dans mon âme, dès ce jour,
Sans l'avoir tout-à-fait libre,
S'établit un équilibre,
Qui, du moins, règle l'amour.

Pour savoir qui j'avantage,
Je joûrais à pair ou non :
C'est Inès, c'est le jambon,
C'est l'aubergine au fromage.

Elle a pour soi la beauté,
Le jambon son origine,
Le ragoût de l'aubergine
Sa vandale antiquité;
A bon droit ou se partage
Entre objets où tout est bon :
J'aime Inès et le jambon,
Et l'aubergine au fromage.

Aux trois amours attaché,
Le profit que j'en retire,
C'est qu'Inès de son sourire
Nous fasse meilleur marché
J'ai toujours à mon usage,
Pour la mettre à la raison,
Une tranche de jambon,
Et l'aubergine au fromage.

COMPOSICIONES VARIAS.

EL CUENTO INTERRUMPIDO.

REDONDILLAS.

En Jaen, donde resido,
Vive Don Lope de Sosa;
Y diréte, Inés, la cosa
Mas brava de él que has oido.

Tenia este caballero
Un criado Portugués...
Pero cenemos, Inés,
Si te parece, primero.

La mesa tenemos puesta,
Lo que se ha de cenar junto,
Las tazas del vino á punto;
Falta comenzar la fiesta.

Comienze el viníllo nuevo,
Y échale la bendicion:
Yo tengo por devocion
De santiguar lo que bebo.

¿De qué taberna se traxo?
Mas, ya... de la del Castillo:
Diez y seis vale el quartillo:
No tiene vino mas baxo.

Por nuestro señor, que es mina
La taberna de Alcocer:
Grande consuelo es tener
La taberna por vecina.

Si es ó no invencion moderna,
Vive Dios que no lo se;
Pero delicada fué
La invencion de la taberna.

Porque allí llego sediento,
Pido vino de lo nuevo,
Mídenlo, dánmelo, bebo:
Págolo, y voyme contento.

Esto, Inés, ello se alaba,
No es menester alaballo:
Sola una falta le hallo,
Que con la priesa se acaba.

La ensalada y salpicon
Hizo fin: ¿qué viene ahora?
¿La morcilla? gran señora,
Digna de veneracion.

¡Que oronda viene y que bella!
¡Que través y enjundia tiene!
Paréceme, Inés, que viene
Para que demos en ella.

Pues sus: encójase y entre;
Que es algo estrecho el camino....
No eches agua, Inés, al vino:
No se escandalice el vientre.

Echa de lo trasañejo,
Porque con mas gusto comas:
Dios te guarde que así tomas,
Como sabia, el buen consejo.

Mas dí ¿ no adoras y precias
La morcilla ilustre y rica?
¡Cómo la traydora pica!
Tal debe tener especias.

¡Qué llena está de piñones!
Morcilla de cortesanos:
Y asada por esas manos,
Hechas á cebar lechones.

El corazon me rebienta
De placer: no sé de tí:
¿Còmo te vá? yo, por mí,
Sospecho que estás contenta.

Alegre estoy, vive dios:
Mas oye un punto sutíl:
¿No pusiste allí un candil?
¿Cómo me parecen dos?

La aceytunilla es de traza;
El queso entre duro y blando;
Ambos vienen preguntando
Por el pichél y la taza.

Haz pues, Inés, lo que sueles:
Daca de la bota llena
Seis tragos. Hecha es la cena:
Levántense los manteles.

Ya Inés, que habemos cenado,
Tan bien, y con tanto gusto,
Parece que sera justo
Volver al cuento pasado:

Pues sabrás, Inés hermana,
Que el Portugés cayó enfermo....
Las once dan: yo me duermo:
Quédese para mañana.

EL FAVOR DESVANECIDO.

La noche estaba en su filo,
Fria, medrosa y helada,
Y la siniestra corneja
Hecha centinela y guarda:
Quando al rayo de la luna
Que baxaba entre las ramas,
Vide quatro bultos negros,
Que alumbraban unas andas.
Al uno llaman Temor,
Al otro Desconfianza;
Los otros dos se decian
El Engaño y la Mudanza.
Entrados que fuéron dentro,
Al fin de un sepulcro paran,
Dando de los firmes hombros
Al suelo la inútil carga.
Confuso yo y codicioso
De saber á quien llevaban,
Alleguéme hácia el sepulcro,
Que solo y desierto estaba.
Ví unas letras que decian,
En el tronco de la palma:
«Aquí se entierran los muertos,
De perdidas esperanzas.»

LAS TRES AFICIONES.

Tres cosas me tienen preso
De amores el corazon :
La dulce Inés, el jamon,
Y berengenas con queso.

Una Inés amante es
Que tubo en mí tal poder
Que me hizo aborrecer
Todo lo que no era Inés.
Tráxome un año sin seso,
Hasta que en una ocasion,
Me dió á merendar jamon,
Y berengenas con queso.

Fué de Inés la primer palma,
Mas ya juzgárase mal,
Entre todos ellos, qual
Tiene mas parte en mi alma.
En gusto medida y peso
Todos trés iguales son :
Ya quiero Inés, ya jamon,
Ya berengenas con queso.

Alega Inés su beldad,
El jamon que es de Aracena,
El queso y la berengena
Su andaluza antigüedad:
Y está tan en filo el peso
Que, juzgado sin pasion,
Ya quiero Inés, ya jamon,
Ya berengenas con queso.

Servirán los nuevos tratos
De estos mis nuevos amores
Para que Inés sus favores
Nos los venda mas baratos.
Pues tendrá por contrapeso,
Si no me hiciere razon,
Una longa de jamon,
Y berengenas con queso.

ESPAGNE POÉTIQUE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

PREMIERE DIVISION.

LUZAN. — CADALSO. — YRIARTE.

DEUXIÈME DIVISION,

ALLANT JUSQU'A NOS JOURS.

MELENDEZ.

YGLESIAS. — NOROÑA. — CIENFUEGOS.

MORATIN. — QUINTANA. — ARRIAZA.

PRÉCIS

SUR LES TEMPS MODERNES.

Arrivant à la restauration du goût avec l'ère des Bourbons, nous allons, avant d'en offrir des productions, en tracer une légère esquisse: nous reviendrons, d'abord, un instant sur nos pas, pour résumer les temps de la dynastie autrichienne.

Seul et suppléant à ce qui manqua à ses deux amis, Boscan et Mendoze, le brillant Garcilaso a représenté dans notre Espagne poétique l'époque de Charles-Quint. Léon et Herréra, nés sous ce prince, auxquels nous avons adjoint Sainte-Thérèse et Cervantes, répondent à la période du long règne de Philippe II. Les Argensolas s'y rattachent par le caractère de leurs écrits plus particulièrement que ceux de leurs contemporains qui en

illustrèrent comme eux les dernières années ; Gongora, placé dans la première section par la date de sa naissance, appartient surtout à l'époque, où, sous les deux autres Philippe d'Autriche, domina le génie de Lopé de Véga, et fleurirent encore Quévédo et Rioja, ainsi que Villégas qui vit régner Charles II.

Sous nos princes autrichiens notre poésie fut toute italienne, à l'aurore de ses beaux jours ; elle se rapprocha ensuite de l'antique, et les élémens indigènes dominèrent, durant le dernier période de son éclat.

Après des temps calamiteux pour l'état comme pour les lettres, où l'on peut voir, en quelque sorte, un double interrègne, la royauté des Bourbons apporta l'école française en Espagne ; et cette école a éprouvé successivement les mêmes modifications que l'italienne.

Le règne du prince qui eut à combattre long-temps pour s'établir, tarda à porter les fruits que produit la stabilité. Nous lui devons

d'excellentes importations de France, telles que les académies de la langue et de l'histoire, et la bibliothéque publique. Mais l'époque de Philippe V fut encore envahie par les derniers et les plus pitoyables restes du mauvais goût. Les sectateurs de Gongora et de Quévédo qui écrivirent pendant ce règne, gâtaient, pour ainsi dire, la corruption même, en l'affadissant.

Sous Ferdinand VI, l'Espagne eut, dans Luzan et ses élèves, de véritables écrivains français, à la langue près; l'école française ne s'est bien mariée aux manières espagnoles que sous le gouvernement de Charles III et la plume de Melendez.

Toutefois l'Espagne bourbonienne s'était avancée d'un pas ferme pour recueillir une part dans le riche héritage du siècle de Louis XIV.

Cette part a failli être bien belle.

Des ministres, dont la reconnaissance des Muses doit honorer le souvenir, concourent à à l'envi à les rendre chères et profitables à

leurs souverains. Carvajal fonde l'académie des arts, qui reçoit le nom de Saint-Ferdinand. Il ne dédaigne pas de faire partie de la société secondaire qui, sous le nom d'Académie du Bon-Goût, se forma par les soins de Luzan chez la comtesse de Lemos. Il soutient constamment de son crédit les efforts de cet écrivain réformateur. En même temps le savoir offrait à l'illustre Ensenada le moyen de rallier le respect et la gloire autour du pavillon espagnol.

Mais, parvenus au règne de Charles III, nous verrons l'amour des arts et de la science porté jusqu'à la passion : époque d'élan et de zèle, de vie et d'espérances !

Établissemens scientifiques, maisons d' struction élémentaire, maisons de bienfaisance, mémoires de sociétés littéraires, concours académiques, dissertations et réunions préparatoires ; rien n'était négligé pour marcher rapidement vers la haute civilisation. Des journaux, sinon tout-à-fait in-

dépendans, du moins encouragés à écrire avec liberté, éclairaient toutes les classes de la société, et parlaient au pouvoir. Et le pouvoir répondait par des décrets conçus d'après les meilleurs principes d'administration. Coupé d'utiles canaux et orné d'édifices importans, le sol changeait de face. Les vastes repaires de brigands devenaient de jolies cités, traversées par des chemins magnifiques.

L'instruction menait à tout. L'avocat Moñino premier ministre, sous le nom de comte de Florida-Blanca, appelait auprès du trône les hommes signalés par leur savoir. Il ne craint pas la rivalité des Campomanés [1];

[1] Don Rodrigue, comte de Campomanés, grand-croix de l'ordre de Charles III, gouverneur du conseil de Castille, directeur de l'Académie de l'Histoire, membre de toutes les sociétés savantes nationales et de plusieurs étrangères, notamment de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris; auteur d'un grand nombre d'ouvrages pleins de savoir et de philosophie, qui lui valurent, outre ses honneurs littéraires, son

il met en évidence les Jovellanos [1] et les

titre et ses dignités. L'indication de quelques-uns de ses écrits contribuera à donner une idée des dispositions de nos gouvernans à cette époque. *Discours sur l'éducation populaire, publié par ordre de S. M. et du conseil* (*an* 1774); *Sur l'Éducation des Artisans* (1775); *Traité sur l'amortissement ecclésiastique, où l'on démontre le besoin de l'intervention de l'autorité civile, pour limiter les aliénations en des mains-mortes* (1765) ; *Mémoire rédigé par ordre du conseil de Castille, en réponse aux lettres écrites par l'évêque de Cuenca* (1768). Dans ces lettres, que leur auteur adressa à l'archevêque de Thèbes, confesseur de Charles III, pour être présentées au roi, il était dit *que le royaume était perdu par les persécutions qu'éprouvait l'Église, dans ses biens, ses immunités et ses ministres.*

[1] Don Gaspar Melchor de Jovellanos a, de nos jours, honoré à l'envi l'état, les lettres et la dignité de l'homme. Il employa de grands talens, tout ce qu'il eut d'influence et de fortune, sa vie entière, enfin, en faveur de son pays. Rappelé au pouvoir et disgrâcié à plusieurs reprises, il montra toujours la même aménité de mœurs, la même fermeté de caractère. On a dit de

Cabarrus[1]. Le ministère des Indes, création de cette époque, illustrant tout à coup le nom

lui qu'il eût été, dans l'antiquité, Platon avec moins d'imagination, Cicéron avec plus d'unité de conduite. Les productions de sa plume feraient un nom littéraire; mais, dans Jovellanos, la réputation de l'homme d'état absorbe celle de l'écrivain.

Don Gaspar de Jovellanos est mort dans la retraite en 1811, éloigné des affaires publiques par le gouvernement des Cortès, qui ne put s'arranger de l'indépendance de son esprit, pas plus que ne l'avait pu l'ancienne cour, et qui se perdit, comme elle, pour ne l'avoir pas écouté.

[1] Le comte de Cabarrus, négociant bayonnais, fait *titré* de Castille par Charles III; écrivain élégant, calculateur hardi, homme éblouissant, le plus extraordinaire qui eût paru sur notre horizon financier. Il introduisit en Espagne le crédit public, y créa les grands établissemens par actions, mérita la faveur du comte de Florida-Blanca, et tomba sous les premiers coups dirigés contre ce ministre. Cabarrus et Jovellanos furent liés d'une amitié célèbre : hélas! et leurs derniers efforts ont lutté aux premiers postes, pour deux causes ennemies. Don Gaspar de Jovellanos releva la

de Galvez[1], le fait révérer dans nos immenses colonies, où il envoie des élémens d'amélioration et de civilisation qui avaient à peine effleuré la métropole. D'un autre côté, l'illustration historique reçoit un nouvel éclat dans la personne du comte d'Aranda, par les qualités éminentes de ce seigneur, et par son élévation à la présidence du conseil, charge des plus hautes attributions, remplie rarement.

junte centrale de Séville : le comte de Cabarrus est mort à Séville ministre de Joseph Napoléon.

[1] Don José de Galvez, depuis marquis de la Sonora, né dans un village près de Malaga, envoyé par le gouvernement pour étudier nos possessions d'Amérique, rapporta des plans marqués au coin du génie et de la philantrophie, les fit adopter, et on lui en confia l'exécution. Nous n'entrerons point dans des détails, trop éloignés de notre sujet, sur les bienfaits de l'administration du marquis de la Sonora; mais nous dirons de lui avec plus de justice, peut-être, qu'un ministre étranger ne l'a dit récemment de lui-même, qu'il donna une nouvelle existence à ces intéressantes contrées.

On peut regarder ce dernier période de notre considération politique comme celui où notre poésie, eut, sinon les plus brillans succès, du moins la plus grande faveur. C'étaient des couronnes réputées d'un prix inestimable que se disputaient, devant l'Académie espagnole, un Guzman et un Moratin, l'élégant Iriarte et ce doux Melendez, bientôt sans rival. Les esprits que n'agitait plus le passé, exempts d'inquiétudes pour l'avenir, se portaient avec bonheur vers les jouissances intellectuelles, qui devinrent de nouveau l'occupation de la première classe de la société, et parurent un besoin de l'État. Tels ont été, pendant un certain laps de temps, la tendance des esprits et l'aspect de notre Espagne.

Ce n'est que par tradition que nous pouvons parler de ces années d'espoir et de bien-être. Nous-mêmes n'avons vu que les effets de la révolution qui se fit dans les systèmes du pouvoir. Elle fut la suite de cette grande révolution

à qui le nom absolu en est resté, et qui opéra chez nous en sens inverse de son mouvement. Là, tout ce qui, dans le corps moral, *portait au dehors* fut subitement *repercuté* : maladie grave! La capitale, quand nous l'avons connue, était bien loin d'accomplir les promesses de la période dont nous venons d'esquisser le tableau, mais elle faisait présager un avenir qui n'a que trop répondu au présage. Déjà avaient commencé les proscriptions, dont le signal fut donné en 1790 par l'arrestation du comte de Cabarrus. L'illustre ami de ce brillant homme d'état, le noble Jovellanos, vola au secours de son ami, et se vit enveloppé dans sa catastrophe. Alors fut décidée la chute de leur protecteur, le comte de Florida-Blanca, bientôt suivie de celle de son successeur, le comte d'Aranda [1], qui, en acceptant le portefeuille du ministre de l'ancien règne, n'avait fait que servir de marchepied au jeune favori. Le si-

[1] Personnages historiques, déja nommés et suffisamment connus

lence est commandé aux célèbres journaux, *le Censeur*, *la Correspondance* et *le Courrier des Aveugles*. Les conseillers de Castille les plus en honneur reçoivent des lettres d'exil. Les délations, les visites domiciliaires, les prisons remplies de particuliers, répandent la terreur dans les familles. Une vaste procédure, sur la simple introduction d'un livre prohibé, semble devoir atteindre tout Espagnol qui s'est élevé au-dessus de la classe ignorante.

La paix faite, en 1795, avec la révolution française nous permit de respirer : comprendre le français ne fut plus un titre de proscription.

Rendons ici justice à un ministre trop décrié. Le mal n'était point son élément : on doit s'étonner moins des talens qui lui manquèrent que de ceux qu'il se trouva ou qu'il acquit. Le scandale de son élévation n'est pas de son fait; mais avec cette élévation, et l'esprit de vertige et d'erreur qu'elle mit en évidence, le bien devint impossible.

Le prince de la Paix voulut recommencer le comte de Florida-Blanca. En 1797, il partagea le gouvernement avec des hommes renommés par leurs qualités et leurs lumières. Il donne les finances à Saavedra, envoie Cabarrus à l'ambassade de Paris, et appelle au ministère des grâces et de la justice Jovellanos, à qui il écrivait : « Venez faire partie du Directoire espagnol. » Il n'a pas, enfin, tenu à lui que nous n'ayons vu, de son temps, M. Mazarredo à la tête de la marine, et M. O'Farrill au département de la guerre, peu de temps auparavant occupé par M. Azanza : une main plus puissante que la sienne effaça leurs deux noms qu'il avait compris dans son tableau, guidé par un sentiment généreux [1].

[1] Mazarredo ! O'Farrill ! Azanza ! noms révérés par la nation espagnole. Le sort, dans ses jeux, les destinait à paraître, un jour, hostiles à la masse, et à figurer en première ligne dans les proscriptions. Toutefois les prononcer sera, en tout temps, exprimer le plus rare assemblage de talens et de vertus. L'hommage que

Alors résonnèrent de nouveau les concerts des Muses. Melendez publie ses nouvelles poésies, retenues pendant la tourmente. Arriaza et Quintana se font connaître. Moratin le fils développe son talent.

Mais, chef du ministère qu'il venait de composer, le prince de la Paix ne tarda pas à sentir que lui-même était une anomalie ; et ses collègues voyaient, en même temps, qu'ils ne pouvaient se fondre avec cet élément extraordinaire. De là, des conflits, et une retraite du favori, qui défia une disgrâce réelle. Les incertitudes furent terminées par son retour au ti-

nous aimons à rendre aux hautes qualités de ces grands citoyens est d'autant plus pur, qu'il ne tend à reconnaître aucune faveur d'anciens dépositaires du pouvoir. Il ne nous appartient pas de justifier leur patriotisme dans la direction politique qu'ils crurent devoir suivre : ce soin a été couronné du plus brillant succès par le courage et l'éloquence de leur digne collègue le marquis d'Almenara.

mon des affaires plus puissant que jamais, aigri contre les hommes éclairés, et rétablissant le système de haine au savoir. Le successeur de Saavedra[1] tomba dans les fers ; Jovel-

[1] Don Francisco de Saavedra, homme probe, éclairé, chargé du premier ministère, depuis la démission du prince de la Paix, ami de Cabarrus et de Jovellanos, n'avait pu tenir long-temps après le renvoi de celui-ci : mais les bons mots andaloux sauvèrent Saavedra d'une chute désastreuse : on lui permit d'aller à Séville rétablir sa santé. Son département étant demeuré quelques jours sans ministre, Don Mariano Louis de Urquijo, premier commis faisant les fonctions de secrétaire général, enleva le poste par une manœuvre hardie : il monta avec le portefeuille chez LL. MM..... Le chevalier d'Urquijo était jeune et bel homme ; il plut, mais il négligea les moyens de plaire long-temps, et sa fierté, un peu vaniteuse, l'aveugla sur la force d'un adversaire plus adroit que lui. Don Mariano Louis de Urquijo eut de l'esprit, des connaissances, une raison élevée, un caractère ferme et les meilleures vues pour le bien de l'État. Il fut très-aimé du roi Charles IV, qui ne se décida à le sacrifier que sur l'accusation de jansénisme. Il est mort à Paris, proscrit comme joséphien.

lanos, déjà éloigné de la cour, est relégué à Majorque et suivi d'un ordre d'emprisonnement. Melendez, naguère investi d'une haute charge dans la magistrature, envoyé d'abord en exil, reçoit définitivement sa destitution.

Demeuré seul à la tête d'une nation, froissée de l'y voir, le prince de la Paix n'eut jamais pu compter sur elle pour se soulever (comme il en montra et en abandonna bien vite le dessein) contre le colosse qui pesait sur elle et sur lui. Dès lors, s'étant efforcé en vain de conjurer l'orage, il ne lui resta plus qu'à y céder, lorsque son affidé à Paris vint, à franc étrier, *transmettre* à la cour le *conseil* de quitter la Castille. La révolution d'Aranjuez, dont les résultats furent tout-à-fait contraires aux vues de l'invasion projetée, amena l'emploi des moyens les plus violens.

On sait quelles furent les résistances. On a vu l'esprit qui domine la masse telle que les institutions l'ont faite, ennemi de la première invasion, auxiliaire de la seconde, et tou-

jours le même, rendre deux fois à la nation sa décadence douloureuse. C'est en pure perte pour les lettres, comme pour la monarchie, que des hommes d'état éclairés figurent au ministère dans tous ces temps [1]. La domination étrangère, le régime démocratique et le gouvernement absolu, également mal assis, n'ont point d'appui à donner. Les lettres n'en réclament même point : partout les soins personnels occupent suffisamment.

Quels ont pu être, depuis vingt ans, les succès des muses de l'Ibérie? Quel a même été

[1] Parmi les chances d'un meilleur ordre de choses qu'a offertes, pendant ces vicissitudes, la composition du ministère espagnol, on peut remarquer la gestion simultanée de M. Pizarro et M. Garay. Certes beaucoup de bien eût été fait alors, si la chose avait été possible au talent et au patriotisme, luttant de zèle dans les deux premiers départemens de l'administration. La chute de ces ministres, triomphe de la Camarilla de 1818, sembla dire à la nation malade qu'elle n'avait plus rien à espérer de Madrid, et les esprits impatiens se tournèrent du côté de l'île de Léon.

leur séjour ? Dispersés comme les feuilles par les ouragans de l'automne, les hommes de lettres, ainsi que les hommes d'état espagnols, ne se sont rattachés à rien. Un silence universel, à l'exception de quelques publications de circonstances, a laissé sans vestiges l'existence même de vingt rivaux qui promettaient les plus nobles chants. La tribune, illustrée par de beaux talens, est redevenue muette. Notre Espagne souffre, dans toutes les parties de son organisation, et n'attend de secours que du temps. Mais celui-là, du moins, est *infaillible*. Il replacera à la hauteur relative que la nature lui a assignée, un pays où elle dépose constamment, avec profusion, les germes de toutes les gloires.

ESPAGNE POÉTIQUE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

PREMIÈRE DIVISION.

LUZAN. — CADALSO. — YRIARTE.

LUZAN.

Don Ignacio de Luzan, Clarmunt de Suelves, né à Barcelone en 1702, mort à Madrid l'année 1754, fut le dernier des enfans de Don Antonio de Luzan, seigneur de Castillozuelo, et gouverneur de l'Aragon, et de Dona Léonor Clarmunt de Suelves. On a commis, dans les collections modernes des poésies castillanes, un acte d'injustice autant que d'ingratitude envers cet écrivain, frappé d'une exclusion absolue. Ses compositions poétiques, sans être du premier ordre pour la verve, le sont pour la diction, et c'est bien quelque chose quand il s'agit de modèles offerts aux Espagnols.

C'était plutôt nous qui aurions pu nous taire sur un écrivain dont la qualité essentielle échappe à la traduction. A la vérité, nous n'offrons de lui qu'une pièce peu considérable, mais elle fournit du moins l'occasion de rendre hommage au restaurateur de notre littérature.

Resté orphelin dans son enfance, et ayant passé jeune en Italie, sous la protection, d'abord d'un oncle établi à Palerme, et ensuite de son frère aîné, le comte de Luzan, gouverneur du château de Saint-Elme à Naples, le poëte élégant et pur, le législateur futur du parnasse espagnol, a commencé par oublier le castillan : peut-être par cela même a-t-il mieux connu sa langue maternelle que ceux qui, l'ayant toujours parlée, ne l'ont jamais apprise.

L'Académie de Palerme, créée en 1731, avait admis dans son sein notre jeune Espagnol, sous le nom d'Égidio Menalipo, et avait reçu plus d'un tribut de sa muse sicilienne. On aime à le trouver ensuite en Espagne partout où il fut question de son temps d'amélioration et de

progrès des arts et de la littérature. Il travailla avec le ministre Carvajal à l'organisation de l'académie de San Fernando. Nous avons dit qu'il fut l'âme de la société littéraire qui se forma chez la comtesse de Lemos, depuis marquise de Sarria. Il appartint à l'académie de l'histoire et de la langue, ainsi qu'à celle des arts, et fit remarquer, dans toutes, ses utiles travaux. Nous estimons glorieux pour les lettres, qu'à côté de leurs hauts bienfaiteurs, on puisse distinguer un particulier qui les a cultivées.

Versé à fond dans toutes les littératures étrangères, ainsi que dans les classiques, Luzan y puisa les élémens de sa poétique, dont le mérite demeure toujours éminent, abstraction faite de son opportunité. Par elle furent réduits au silence les tristes rimeurs qui se traînaient sur les ridicules erremens de l'ancienne école. Bientôt on ne parla plus de Gerard Lobo, ni de la none du Mexique, ni du curé de Fruime; et Moratin, Montiano, Cadalso écrivirent d'après Luzan. Il travaillait à un traité sur l'art de la déclama-

tion, après avoir porté sa sollicitude sur le théâtre par le moyen de quelques traductions françaises. Luzan avait résidé à Paris, en qualité de secrétaire d'ambassade sous le duc de Huesca. Il écrivit un excellent traité sur la politique. Comme critique, on peut encore citer de lui des réflexions sur Crébillon, sur Fontenelle, ainsi qu'une autre poétique, d'un genre gracieux, sur la conversation.

Comme poëte, outre la *Cancion* que nous donnons, une autre à laquelle celle-ci a fait suite, et un poëme assez étendu, intitulé : *Le Nouveau jugement de Pâris*, Luzan offre de remarquable, un petit poëme burlesque, dirigé contre la manière des prédicateurs de son temps; car son goût et son zèle travaillèrent à introduire la réforme partout.

Il existe des rapprochemens entre Luzan et Boscan : tous deux Barcelonais, tous deux zélés reformateurs, et chacun d'eux s'étant acquis une plus grande réputation littéraire par ses *œuvres* que par ses *ouvrages*. Mais

Luzan est, sous tous les rapports, supérieur; et, revenant à son talent poétique, et au poëme sérieux que nous venons de citer, nous croyons que le discours qu'il met dans la bouche de l'Amour ne déparerait aucune épopée moderne.

La composition lyrique qui suit fut écrite à l'occasion d'une tentative infructueuse des Maures contre la ville d'Oran. Cette conquête du cardinal Ximenez, perdue pendant la guerre de la succession, venait d'être ressaisie par le duc de Montemar, dont Luzan chanta d'abord le triomphe : grand capitaine, fameux surtout par sa brillante victoire de Bitonto, qui lui ouvrit Gaëte, Cortone et Capoue, et soumit les Deux-Siciles à l'Infant Don Carlos, depuis roi des Espagnes.

CANCION.

Euterpe, que ta lyre, une seconde fois,
Résonne dans ma main pour de nouveaux exploits.
Le guerrier espagnol sur la numide arène
A, de nouveau, cueilli la moisson des guerriers :
Honorons de nos chants sa palme et ses lauriers,
O noble nymphe d'Hippocrène.
Toi, dont le feu divin, dont les sons éclatans
Défendent de l'oubli les héros que dévore
Le gouffre insondable du Temps,
Assiste-moi, Déesse ! à bon droit je t'implore.

Tel que le roi des airs, cet aigle impérieux,
Dont la serre saisit un serpent furieux,
Qui se débat sanglant, siffle et dresse la tête;
Mais le bec recourbé, rougi du sang impur,
Plus fortement l'étreint et dans le vague azur
Monte l'oiseau de la tempête :
Telle retient sa proie, ainsi rive les fers
Du farouche Africain, la jeunesse du Tage,
Ou, l'immolant dans ses déserts,
Jonche de ses débris les champs où fut Carthage.

Les enfans d'Ismaël ont-ils pu concevoir,
Sur d'anciens souvenirs, un chimérique espoir ?
Du fatal Roderic, digne de son salaire,
Les coupables erreurs jamais ne reviendront :
Au nom de Mauregate on peut voir notre front
Rougir de honte et de colère.
Assez éclate en vous cette antique vertu,
Ibères, ce courage arbitre des batailles,
Que l'on voit, jamais abattu,
De vos corps obstinés remplacer vos murailles.

O vallons du Cantabre, héroïque fierté!
Sagonte! et toi, Numance, immortelle cité!
Nos titres sont écrits sur le sol de ta cendre.
Du brave naît le brave : aux plaines du Bétis,
Au coursier le coursier d'âge en âge a transmis
Cette ardeur qui frémit d'attendre.
Des dignes descendans de héros glorieux
Descendent les vainqueurs qui subjuguent le More,
Et leurs enfans victorieux
Par les fils de leurs fils triompheront encore.

Mais, ô muse! cessons : je ne puis, je le sens,
Aux hauteurs où j'aspire élever mes accens.
En eux j'eusse voulu de ma chère patrie

Faire écouter la gloire à cent peuples divers;
Que pour elle un jour l'univers
Partageât mon idolâtrie :
Notre vol fut d'Icare, évitons ses revers.

CANCION.

Dame segunda vez, Euterpe amiga,
Bien templada la lira y nuevo aliento,
Que alcance á referir nuevas hazañas.
Ya de Orán y de Ceuta las campañas
Ofrecen otra vez alto argumento,
Que á renovar aplausos nos obliga.
El Africa enemiga
Ya produce otras palmas y laureles
Para adornar del Español la frente.
Tu, divina Piéride, consiente
Que del furor sagrado, con que sueles
Grandes heroes cantar y sus renombres,
Y á pesar del olvído entre los hombres
Inmortales hacer, pida hoy no poco;
Es justa la razon por que te invoco.

Como la generosa águila altíva,
Sobre las vagas aves hecha reyna,
Y que sirve al tonante el pronto rayo,
Si de su arrojo en el primer esayo
Culebra arrebató que escamas peyna,
Y erguída la cerviz su furia aviva,
En vano ya cautiva
De la garra feroz, silva y forceja:
Que el ave, uñas y pico ensangrentada,

No suelta mas la presa, y remontada
Por la region suprema el vuelo aleja,
Hasta que al monstruo el fiero orgullo abate
Y destrozado en desigual combate,
Palpitando algun miembro en tierra yace,
Lo demás en el ayre su hambre pace:

Asi la osada juventud de España
Contra el Moro obstinado ahora defiende
Las conquistas debidas á su brío.
En vano el ya perdido señorio
La descendencia de Ismael pretende
Recobrar con la fuerza ó con la maña.
Veráse la campaña
De marruecos de Argel y Terudante
De púrpura teñida y rios rojos.
Revolcarán los bárbaros despojos
Al mar de mediodia y al de Atlante,
Destinados juguete al Euro y Noto,
Quando despues surcáre algun piloto
Las playas, hasta donde fué Cartago
Conocerá en los huesos el estrago.

Es dificil empresa al enemigo
La firmeza vencer de tales pechos,
Que honra solo, valor y fé respiran.
Ya vulgares egemplos no se admiran:

Ya del brazo Español no salen hechos,
Sin conducir la heroycidad consigo.
Del infeliz Rodrigo
No dura mas el ocio y muellè trato:
Entre noble vergüenza y rabia lucha
Qualquiera de nosotros quando escucha
El nombre pronunciar de Mauregato.
Ya en defender circunvalado muro,
Con varia muerte es del Ibero duro
Propio, inato el tesón, del qual arguyo
Que seria obstinado, á no ser suyo.

¡ O Cantabria feroz ¡ O de Sagunto
Inflexible valor! ¡ O gran Numancia,
Cuyas pérdidas hoy son nuestra gloria!
Siempre que se renueva la memoria
De vuestra heroyca indómita constancia,
Falta voz á la Fama en tal asunto.
Quando el estremo punto
Llegó del hado, el fiero Numantino
Al fuego se arrojó de rogos varios,
Dejando admiracion á los contrarios:
Trofeos no, que el vencedor latino,
Cuyo valor no en vano se eterniza,
Solo pudo triunfar de su ceniza.
No haga otra gente de constancia alarde,
Que á esto no llegó nunca, ó llegó tarde.

Nace del fuerte el fuerte, y de la interna
Virtud del padre toma el bércerrillo,
Que en las dehesas de Xarama pace.
¿Acaso alguno vió jamas que nace
Del àguila feroz triste cuclillo,
Nocturno buho, ó palomíta tierna?
Como en cadena eterna
Se eslabona el valor, y la prudencia
Se infunde al Español de sus pasados,
De aquellos descendientes celebrados
Esta nació valiente descendencia,
De quien ahora tiembla el Mauritano:
Despues vendrán (y no lo espero en vano)
Emulándose en glorias y en efetos,
Los hijos de los hijos, y los nietos.

Cancion, si yo pudiese, bien querria
Hacer de modo que tu voz oyese
La zona ardiente, là templada y fria;
Y que en tus alas fuese
La fama de mi patria y sus trofeos
A los pueblos del Indo, á los Sabeos,
A los de Arauco, Tauro, Eda, Erimanto;
Pero non son tus alas para tanto.

CADALSO.

Le colonel Don José Cadalso, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, le second poëte guerrier dont nous parlons depuis Garcilaso [1], mourut comme lui de la mort des braves. Cadalso avait quarante et un ans, lorsqu'il fut atteint d'un éclat de grenade, à la tranchée devant Gibraltar. Il était né à Cadix, l'an 1741, d'une famille illustre, originaire de la Biscaye.

[1] Si ces volumes eussent compris tous les genres, il y aurait déjà été nécessairement question de notre épique Ercilla, chantre de ses propres combats. Nous aurions aussi introduit plus loin un jeune fils des ducs de Rivas qui a récemment embouché la trompette et chaussé le cothurne; il combattit dans la guerre nationale, et, percé de plusieurs blessures, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille des Arapiles. Il est vivant et proscrit.

Spirituel, fécond en bons mots, rempli d'instruction et de goût, passionné pour les lettres, zélé pour le bien de sa patrie, Cadalso était bien propre à continuer avec succès l'œuvre de la réforme du Parnasse espagnol. Il avait été élevé à Paris, et possédait, outre le français et les langues classiques, l'allemand, l'italien et l'anglais. Il se fit remarquer, dès son entrée au service, au retour de ses voyages. Le fameux comte d'Aranda, général en chef de l'armée qui marcha contre le Portugal en 1762, s'attacha Cadalso, en qualité d'aide-de-camp : il lui montra constamment une bienveillance toute particulière. Plus tard Cadalso fut également distingué par Ricardos, et plus tard par le comte de Colomera au blocus fatal où il perdit la vie.

Nous verrons notre jeune officier exercer à son tour une bienveillance protectrice, lorsqu'il eut acquis, comme écrivain, une prépondérance reconnue. Il visite les premières universités du royaume : il apprécie et développe

Jovellanos à Alcala, et Melendez [1] à Salamanque. On le voit ami d'Yriarte [2], lié avec Yglesias [3], avec Moratin [4], avec Huerta [5], avec Gonzales [6], avec tous ses rivaux, les vanter, les exciter et leur servir de guide.

[1],[2],[3] Ces trois noms sont l'objet de notices spéciales.

[4] Don Nicolas de Moratin, père du poëte comique, grand coopérateur à la restauration de notre littérature, se distingue par sa vigueur et par l'abondance de sa veine poétique, autant que par sa diction nombreuse comme correcte. Ces qualités brillent dans ses deux tragédies *Hormesinda* et *Guzman*, dont le style par cela même, convient plus à l'epopée qu'au drame. Par la même tendance de son talent les poésies lyriques de Don Nicolas de Moratin sont inférieures à un beau chant épique dont Cortès est le héros.

[5] Don Vicente Garcia de la Huerta, auteur de la tragédie *de la Juive de Tolède*, prise dans un chant épique de Don Louis de Ulloa, d'une traduction de *Zaïre*, et de quelques poésies lyriques. Ses amis et ses ennemis eurent bien de la peine à arrêter en lui un nouveau Gongora.

[6] Le père Diègue Gonzales, de l'Ordre de saint Augustin, homme excellent, savant d'un grand mérite et poëte faible.

Il s'attacha surtout à Melendez, ayant deviné le grand poëte à travers le mauvais genre adopté par les premiers essais du jeune versificateur. Cadalso le logea chez lui, pour travailler avec plus de suite au succès qu'il obtint enfin, quand il proclama son élève son vainqueur. On a dit qu'en effet Melendez fut le meilleur ouvrage de Cadalso.

Quoi qu'il en soit, piquant et enjoué, le lieutenant et successeur de Luzan dans la guerre entreprise contre l'ignorance, égaya les combats plus que son prédécesseur. Dans ses *Érudits à la fleur d'orange*, l'esprit de l'auteur, sa grâce, son ironie attique purent s'exercer librement sur un sujet littéraire. Mais ses *Lettres maroquaises* embrassaient un plan trop désavantageux pour un écrivain espagnol. Quand même l'imitateur des Lettres persanes aurait eu le génie qui fit parler Usbek, son frondeur musulman, tout en ayant beaucoup plus à dire, n'aurait hasardé que peu de choses.

Cadalso nous rendit la poésie anacréontique,

perdue depuis Villégas; sa muse aimable a produit abondamment de ces vers faciles que tout le monde retient. Dans les genres plus élevés, on a de lui une pièce intéressante par le sujet et agréable par l'exécution. Florinde dénonce à son père, le comte Don Julien, l'attentat du roi des Goths. Disons ici que ce point de fait se trouve établi, dans la croyance espagnole, de manière à braver toutes les preuves que veut maintenant lui opposer l'histoire. Comment renoncer à un exemple national qui fait honneur à l'amour de la chute d'un empire? Ajoutons, pour surcroît d'intérêt, la singularité de l'accident qui, d'après la tradition, décida la passion de Roderik : il s'enflamma par la vue furtive de beautés que la jeune caméristé ne croyait exposer qu'aux yeux de ses compagnes.

Le talent de Cadalso comme poëte et comme prosateur, ses qualités comme guerrier, ses grâces et ses vertus sociales lui acquirent la plus belle réputation, et une estime univer-

selle. L'armée entière déplora sa mort, dont on accusait son courage. Il avait vu venir le globe meurtrier, mais il ne se dérangea pas, présumant qne le jet dépassait sa tête. Le gouverneur de Gibraltar, et un grand nombre d'officiers anglais qui l'avaient connu, se réunirent pour honorer de leur côté, par une fête funèbre, le célèbre officier ennemi.

L'INCRÉDULE.

LÉTRILLE.

Delmire à de faux appas
Veut prendre un amant sincère ;
Mais il répète : « Bergère,
» Est-ce vrai ? ne mens-tu pas ?

Elle disait : « O mon âme !
» Je n'existe que pour toi :
» Le jour j'adore ta loi :
» La nuit je rêve à ma flamme.
» Je redoute le trépas
» Beaucoup moins que ta colère. »
Mais il réplique : « Bergère,
» Est-ce vrai ? ne mens-tu pas ? »

Elle dit : « Si le caprice
» M'offrait le sceptre d'un roi,
» Qu'avec ivresse, pour toi,
» J'en ferais le sacrifice !
» Mon cœur n'aspire ici-bas
» Qu'à la gloire de te plaire. »
Mais il répète : « Bergère,
» Est-ce vrai ? ne mens-tu pas ?

ANACRÉONTIQUE.

Quel est celui qui bouche
Bientôt tout le chemin,
Le sourire à la bouche,
La bouteille à la main ?

Des pampres le couronnent,
Du lierre décoré;
Des bergers l'environnent,
De nymphes entouré;

Qui vont frappant la nue
De leurs joyeux refreins,
Chantant la bien-venue,
Au son des tambourins.

— C'est le vainqueur de l'Inde,
Le père aux pampres verts.
— Non : c'est le fils du Pinde
Qui fredonne ces vers.

L'HOMME DE BONNE COMPOSITION.

LÉTRILLE.

Mesdames, sur vos appas
Les goûts ne s'accordent pas.
Pour le sien chacun se butte;
Comme je hais la dispute,
Qui jamais ne finit bien,
Je passe à chacun le sien;
Et, pour échapper aux doutes,
Je vous aime à peu près toutes.

Les uns verront tout en beau
Chez les filles du hameau :
Ils veulent que, bonne et douce,
Celle qu'ils aiment repousse
Les manéges enjôleurs;
Qu'elle aille cueillir des fleurs,
Au mois de mai, dans la plaine,
En simple jupon de laine,
Par sa grand'mère laissé :
Et, ma foi : c'est bien pensé.

D'autres ne livrent leur âme
Qu'à haute et puissante dame,
Dont la noble majesté
Relève encor la beauté;
Dont la brillante parure
Embellisse la figure,
Faite pour charmer un roi:
Et c'est bien pensé, ma foi.

L'un veut esprit qui l'amuse,
Et par une aimable muse
Être instruit et caressé:
Et, ma foi: c'est bien pensé.
L'autre, l'ignorance tendre,
Qui, sans trop vous faire attendre,
Se rend, sans dire pourquoi:
Et, c'est bien pensé, ma foi.

EL INCREDULO.

Engañando está Dalmira
Al pastor que la enamora :
Pero él responde : ¿ pastora,
Eso es verdad, ó mentira ?

Ella dice : dulce dueño,
Toda es tuya el alma mia,
En ti pienso todo el dia,
Contigo de noche sueño.
Dime, pastor, ¿ no te admira
La virtud de quien te adora ?
Pero él responde : ¿ pastora,
Eso es verdad, ó mentira ?

Ella dice : si la suerte
Una corona me diera :
¡ Cuan gozosa la perdiera,
Mi dueño, por no perderte!
Tu pastora solo aspira
A que la ames, cual te adora.
Pero él responde : ¿ pastora,
Eso es verdad, ó mentira ?

ANACREONTICA.

¿ Quién es aquel que baxa
Por aquella colina,
La botella en la mano,
En el rostro la risa;

De pámpanos y yedra
La cabeza ceñida;
Cercado de zagales,
Rodeado de ninfas;

Que, al son de los panderos,
Dan voces de alegria;
Celebran sus hazañas;
Aplauden su venida?

— Sin duda será Baco,
El padre de las viñas.
— Pues no, que es el poeta,
Autor de esta letrilla.

EL BIEN CONTENTADIZO.

Del precio de las mugeres
Son varios los pareceres :
Cada cual defiende el suyo.
Yo, que de disputas huyo,
Que nunca gustosas son,
A todos doy la razon,
Y con todas me contento :
Oid hasta el fin del cuento.

Unos gustan de que sea
Su dama hija de la aldea,
De sencillo pecho y trato,
Y que no les dé el mal rato
De artificiosos amores :
Que se salga á coger flores,
Por el campo, el mes de mayo,
Con ligero y pobre sayo,
Que de sus abuelas fue...
Y tienen razon á fe.

Otros, de mas alto porte,
Quieren damas de la corte,
Con magestad y nobleza,
Aun mayor que la belleza,

Con adorno y compostura,
Que dé brillo á su hermosura,
Con fausto y ostentacion. . .
Y á fe que tienen razon.

Unos gustan de sabidas
(Que leidas y escribidas
El vulgo suele llamar),
Y que sepan conversar
Del estado, paz y guerra,
Del aire, agua, fuego y tierra,
Con la gazeta y café. . . .
Y tienen razon á fe.

Otros son finos amantes
De las que son ignorantes,
Y que entregaron su pecho
Sin saber lo que se han hecho;
Que lloran al preguntar:
¿ Qué cosa es enamorar,
Y donde está al corazon?
Y á fe que tienen razon.

YRIARTE.

Don Tomas de Yriarte, né au port d'Oratava, dans l'île de Ténérife, vint sous les auspices d'un oncle[1], littérateur considéré, faire ses

[1] Don Juan de Yriarte, né à l'île de Ténérife vers l'an 1720, fit ses études à Paris au collége de Louis-le-Grand, et eut pour professeur le fameux père Porée, dont un autre de ses élèves a immortalisé les leçons. Il fut bibliothécaire de Ferdinand VI : ses neveux ont publié une partie de ses écrits, parmi lesquels nous signalerons, comme un juste tribut des lettres au souverain qui en favorisa la restauration en Espagne, l'ouvrage latin ayant pour titre : *Novus artium orbis a Ferdinando rege repertus*. On a pu voir, à l'article sur Cervantes, que ce fut ce laborieux érudit qui découvrit la patrie de l'auteur de Don Quichote. Don Juan de Yriarte travailla au dictionnaire académique de la langue castillane, où ce qu'on trouve de mieux sont les distiques latins qu'il jugea à propos d'y introduire.

études dans la capitale avec deux frères[1], qui se sont distingués aussi dans des carrières différentes. Le poëte mourut avant sa quarantième année au port de Saint-Lucar, où, souffrant d'une maladie aiguë, il était allé chercher du soulagement.

Nous croyons Yriarte un des poëtes espagnols modernes les plus généralement goûtés par les différentes classes de lecteurs. Son vers, quoique fruit du travail, finit par être toujours si naturel, que chacun croit qu'il aurait dit les choses comme l'auteur. Il s'est exercé sur un très-grand nombre de genres, et il en a créé

[1] Don Bernardo, qui fut un homme d'état éclairé, et Don Domingo, mort peu de jours après avoir reçu la nomination à l'ambassade d'Espagne à Paris. Il avait eu le bonheur de signer la paix de Bâle avec le plénipotentiaire, depuis directeur de la république française, aujourd'hui pair de France, porteur, ainsi que le plénipotentiaire espagnol, d'un nom illustré par les lettres.

un sur lequel porte principalement sa réputation poétique.

Le titre de *littéraires*, donné par Yriarte à ses fables, renfermait l'engagement d'en rapporter toujours la morale à la littérature, et cette partie de leur nouveauté en a produit une autre, non moins recommandable : aucun sujet n'a été emprunté des fabulistes précédens. Des critiques peu disposés en faveur d'un écrivain, qui ne leur impose point par la force du génie, accordent néanmoins à ces fables, outre le mérite d'une exécution irréprochable, celui d'une originalité, qui place l'auteur parmi les classiqu es.

Un autre fabuliste, contemporain d'Yriarte, le facile Samaniego, a composé un livre qui fera peut-être autant de plaisir que ces fables littéraires à beaucoup de lecteurs espagnols. La naïveté, l'abandon, la pointe de malignité du modèle français s'y trouvent souvent ; mais l'imitateur perdra toujours de son prix par la comparaison que provoquent forcément les su-

jets qu'il versifie, et il n'occupera qu'une place subalterne dans la littérature générale. Quant à nous, nous n'avons pu songer à offrir notre ministère qu'au fabuliste qui fut créateur.

Yriarte lutta avec Melendez, pour le premier prix proposé par l'académie de la langue, en 1783, et fut vaincu. Un des partisans de son rival décida les suffrages par cette saillie : « Messieurs, ne vous êtes-vous pas aperçus que » ces vers-ci sentaient le thym? » Ceux d'Yriarte, à vrai dire, sentaient davantage les parfums des salons.

Dans la composition qui fut couronnée, Melendez avait pris, et il prenait tous les jours des libertés, qu'il disait trouver à propos pour la douceur du vers, et pour l'agrandissement du langage poétique : elles consistaient dans l'emploi de locutions surannées[1]. Le goût exquis

[1] L'historien Mariana affecta, non pas accidentellement, mais d'un bout à l'autre de son grand ouvrage, un langage beaucoup plus ancien que son époque. On a dit, dans le temps, que Mariana faisait teindre ses cheveux en blanc.

d'Yriarte a pu s'en effaroucher réellement, outre qu'une tendance naturelle l'aura porté à combattre chez un rival un système attaquable. De là, sont nés, dans notre littérature, deux partis et une controverse assez semblable à la grande question qui partage aujourd'hui le monde politique. L'un, ennemi déclaré de toute locution nouvelle, pour mieux les repousser, cherche à renouveler le langage ancien; l'autre, sans se prêter inconsidérément aux innovations, tient pour barbares les vieux mots et les vieux tours, récemment ressuscités. La discussion fournit à Yriarte une de ses plus jolies fables. Le rhythme et la diction y servent d'auxiliaires imitatifs : pour mieux faire ressortir le travers qu'il combat, il l'imite, en prenant, avec une versification tombée en désuétude, le langage du vieux temps, mêlé avec celui du jour.

Si la poésie d'Yriarte ne se s'élevait pas, comme on l'a prétendu, au-dessus du médiocre, il faudrait dire pour elle : *Aurea me-*

diocritas. Tant de finesse, un goût si arrêté et si délicat, une raillerie piquante sans blesser, une netteté de diction, une élégance, une convenance toujours parfaites, rendent Yriarte éminent dans le genre qui lui fut propre. Ne considérons, pour le classer, qu'une partie de ses ouvrages. Gacilaso et Rioja n'ont pas élevé leur réputation sur de bien gros volumes. Il n'est pas juste de ravaler Yriarte, parce que, écrivain laborieux, il a cultivé plusieurs branches.

Après avoir choisi dans Yriarte, pour en composer son apanage, plusieurs épîtres et toutes ses fables, c'est le rebut qui pourrait faire encore honneur à quelqu'un de ses adversaires. Nous abandonnerons son poëme sur la musique, qui, nous l'avouerons, est plutôt un bon traité en vers qu'un poëme : mais nous tiendrons encore à la traduction de l'épître aux Pisons [1]. Ici le talent du poëte castillan se

[1] Il a paru assez récemment une nouvelle traduction de cette épître et des autres œuvres d'Horace, en vers

trouvait en harmonie avec l'ouvrage latin. Il n'en a pas été de même pour les quatre premiers livres de l'Énéide : il est inutile d'énumérer toutes les grandes qualités de l'original qui ne se retrouvent point dans la version ; le versificateur laisse encore beaucoup à désirer.

Le choix du rhythme présentera toujours une difficulté majeure au traducteur espagnol de tout grand poëme des langues classiques. Les poëtes français l'ont résolue simplement, en appliquant à la haute versification ancienne leur haute versification; ils ont pu le faire sans se nuire : leur grand rhythme n'a pas l'artifice de l'octave italienne, qui devint le grand

castillans, faits de main de maître. Parmi les odes, composition où le talent du traducteur poëte a pu se développer, il y a des pièces qui, sans rien faire perdre à l'esprit, flattent l'oreille par des harmonies supérieures à celles du lyrique latin. L'auteur de ces traductions, enrichies de commentaires précieux, est Don F. Xavier Burgos, employé supérieur aux finances.

rhythme castillan. C'est avec raison que le bon Louis de Léon demandait que l'on s'essayât, comme lui, avant de juger sévèrement ses traductions, dans la versification compliquée dont il avait cru ne pouvoir se dispenser. Ces difficultés surabondantes, établies pour éloigner de plus en plus la poésie du langage vulgaire, ne sont guères admissibles que dans les compositions originales, où le poëte reste le maître de ses pensées, comme de son expression. Mais, aussi, employer, comme l'a fait Yriarte, l'assonante pour le grand vers épique, c'est un artifice trop mesquin; c'est rechercher un bien faible accord : il vaut mieux s'en passer tout-à-fait, et se rejeter sur les effets rhythmiques qui appartiennent plus particulièrement aux vers non rimés.

Notre fabuliste a contribué à l'amélioration de la scène espagnole par des traductions et par des pièces d'invention. *L'Orphelin de la Chine* et *le Philosophe marié*; *le Jeune Homme enfant gâté*, et *la Demoiselle mal*

élevée. Dans ses pièces originales où l'on distingue toujours son talent, le dialogue ne manque pas de vivacité, quoiqu'il manque à l'ensemble un peu de la force comique qu'a montrée depuis un élève de notre Thalie, encore vivant.

LE CHEVAL ET L'ÉCUREUIL.

FABLE.

Docile au frein qui le guide,
Un cheval trotte et bondit;
Un écureuil, peu timide,
Va l'accoster, et lui dit:
Mon beau sire,
Si j'admire
Ton adresse[1],
Ta souplesse,
J'aime à croire,
Pour ma gloire,
Que je sais en faire autant.
Je suis preste,
Vif et leste:
Me promène,
Me démène:
Je travaille,
Sans qu'il faille
Me reposer un instant.

[1] Le traducteur demande ici pardon d'avoir sacrifié une règle de la versification française au désir de rendre le rhythme imitatif de la fable originale.

Le coursier, toujours honnête,
Se mettant à l'unisson,
Prend de la petite bête
La sautillante façon :
« Que mon maître,
Fier de l'être,
Au service
M'asservisse,
J'aime à faire,
Pour lui plaire,
Des efforts dont il fait cas ;
Mais que preste,
Vif et leste,
Tu te tournes
Et retournes
Sans relâche,
Je ne sache
A quoi sert tout ce tracas. »

Tels s'agitent, dans l'école,
Ces disputeurs sur des riens,
Ou, dans une œuvre frivole,
Épuisent tous leurs moyens.

LE VER A SOIE ET L'ARAIGNÉE.

Un Ver à soie était à son ouvrage ;
Une Araignée, à quatre pas,
Ourdissant vite, vite, achève et ne craint pas,
En souriant d'orgueil, de tenir ce langage :
« Voilà mon tissu déjà prêt :
» Qu'en dit le sieur Ver, mon confrère ?
» Je n'ai pas mis un quart d'heure à le faire. »
L'autre répond : « Il y paraît. »

L'OURS, LE PORC ET LE SINGE.

Un Ours, qu'un savoyard dressait,
Pour vivre de cette entreprise,
Sur ses deux pates repassait
Sa leçon, pas trop bien apprise.

Cependant le lourd animal
Dit au Singe avec suffisance :
« Comment trouves-tu que je danse ? »
— « Mon ami, tu danses très-mal. »

— « Je crois que tu me fais injure :
» Regardes-y bien : mon défaut
» Est-il de manquer de tournure?
» N'ai-je pas l'aplomb qu'il me faut ? »

Se trouvant alors sur la voie,
Un Porc cria : « Bravo ! parfait !
» Il est impossible qu'on voie
» Un danseur plus leste et mieux fait. »

La louange était un peu forte :
L'Ours fit ses comptes à part soi ;
Et, modeste de bonne foi,
On dit qu'il parla de la sorte :

« Le Singe tout seul me blâmant,
» Je doutais encor ; je l'avoue :
» Mais, puisque le Cochon me loue,
» Je dois danser horriblement. »

Amis auteurs : en conscience,
Je vous dois un conseil à tous :
Le Gout siffle-t-il? Patience.
Sottise applaudit ? Pendez-vous.

LE THÉ ET LA SAUGE.

Le Thé, qui venait de Pékin,
Rencontra la Sauge en chemin.
« Où donc allez-vous mon cher frère? »
— « Je vais en Europe, ma chère,
» Où l'on m'achète à des prix fous.
» Et vous? » — « Moi je vais à la Chine :
» Je sais que l'on m'y prend par goût, par médecine,
» Et que j'y vaux quatre fois plus que vous.
» L'Européen me traite de sauvage;
» Il ne m'estime bonne à rien :
» Partant je m'expatrie. » — « Adieu donc. » — « Bon voyage. »
Bon voyage à tous deux, ils s'en trouveront bien,
Car chaque nation follement exagère
Le prix de ce qui vient d'une terre étrangère
Pour le commerce, en général,
On dit que c'est un bien : sans dire le contraire,
Dans le commerce littéraire
J'ose affirmer que c'est un mal.
Tel Espagnol, qui discute à merveille
Sur les beautés du Tasse et de Corneille,
Peut-être vous demandera
En quelle langue écrivit Herréra.

LA ARDILLA Y EL CABALLO.

Mirando estaba una Ardilla
A un generoso alazan,
Que, dócil á espuela y rienda,
Se adestraba en galopar.
Viéndole hacer movimientos
Tan veloces, y à compas,
De aquesta suerte le dixo,
Con mui poca cortedad.
« Señor mio,
De ese brio
Ligereza,
Y destreza
No me espanto;
Que otro tánto
Suelo hacer, y acaso más.
Yo soi viva,
Soi activa;
Me menéo,
Me paséo;
Yo trabajo,
Subo y bajo,
No me estói quieta jamas. »

El paso detiene entónces
El buen Potro, y mui formal,
En los términos siguientes
Respuesta á la Ardilla da :
« Tantas idas
Y venidas,
Tantas vueltas
Y revueltas
(Quiero, amiga
Que me diga)
¿ Son de alguna utilidad ?
Yo me afano ;
Mas nó en vano.
Sé mi oficio ;
Y en servicio
De mi dueño
Tengo empeño
De lucir mi habilidad.

Con que algunos escritores
Ardillas tambien serán,
Si en obras frívolas gastan
Todo el calor natural.

EL GUSANO DE SEDA Y LA ARAÑA.

Trabajando un Gusano su capullo,
La Araña, que texia à toda prisa,
De esta suerte le habló, con falsa risa,
Mui propia de su orgullo :
« ¿ Que dice de mi tela el seor Gusano?
Esta mañana la empecé temprano,
Y ya estará acabada à medio dia.
Mire que sutil es, mire qué bella... »
El Gusano con sorna respondia :
« Usted tiene razon : asi sale ella. »

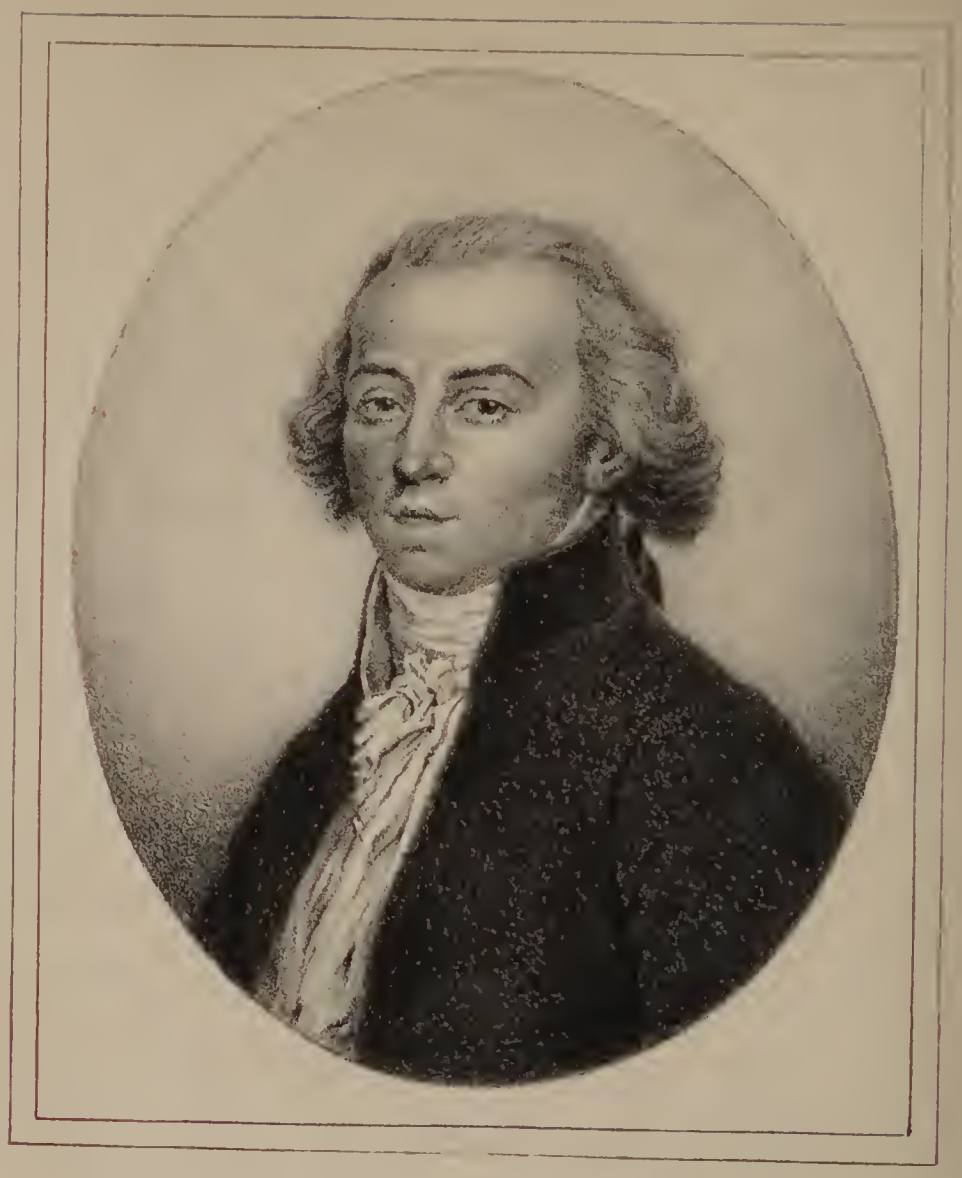
EL OSO, LA MONA Y EL CERDO.

Un Oso con que la vida
Ganaba un Piamontes,
La no mui bien apprendida
Danza ensayaba en dos piés.
Queriendo hacer de persona
Dixo á una Mona : ¿ « Qué tál ? »
Era perita la mona,
Y respondióle : « Mui mal. »

« Yo creo, replicó el Oso,
Que me haces poco favor.
¿Pues qué, mi aire no es garboso?
¿No hago el paso con primor? »
Estaba el Cerdo presente,
Y dixo : « bravo : bien va!
Bailarin mas excelente
No se ha visto, ni verá. »
Echó el Oso, al oir esto,
Sus cuentas allá entre si,
Y, con ademan modesto,
Hubo de exclamar asi :
« Quando me desaprobaba
La Mona, llegué à dudar :
Mas ya que el Cerdo me alaba,
Mui mal debo de bailar. »
Guarde para su regalo
Esta sentencia un autor :
Si el sabio no aprueba, malo ;
Si el necio aplaude, peor.

EL TÉ Y LA SALVIA.

El Té, viniendo del imperio Chino,
Se encontró con la Salvia en el camino.
Ella le dixo : ¿ « Adónde vas, compadre ?
— » A Europa voi, comadre,
» Donde sé que me compran á buen precio. »
« Yo (respondió la Salvia) voi à China;
Que allá con sumo aprecio
Me reciben por gusto y medicina.
En Europa me tratan de salvage,
Y jamas he podido hacer fortuna.
Anda con Dios : no perderas el viage;
Pues no hay nacion alguna
Que á todo lo estrangero
No dé con gusto aplausos y dinero. »
La Salvia me perdone;
Que al comercio su máxima se opone.
Si hablase del commercio literario,
Yo no defenderia lo contrario;
Porque en el para algunos es un vicio
Lo que es en general un beneficio :
Y Español que tal vez recitaria
Quinientes versos de Boileau y el Taso,
Puede ser que no sepa todavia
En que lengua los hizo Garcilaso.



DON JUAN MELENDEZ VALDES.

Bordes del.

Lith. de Francia

ESPAGNE POÉTIQUE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

DEUXIÈME DIVISION,

ALLANT JUSQU'A NOS JOURS.

MELENDEZ.

YGLESIAS. — NOROÑA. — CIENFUEGOS.

MORATIN. — QUINTANA. — ARRIAZA.

MELENDEZ.

Le docteur Don Juan Melendez Valdès, naquit au bourg de Fresno, évêché de Badajoz, l'an 1754, issu d'une famille distinguée. On ne saurait ignorer à quelle université furent faites les études qui lui acquirent sa dignité doctorale. Les riches bords du Tormes, le vallon d'Otea, les rives fleuries du Zurguen sourient souvent aux lecteurs dans les productions de sa jeune muse. Ce fut en 1785 qu'un premier volume, dont la préface annonçait des publications subséquentes, fit connaître à l'Espagne

une poésie délicieuse, sans exemple parmi nous, et nouvelle aussi au Parnasse. Melendez a cultivé le genre d'Anacréon, comme La Fontaine a fait des fables d'après ou après Ésope et Phèdre. Et, si l'on peut dire que les premiers fabulistes se feraient honneur des narrations du Français, on peut croire aussi que le chantre de Théos ne désavouerait point les accords du Castillan. Quel naturel! quelle grâce! quels sons enchanteurs! Melendez apparut parlant une langue à lui. La finesse et la douceur se succèdent on s'allient, ou se fondent ensemble d'une manière toujours parfaite. Ou bien ce ne sont plus des modulations arabes ni latines, résonnant sur le sol de l'Ibérie; on diroit les accens de la molle Sybaris renvoyés par les échos d'Éden.

Notre poëte a créé plutôt qu'il n'a décrit ces champs aimés des Dieux, où sa magie nous enlève sans effort. Voici comment a caractérisé la poésie érotique de ce chantre aimable, un critique espagnol que nous aurons bientôt à combattre au sujet du même auteur : « Les odes

» d'Anacréon sont presque toutes de petits
» poëmes, qui, comme l'épopée et le drame,
» embrassent une action complète... Melendez
» raconte moins qu'il ne dessine et colorie...
» Entouré de bergers heureux et de gentilles
» bergères, l'âme en repos, satisfaite de son
» partage, le poëte, assis auprès de son amie,
» s'abandonne aux douces impressions que font
» sur lui les scènes d'une nature riante; et il
» chante ce qu'il éprouve.... Il n'excite en nous
» ni agitations violentes, ni sentimens passion-
» nés; mais le lecteur cède à un voluptueux
» entraînement, qui, semblable aux délices de
» l'île de Chypre décrites par Fénélon, est
» d'autant plus irrésistible qu'il agit sans re-
» muer. »

M. Melendez crut devoir excuser le premier volume de ses poésies en promettant un autre genre pour les suivans. Ils parurent long-temps après, et, en effet, montrèrent un nouveau poëte. Une saine philosophie, des images toujours nobles, de superbes descriptions des grands

phénomènes de la nature, une belle ordonnance, beaucoup d'autres qualités analogues à l'élévation des sujets, recommandèrent ses nouveaux chants. « La bonté de Dieu, » disait-il dans sa préface, « sa providence, l'ordre et l'harmonie » de l'univers, l'immense variété des êtres qui » le peuplent et l'embellissent, nous obligent à » la contemplation, et nous font apprécier la » dignité de notre être, ainsi que le charme » de la vertu. Pénétré de ces grandes pensées, » j'ai tâché de les énoncer avec la pompe de » notre langue, m'appliquant en même temps » à être clair et à éviter l'enflure. »

M. Melendez eut donc la satisfaction de se montrer dans les hautes régions de la poésie, et la gloire, encore, d'introduire un genre inconnu à l'ancien Parnasse espagnol. Néanmoins le poëte dont nous nous faisons gloire, le véritable Melendez est celui de 1785. Pourquoi? C'est qu'original dans ses chants faciles, il a été imitateur dans ses travaux mûris; c'est que sa diction, dans laquelle consiste sa grande

magie, perdit beaucoup de ses enchantemens. La langue, dont il tira un si grand parti dans les sujets qu'elle avait accoutumés, ne s'est point prêtée à son gré, comme il s'en plaint lui-même, à des conceptions pour lesquelles elle ne se trouvait pas façonnée encore; finalement, une versification plus exigeante ne lui a pas obéi comme ses premiers rhythmes, et n'a pas eu autant à se louer de lui. Sa muse bocagère a mieux su s'élever aux hautes conceptions qui semblaient au-dessus de sa portée, que satisfaire aux mélodies des compositions supérieures.

Imitateur de Pope, de Young, de Voltaire, de Saint-Lambert, de Thompson, Don Juan Melendez a voulu aussi enlever à Milton un fleuron de sa couronne d'airain. Il eût fallu que, se décidant à flatter moins l'oreille, l'Espagnol se fût contenté du rhythme de l'anglais : tandis que Milton vole sur les ailes du vers libre, Melendez se débat à la gêne dans l'octave compliquée.

Ce ne furent plus ce nombre, ces cadences,

cette phrase élégante et facile, enfin cette verve d'expression de ses riantes odes et de ses riches romances.

Combien nous regrettons de ne pouvoir faire apprécier le talent de notre poëte moderne dans cet ancien genre national, qu'il a rajeuni de toute la fraîcheur de son excellent coloris! *Le coucher du Soleil; Rosanne aux Feux de Joie.* Oh! surtout, *Rosanne aux Feux de Joie.* Comment la traduction peut-elle se mesurer avec des productions dont tous les mots sont bons à conserver? Et, en supposant qu'elle soit assez heureuse pour n'en sacrifier qu'un petit nombre, et la combinaison entre eux, comment la reproduire? Et la période poétique? et l'expression passionnée d'un naturel presque inculte, rendant les sons les plus harmonieux? Donnez un poëte qui vive d'images, de pensées, de sentimens; mais qu'il soit étranger aux magies de l'art; qu'il soit rocailleux, qu'il soit barbare : voilà une bonne fortune pour le traducteur.

On va trouver néanmoins, à la suite de cet article, une pièce intitulée *Rosanne aux Feux de Joie*; mais on n'y verra qu'une copie décolorée. Notre auteur aurait cruellement tourmenté l'amour-propre de son traducteur si celui-ci n'eût espéré du dédommagement dans la grande ode qu'il donnera de lui.

Melendez, ainsi que nous l'avons indiqué dans l'article sur Yriarte, a encore cultivé avec succès l'églogue : il a rendu son véritable ton à cette poésie, qui était tout-à-fait dans la corde de son talent.

Devons-nous aujourd'hui, répétant les reproches qui lui furent adressés dans le temps, blâmer encore Melendez pour les *arcaïsmes* que son goût osa hasarder? Différens de toute autre chose d'usage habituel, les mots vieillissent à ne pas servir : mais ne peuvent-ils pas (que l'on nous passe l'expression) être remis à neuf par un emploi mesuré? *Multa renascentur* a dit Horace : en profitant de la permission, Melendez ne nous paraît pas en avoir abusé. D'un autre

côté, notre poëte supérieur a été encore attaqué comme corrupteur de sa langue par l'admission de tournures nouvelles. Quand cessera-t-on de vouloir que les langues demeurent stationnaires, non plus qu'aucun autre objet cultivé par l'esprit de l'homme? Pour prétendre qu'elles soient toujours ce qu'elles ont été, il faudrait qu'elles eussent toujours été ce qu'elles sont : à combien d'innovations dont ils ne se plaignent point, les puristes de tous les pays ne doivent-ils pas le *statu quo* qu'ils défendent?

C'est en général la triste médiocrité qui s'établit sur ce champ de bataille pour s'escrimer contre le talent; mais il en est autrement dans le cas particulier qui nous occupe : le critique qui a vu de la corruption dans le langage de Melendez, le même dont nous venons de citer un premier jugement sur notre poëte, est le même écrivain, si peu ordinaire, dont il a été question dans l'article relatif à Quévédo.

Attendu que pour les sujets philosophiques M. Melendez a tâché de faire suivre à sa phrase

la marche la plus conforme à l'ordre des idées, on a crié au gallicisme ! La clarté soutenue sent trop son français. Il faut qu'aujourd'hui un auteur espagnol s'écarte par système de la manière de cette langue contagieuse. A ces fins, il mettra à la torture la prose même, dans des inversions à la Gongora. Mais il n'aura même pas une *pureté* assez *pure* s'il ne repousse le castillan des salons de Madrid, pour celui des auberges d'Onrubia ou de Temblèque. Et voilà comment, par un langage affecté, bizarrement et trivialement indigène, Don José Marchena est parvenu à défigurer le morceau de critique littéraire, d'ailleurs le mieux fait, peut-être, le plus nourri, le plus vigoureux qui ait jamais été publié[1].

[1] Discours préliminaire à la collection imprimée à Bordeaux, en 1820, sous le titre de *Lecciones de Filosofia moral y Elocuencia*. Une autre collection espagnole, plus complète, et d'un meilleur choix, a été faite aussi à Bordeaux, par MM. Mendibil et Silvela, littérateurs pleins de savoir et de talent.

Don Juan Melendez, qui a eu la gloire de se placer à la tête de notre siècle poétique, eut le bonheur d'arriver dans le bon temps : son talent marqua, comme on a pu le voir, à cette époque où, préparé par l'expulsion du mauvais goût, régna l'amour des arts et des lettres.

Nulles circonstances ne furent plus favorables au développement d'un talent dans sa fleur.

Les premiers essais de Melendez, étudiant à Salamanque, sont accueillis par la bienveillance de Cadalso, qui le met sur la bonne voie. Il se trouve entouré de professeurs et de condisciples célèbres : Candamo[1], Zamora[2], Condado[3],

[1] Professeur de la langue hébraïque, homme d'un grand mérite, qui demeura toujours étroitement lié avec Melendez.

[2] Auteur d'une excellente grammaire grecque, savant plus recommandable encore par l'indépendance de son âme que par les richesses de son esprit.

[3] Professeur du droit public : sa chaire était un écueil bien glissant pour un esprit plus étendu et une âme non moins indépendante que l'helléniste ci-dessus.

Gonzales, Yglesias, qui tous écoutent ses vers, le conseillent et l'aiguillonnent. Jovellanos a beau n'être pas sur les lieux, il s'empresse d'étayer la jeune plante, dont ses amis de Salamanque lui font connaître les heureuses prémices, et il commence, par une correspondance de lettres, ses premiers rapports avec Melendez. Par lui dans peu de temps le cercle des amis du poëte s'est agrandi des premiers noms de la capitale. Un Tavira [1],

Il n'échappa que par une prompte fuite, à un emprisonnement dont les suites n'étaient pas calculables. Les personnes qui ont eu l'avantage de connaître M. Condado en France, en Angleterre et en Italie, où il a fini ses jours, ne se lassaient point de l'entendre, même dans une langue étrangère. Ses amis ont aimé tendrement en lui le plus aimant des hommes.

[1] Membre du collége de Saint-Jacques, académicien, mort évêque de Salamanque. Ce fut lui qui, dans la séance de l'académie pour l'adjudication du prix de l'églogue balancé entre Yriarte et Melendez, trouva dans les vers du dernier le parfum des champs.

un Campomanès, un Roda [1], un Llaguno [2], un Cabarrus, tous élevés déjà (ou qui le furent depuis) aux premières dignités de la monarchie par leur mérite personnel, offrent à Melendez tout ce que peut faire désirer à un écrivain la noble ambition de réussir. Notre poëte compose dans la retraite, et vient à Madrid recevoir des éloges et des avis de cette élite d'hommes d'état littérateurs.

Melendez avait quitté le professorat des humanités, à son université de Salamanque, pour des magistratures plus sévères. L'enfant gâté, comme on l'a appelé, de la société et des muses, le doux Bathylle, amoureux de la *Fleur du Zurguen*, devait un jour, procureur du roi à la première cour criminelle du royaume, foudroyer de son éloquence une femme coupable, que des protections puissantes voulaient soustraire à la conviction. Il remplissait depuis longtemps une place de conseiller à la cour de Sar-

[1] Ministre des grâces et de la justice, sous Charles III.

[2] Ministre du même département, sous Charles IV.

ragoce, lorsque l'élévation de Jovellanos au ministère lui fraya le chemin vers cette magistrature de la capitale. C'est l'époque où il fit paraître les autres volumes de ses vers, annoncés avec le premier, douze années auparavant.

Quel que soit le mérite relatif des poëmes imprimés en 1785, et des additions publiées en 1797, l'ensemble de ses productions a mis Melendez hors de ligne parmi nos poëtes modernes, et lui a donné une place distinguée dans la littérature européenne. Il se pourrait même que la majorité de nos lecteurs élevât le chantre des *Étoiles* au-dessus des lyriques espagnols de tous les temps. On a imprimé ses œuvres à Paris et à Parme; elles ont fourni à plusieurs imitations en italien, en français et en anglais. M. Sismonde de Sismondi, dans sa littérature du midi de l'Europe, et M. Bouterwek de Gottingue, dans son histoire de la poésie et de l'éloquence, ont fait de Melendez des éloges dont il a dit, dans une dernière préface, qu'il rougirait d'en répéter les expressions.

Ainsi, du moins heureux poëte, Melendez, de qui le talent fut tellement encouragé, a eu aussi la consolation de jouir de sa renommée. Arrivons au douloureux dénoûment de son histoire, et, pour ainsi dire, de la nôtre.

On a pu voir ailleurs, comment, lors de la rentrée du prince de la Paix au pouvoir, le magistrat, ami de Jovellanos, fut exilé et dépossédé.

Après la révolution d'Aranjuez, Melendez, qu'un nouveau règne, toujours réparateur, avait rappelé à Madrid, s'y trouve dans la position critique où l'absence du nouveau roi laisse les employés supérieurs, les hommes marquans et la nation entière. La douceur de caractère qui avait fait tant d'amis à notre poëte, le rendait peu susceptible de voir le salut de la patrie dans les résolutions désespérées. Il accepte une mission de paix du lieutenant général du royaume.

Il part pour Oviédo : une accusation capitale et le titre de traître vendu à l'étranger y accueillent l'homme pur, loyal, rempli de vertus

privées et publiques, et surtout espagnol dans chaque atome de son être. Il est conduit en prison avec son collègue, le comte del Pinar, ensuite relâché, puis incarcéré de nouveau, puis relâché encore; mais, à l'instant de se mettre en route, le peuple brise la voiture et va les fusiller. Melendez répète en vain un de ses romances, bien fait pour désarmer la fureur populaire, si rien d'humain pouvait la désarmer : son supplice n'est suspendu que par la question de savoir si on le tuera par devant ou par derrière. Mais la discussion a donné du temps, et l'on voit arriver la croix, dite de la *Victoire*. Les furieux, agenouillés, laissent enlever leur proie. Un jugement, dans les formes, acquitte les accusés qui, cette fois, regagnent Madrid. Napoléon y trouva Melendez.

La célébrité du poëte-magistrat ne pouvait échapper à un emploi supérieur ; car, il faut le dire, ce n'est qu'à la nullité ou à la médiocrité qu'il fut loisible d'attendre l'événement. L'élite de la nation a figuré dans les deux camps qui se

formèrent, l'un sous le canon impérial, l'autre derrière les murailles de Cadix : tous deux ont eu le même sort. En attendant, les succès des armées combinées reculèrent jusqu'au territoire français l'abri de ceux qu'avait compromis l'ascendant de la France. Avant de quitter le sol de sa chère Espagne, Melendez, à genoux, baisa plusieurs fois la terre : « Je ne te foulerai plus, » s'écria-t-il, en se relevant, et la Bidassoa recevait ses larmes.

Comme le grand lyrique français, notre brillant lyrique, long-temps digne d'envie, et long-temps digne de pitié, a terminé dans l'exil des jours glorieux pour sa patrie.

Don Juan Melendez est mort à Montpellier, le 24 mai 1817.

ROSANNE AUX FEUX DE JOIE.

ROMANCE.

La gaîté de l'aube nouvelle,
La clarté d'un jour radieux
Éclataient aux célestes yeux
De Rosanne, aurore plus belle.

C'était la fête où d'alentour
On accourt dans notre vallée,
Par ses feux joyeux signalée,
Depuis, par les feux de l'amour.

Comme le palmier de la plaine
S'élance, fier de son rameau;
Comme, entre ceux du jeune ormeau,
Brille la vigne qui l'enchaîne :

Svelte, élevant le front aimé,
Ainsi la belle des montagnes
Brille au milieu de ses compagnes,
Comme au buisson la fleur de Mai;

Et, par tous les regards suivie,
Offrant à tous mêmes dangers,
Tourmente nymphes et bergers,
Eux de désirs, elles d'envie.

Pour l'admirer, nous oublions
Et feux, et chants, et jeux, et danse,
Quels transports, quand elle s'avance!
Quels élans d'acclamations!

Ou bien, à part, chacun la loue.
L'un la compare au jour riant,
Lorsque le reflet d'orient
Sur les flots du Tormes se joue;

L'autre à l'arbre élégant et vert,
Qui baigne sa fraîche racine,
Et dans les ondes se dessine,
De pompeux feuillage couvert;

L'autre à la Lune, ramenée
Pour orner le soir le plus beau,
Qui se dégage du coteau,
Déjà d'étoiles couronnée.

D'autres, surpris à son aspect,
Baissent les yeux, n'ont rien à dire.
Qui se contraint, qui se retire,
Saisi d'un magique respect.

Car, à l'éclat qu'en dépit d'elle
Jette son aspect ravissant,
On dirait l'astre éblouissant
Que craint la débile prunelle.

Oh ! combien ce charme divin
Cause d'ennuis, quoi qu'elle fasse !
Vous pleurez, beautés qu'elle efface :
Vous, dont le Tormes fut si vain.

Mais l'envie ou cède, ou se cache,
Sans effleurer par ses discours :
Comme l'or du flambleau des jours,
Son éclat repousse une tache.

Répands les feux de ton regard ;
Répands le sel de tes paroles :
Et n'importe qui tu désoles,
Fille heureuse du montagnard !

Tout ce qui plaît, tout ce qui touche
S'allie à ton air gracieux :
L'Amour respire dans tes yeux,
Et le ciel sourit sur ta bouche.

Tu m'as ravi la liberté :
Je le veux bien, je te la livre.
Mais, hélas ! je ne songe à vivre
Que si l'hommage est accepté.

POUR LES FÊTES DE NOËL.

ODE

A DON GASPAR DE JOVELLANOS.

Pendant ces jours de fête,
Dépose tout souci;
Jové, ta lyre est prête,
La mienne l'est aussi.

Pleins de l'antique mode,
Aux muses de Léon
Redemandons une ode
Du grec Anacréon.

Ou, remuant la braise,
Dans mon heureux réduit,
Quelque entretien qui plaise
Amusera la Nuit.

Les heures qu'elle emmène
Ne vont pas reculer :
Faut-il qu'encor la peine
Les pousse à s'en aller?

Tel de l'alberge agreste
Jaunit le doux coton,
Tel un duvet modeste
M'a bruni le menton;

D'anneaux de jais, sans nombre,
Mon front s'est ombragé:
Grâce à l'âge plus sombre,
La teinte a bien changé.

Nous vîmes la prairie,
Quand Avril l'émaillait:
Nous la vîmes flétrie,
Par l'aride Juillet.

La treille, aux touffes d'ambre,
D'Octobre eut de beaux jours,
Mais le transi Décembre
Lui ravit ses atours.

Le jour suit la journée,
Comme le flot le flot;
Le mois et puis l'année
Les suivent au galop;

Mais couronnés de roses,
Tranquilles et contens,
Du moins d'accès moroses
Débarrassons le Temps.

Le charme qui repousse
Le chagrin rembruni,
Se mêle au jus qui mousse,
Dans ce cristal uni;

Buvons à Cythérée,
Au fils de Sémélé,
Laissant avec Borée
L'Eurus en démêlé.

A qui sent mon ivresse
Que fait leur sifflement,
Par notre enchanteresse
Bercé si doucement?

Les biens qu'à sa couronne
Préférerait un roi,
L'Amitié me les donne:
Je les possède en toi.

Il m'en souvient encore:
Phébus, un soir d'été,
Aux mers où fuit l'Aurore
Tombait précipité.

Fêtant la dernière heure,
Bergères et bergers,
Auprès de ma demeure,
Dansaient à bonds légers;

Et, sous mon porche agreste,
Moi je chantais alors
Cette amitié céleste,
Qui m'ouvrit ses trésors;

Et pour ton existence,
Dont l'empire a besoin,
Des dieux ma vive instance
Sollicitait le soin.

Par ma joyeuse troupe
De *vivats* secondé,
J'emplis ma large coupe,
Et d'un trait la vidai.

On s'écrie, on s'étonne
De mon bachique exploit,
Ceux même que la tonne
Illustrait à bon droit.

Et moi, dans l'intervalle,
Je remplis de nouveau,
Et de nouveau j'avale,
Sans encombre au cerveau:

Car, jusqu'à la montagne,
Je m'en allai chantant
Les vertus dont l'Espagne
En toi s'honore tant.

ODE

AUX ÉTOILES.

Ou suis-je? en quel essor,
S'enlevant avec moi, l'intelligence ailée,
Sur des nuages d'or,
Me transporte au palais de la voûte étoilée?
Astres, arrêtez-vous :
Inextinguibles phares,
Qui, pour notre œil mortel, de votre éclat avares,
Volez si loin de nous,
Restez : que, poursuivant cet ineffable songe,
Mon regard dans vos feux lentement se prolonge.

Les clartés d'alentour
Révèlent plus avant des splendeurs infinies;
Plus avant tient sa cour
Le roi de l'univers, au sein des harmonies.
Il entend, gracieux,
Les princes de ses anges,
Au son des luths divins, moduler ces louanges
Dont résonnent les cieux.
Et, roi de l'univers, l'Éternel en est l'âme,
Le meut de son regard, l'échauffe de sa flamme.

Mais, où le globe obscur,
Que l'homme ingrat ravage, a-t-il fui? Nulle trace
N'en reste aux champs d'azur,
Ni de l'astre serein, dont l'orbite l'embrasse.
Je l'oublie, et parcours
Cette ardente coupole;
Je plane, en m'élevant, sur le fanal du pôle;
En m'élevant toujours,
Je fends l'immensité; d'une audace plus ferme,
De la création j'atteins enfin le terme.

Le terme! qu'ai-je dit?
Ici d'autres soleils, d'autres cieux, d'autres sphères
Au maître qui les fit
Rendent nouvel hommage, en nouveaux caractères.
Quel cercle eût arrêté
L'auteur inépuisable,
Pour qui le monde n'est qu'un atome de sable,
A qui rien n'a coûté,
Ni d'orbes radieux ces millions sans nombre,
Ni d'autres millions prêts à jaillir de l'ombre?

L'homme a pu dire: assez!
Jamais rien n'est assez pour la Toute-puissance;
Depuis que, traversés,
Les gouffres du chaos reçurent son essence.

Que ce bel univers,
Qui fut alors, réponde :
Orion, Syrius, soleil de notre monde,
Astres, signes divers,
Parlez, peuple des cieux, où plaça votre maître
La ligne de contact du néant et de l'être ?

O vous, qui de la Nuit
Semez de diamans la somptueuse robe ;
Vous, dont le cours conduit
La voile aventureuse aux limites du globe ;
Dieux de l'agriculteur,
Dans l'enfance des âges,
Qui, seuls, dans le désert montrez les pâturages
Au nomade pasteur ;
Chefs-d'œuvre du Très-haut : en quel lieu mon audace
Peut-elle contempler les splendeurs de sa face ?

Pressé du même soin,
Déjà, j'interrogeai bien des fois la nature :
« Plus loin, » toujours, « plus loin, »
Répond tout phénomène et toute créature.
L'insecte voltigeant
Parmi les fleurs nouvelles
Disait : « Il est plus loin celui qui peint mes ailes
» D'or, de pourpre et d'argent. »

« Plus loin, » me répondaient les oiseaux du bocage;
« Plus loin, » disait l'aiglon dégagé du nuage.

« Plus loin, » du sein des airs,
« Plus loin, » dit le tonnerre, en sa voix effrayante,
« Est celui, qui d'éclairs
» M'environne, allumant ma flamme foudroyante. »
« Plus loin, » me dites-vous :
Où, donc, tient à l'espace
Ce lointain fugitif, qui toujours me dépasse,
Inaccessible à tous ?
Lieu d'où voit l'Éternel de son système immense
Le départ et le but, s'il finit, s'il commence. »

Soleils, flambeaux sacrés,
(Car, peut-être, entre vous est celui qui l'éclaire)
Toujours vous brillerez,
Pour redire à nos sens sa grandeur tutélaire
D'un vol ambitieux,
Hors du but élancée,
Vous verrez s'élever l'inquiète pensée
Pour apprendre les cieux;
Mais, retombé sur soi, cet autre phénomène
N'aura fait que sentir la petitesse humaine.

ROSANA EN LOS FUEGOS.

ROMANCE.

Del sol llevaba la lumbre
Y la alegria del alba
En sus celestiales ojos
La hermosísima Rosana;
Una noche que á los fuegos
Salió la fiesta de pasqua,
Para abrasar todo el valle
En mil amorosas ansias.
La primavera florece
Do la breve huella estampa:
Los Cupidos la rodean;
Y las Gracias la acompañan.
Y ella, así como en el valle
Descuella la altiva palma,
Y sus flotantes pimpollos
Hasta las nubes levanta:
O, qual vid de fruto llena,
Que con el olmo se abraza,
Sus largos vástagos tiende,
Al arbítrio de las ramas:
Así, entre sus campañeras,
El nevado cuello alza,
Hermosa, en medio, brillando,

Qual fresca rosa entre zarzas.
Todos los ojos se lleva
Tras sí, todo lo avasalla :
De amor mata á los pastores,
Y de envídia á las zagalas.
Ni las músicas se atienden :
Ni se gozan las lumbradas :
Que todos corren por verla ;
Y al verla todos se abrasan.
¡ Que de suspíros se escuchan !
¡ Que de vívas, y de salvas !
No hay zagal que no la admire,
Y no se esmere en loarla.
Qual absorto la contempla,
Y á la aurora la compara,
Quando mas alegre sale,
Y el cielo de su albor baña.
Qual, al fresco y verde aliso,
Que crece al margen del agua,
Quando, mas pomposo en hojas,
En su cristal se retrata.
Qual, á la Luna, si muestra
Llena su esfera de plata,
Y asoma por los collados,
De luceros coronada.
Otros, pasmados la miran,
Y mudamente la alaban ;

Y, mientras mas la contemplan,
Muy mas hermosa la hallan.
Que es como el cielo su rostro,
Quando, en la noche callada,
Brilla con todas sus luces,
Y los ojos embaraza.
¡Oh! ¡que de envidias se encienden!
¡Oh! ¡que de zelos que causa
En las Zagalas del Tormes
Su perfeccion sobre humana!
Las mas hermosas la temen;
Mas sin osar murmurarla:
Que, como el oro mas puro,
No sufre una leve mancha.
Bien haya tu gentileza,
Una y mil veces bien haya;
Y ¡ abrase la envidia al pueblo,
Hermosísima serrana!
Toda, toda eres perfecta:
Toda eres donayre y gracia.
El amor vive en tus ojos;
Y la gloria está en tu cara.
La libertad me has robado:
Yo la doy por bien robada:
Mas recibe el don benigna,
Que mi humildad te consagra.

DE LAS NAVIDADES.

A JOVINO.

ODA.

Pues vienen navidades,
Cuidados abandona;
Y toma por un rato
La cítara sonora.
Cantarémos, Jovino,
Miéntras que el Euro sopla,
Con voces acordadas,
De Anacreon las odas.
O, á par del dulce fuego,
Las fugitivas horas
Engañarémos juntos,
En pláticas sabrosas.
Ellas van, y no vuelven
De las nocturnas sombras;
¿ Por qué pues con desvelos
Hacerlas aun mas cortas?
Yo vi en mi primavera
Mi barba vergonzosa,
Qual el dorado vello,

Que el albérchigo brota :
Y en mis cándidas sienes
El oro en hebras roxas,
Que ya los años tristes
Obscuras me las tornan.
Yo vi al Abril florido,
Que el valle alegre borda;
Y al abrasado Julio
Vi marchitar su alfombra.
Vino el opímo Octubre.
Las uvas se sazonan;
Mas el Diciembre helado
Le arrebató su pompa.
Los dias y los meses
Escapan como sombra;
Y á los meses los años
Suceden por la posta.
Asi á la triste vida
Quitemos las zozobras,
Con el dorado vino,
Que bulle ya en la copa.
¿Quien los cuidados tristes
Con él no desaloja;
Y al padre Baco canta,
Y á Vénus cipriota?

Ciñámonos las sienes
De mirtos y de rosa :
Brindemos; y aunque el Euro
Combata con el Bóreas.
¿ Que á nosotros su silbo ?
Si el pecho alegre goza
De Baco y sus ardores,
De Vénus y sus glorias.
Y la Amistad me ofrece,
Celeste encantadora,
Dichas que antepusiera
Un rey á su corona.

Acuérdome una tarde,
Quando el Sol, entre sombras,
Baxaba despeñado
Al reyno de la Aurora;
Que yo al hogar cantaba
De mi inocente choza,
Miéntras baylaban juntos
Zagales y pastoras,
De nuestro amor sencillo
La suerte venturosa :
Riquísimo tesoro,
Que en ti mi pecho goza.
Y haciendo por tu vida

Que tanto á España importa,
Mil súplicas al cielo
Con voces fervorosas;
Cogi en la diestra mano,
Cogi la brindadora
Taza, y, con sed amiga,
Por ti la apuré toda.
Quedaron admirados
Zagales que blasonan
De báchîcos furores,
Al ver mi audacia loca.
Mas yo, tornando al punto,
Con sed aun mas beöda,
Segunda vez libréla
Del néctar que la colma.
Cantando enardecido,
Con lira sonorosa,
Tu nombre, y las amables
Virtudes que te adornan.

ODA

A LAS ESTRELLAS.

¿Dó estoy? qué presto vuelo
De alada inteligencia me levanta,
Desde la tierra vil, á los reales
Alcázares del cielo?
Parad, soles ardientes:
Lámparas eternales,
Que huís girando en ligereza tanta,
Las alas esplendentes
Coged, coged; y en vuestra luz gloriosa
Abísmese mi vista venturosa.

Por do quiera fulgores,
Y viva accion y presto movimiento.
El dios del universo aqui ha sentado
Su corte, entre esplendores:
Del infinito coro
De ángeles acatado,
Grato aqui escucha el celestial concento
De sus laüdes de oro:
Qual alma celestial el orbe alienta;
Y en sola una mirada le sustenta.

¿ Qué es de la tierra obscura :
Este átomo de polvo que orgulloso
Debastándolo agita el hombre insano ?
¡ Ay ! ora en guerra dura
Despareció : y perdido
Su sol con ella, en vano
Ansia el ánimo hallarlo, cuidadoso
Entre tanto encendido
Fanal, ni à sus planetas : alli estaba
La blanca luna; y Marte allá tornaba.

Sobre ellos sublimado,
Corro en la inmensidad : la lira ardiente
El Orion, las Pléyadas lluviosas,
Y á ti, o Sirio, inflamado
En viva, hermosa lumbre,
Dexo atrás y las Osas.
Sobre el fanal del polo refulgente,
Del empireo á la cumbre
Trepo : la mente aun mas allá se lanza ;
Y de la creacion el fin alcanza.

¡ Qué digo : el fin !..... Empieza
Otro y otro sistema, y otros cielos,
Y otros soles y globos cristalinos,
De indecible belleza.

¿ Qué serafin glorioso ,
En sus vagos caminos ,
Podrá alcanzarlos con sus raudos vuelos ?
Mi espirtu congojoso
Por do quier halla mas , si mas desea ;
Y el infinito en torno le rodea.

Si , si ; que la inefable
Diestra del Hacedor no se limita,
Qual la mente humanal , à cerco breve.
El mar ancho , insondable
Tan nada le ha costado
Qual la arenilla leve :
Lo proprio un claro sol , que esa infinita
Multitud que ha sembrado ,
Como el polvo , en el ancho firmamento ;
Y hoy de nuevo encender miles sin cuento.

Ante El , como la nada ,
Así es la creacion ; ménos que un puro
Rayo solar á su orbe luminoso :
Ni en su mente sagrada
Hay HASTA AQUI : su diestra
Jamas yace en reposo ;
Del punto que animando el caos obscuro ,
En soberana muestra ,

De su alto mando le intimó : fenece ;
Y á esta ancha, inmensa bóveda : aparece.

Aqui la demandara
Por su infinito Autor ¿ donde asentado
Entre esplendores y eternal ventura
Su excelso trono alzara ?
¿ Por qual feliz camino
La humilde criatura
Puede trepar á su inefable estado ?
¿ Do su confin divino
Toca y que sol le alumbra ? ¿ ó donde dixo :
« De mis obras el término aqui fixo ? »

« Cesemos : este sea
Postrer lucero, el valladar lumbroso
A la gran obra que yacia acordada
En mi inefable idea :
Columna magestuosa
Entre el ser y la nada,
Alzada por mi brazo poderoso.
Mi bondad ve gozosa
Del postrer mundo al átomo primero ;
Y en todo brilla, y mi supremo esmero. »

Decid pues, encendidos
Globos, que ardeis sin número ; fanales,

Que ornais el manto de la noche umbría,
Los hombres embebidos
Alzando hasta la altura
Del Ser grande que os guia,
Rodando en esas playas eternales:
Vosotros que segura
Senda al sabio mostrais, que os mira atento,
Por el tendido, líquido elemento.

O en voluble semblante
Diérais al labrador en la apartada
Edad lecciones, como fiel partiese
Su trabajo incesante,
Y la rauda presteza
De los tiempos midiese:
Decid, globos, decid ¿ donde le agrada
De su faz la belleza
Mostrar á ese gran Ser? ¿ donde mi anhelo
La verá de su gloria caido el velo?

Buscárale cuidoso
Por todo el ancho mundo, á la indistinta
Variedad de los seres demandando
Por su hacedor glorioso.
El insecto brillante
Me responde sonando:

« El que de oro y azul mis alas pinta
Está mas adelante : »
« Está mas adelante » me responde
La garza, que en la nube audaz se esconde.

Y la mar procelosa
« Mas adelante » rebramando suena,
Y el fiero Leviatan en su hondo abismo :
En la aura vagarosa
Trinando al pueblo alado
Decir oigo lo mismo ;
Y el rayo asolador que el mundo llena
En su vuelo inflamado
De horror y pasmo, « mas allá », me clama,
« Mora el que enciende mi sonante llama. »

¿ Donde, soles gloriosos,
Está este mas allá, que nunca veo ?
¿ Jamás ni un alma vencerá atrevida
Los lindes misteriosos
De este imperio inefable,
Por mas que enardecida
Avance en su solícito deseo ?
¡ Ah ! siempre inmensurable
Al hombre agoviará naturelaza,
Abismado en su mísera baxeza.

Siempre, lumbres sagradas,
Vosotras arderéis: en pos la mente
Vuestro áureo giro seguirá afanosa
Con alas desmayadas;
Y caerá sin aliento.
La noche misteriosa
Colgará con su velo refulgente
El ancho firmamento,
Y yo en mi amable error luego embriagado
Tornaré inquieto á mi feliz cuidado.

YGLESIAS.

Don José de Yglesias, curé de village, mort à Salamanque sa patrie, en 1791, à l'âge de 38 ans, fut un écrivain des plus faciles. On n'eût point présumé son genre sur sa physionomie, non plus que d'après son état. C'est de cet ecclésiastique, à la mine la plus rébarbative dont on puisse se faire une idée, et dont il s'est moqué lui-même d'une manière assez plaisante, que sont les petites pièces les plus lestes que l'on ait publiées de nos jours. La dernière épigramme de notre collection lui appartient. Nous donnerons un autre échantillon de sa gaieté satirique, mais nous avons jugé convenable de le placer plutôt ici, à l'ombre de ces explications préliminaires. Le texte porte :

LÉTRILLA.

Ni númen parlero,
Al son del pandero,

Produxo este tono
De estilo asaz mono,
Que siempre repito:

¡ Mira qué bonito!

« Amiga guiteria,
Sabrás que esta feria,
Mi cortejo amado
De cristal dorado
Me regaló un pito:

¡ Mira qué bonito?

Ayer Don Mateo,
Yendo de paseo,
Me quitó el bonete,
Y me dió un villete,
Consu sobreescrito:

¡ Mira qué bonito!

Ya sabes que viejos,
Tuve seis cortejos;
Mas de ellos cansada,
Solo estoy prendada
De Don Agapito:

¡ Mira qué bonito!

Una tarde fresca,
Estando de gresca,

Con Don Fructuoso,
A mi caro esposo
Le hicimos cabrito :

¡ Mira qué bonito !

Voici quelque chose d'assez approchant pour la forme et pour le fond :

Ma muse inégale,
Bavarde sans frein,
D'un nouveau refrain
Aujourd'hui régale :
Et m'a diverti :
Car il est genti.

« Tu sauras, Victoire,
Que mon bon Roger,
Sans se déranger
A courir la foire,
Se trouve assorti :
Et c'est très-genti.

Tout près de ma porte,
Le seigneur Germain
Glissa dans ma main
Un poulet qui porte
Plus d'un bon rôti :
Ma foi, c'est genti.

Je penchai dimanche,
Après le sermon,

Pour maître Simon ;
Aujourd'hui je penche
Pour son apprenti :
Il est bien genti.

Pour faire son somme,
Roger me laissant
Avec Don Pressant,
Nous coiffâmes l'homme,
Aussitôt parti :
N'est-ce pas genti ? »

Hâtons-nous de dire que, lorsque l'auteur eut reçu les ordres, et qu'il fut appelé à ses fonctions pastorales, sa muse ne traita plus que des sujets sévères ; mais ce ne sont pas ceux qui lui ont valu sa réputation. Des vers doux et sonores, une strophe bien arrangée, un langage excellent, une grande clarté y accompagnent peu d'idées que l'on ne retrouve ailleurs. Yglesias était né poëte facétieux. Il cultiva encore, avec quelque succès, le genre bucolique. Il fut ami et rival de Melendez. Il existe deux pièces de ces deux auteurs : *la Fleur du Zurguen* et *la Rose d'avril*, faites concurremment, qui réalisèrent les combats imaginés par les créateurs de l'Églogue.

L'AMANTE DE BON SENS.

CANTILÈNE.

Je sentis, jeune encore,
Par ma lyre sonore
Mon esprit s'exalter,
Me voyant écouter
De celle que j'adore.

Voilà que m'élevant,
Je chante, la première,
L'aimable avant-courrière,
Qui se presse devant
Le char de la lumière.
Je dis ce que j'en sai :
Son voile nuancé
De safran et de rose ;
Sur les fleurs qu'elle arrose
Son vif éclat lancé ;
Et ces fleurs, si distinctes,
Par tant de fraîches teintes.

Bientôt j'élève encor
Ma voix et mon essor :
Du dieu du jour, lui-même,
Je dis le trône d'or,

Et le pouvoir suprême :
Ses feux, jamais taris,
Chassant la nuit peureuse,
Et sur la terre heureuse
Rétablissant les ris.

Alors, je fais en sorte
Que ce que j'ai chanté,
Sans effort, se rapporte
A ma jeune beauté.
J'y réussis, mais elle
Répond : « Gentil berger,
» Épargne à ton Adèle
» Ce style mensonger.
» Ta douce voix qui loue,
» D'un ton si gracieux,
» Pouvait s'employer mieux
» Qu'à colorer ma joue.

» Je ne suis pas le JOUR :
» Mais je t'aime d'amour ;
» Je ne suis pas L'AURORE :
» Mais je t'aime et t'adore.
» Peins la constante foi,
» L'excès de la tendresse,
» Pour que cela s'adresse,
» Ne s'adresse qu'à moi. »

LA BERGERE CHANGÉE.

LÉTRILLE.

Fillette innocente,
Je venais ici,
A l'aube naissante,
Libre de souci.

Pour la bergerie
J'étais tout amour :
Cette ardeur varie,
Depuis l'autre jour.

Et je pourrais même
Offrir, volontiers,
Du troupeau, que j'aime,
Un ou deux beliers ;

Pour voir dès l'aurore,
Et revoir plus tard,
Des yeux dont j'adore
Le joli regard.

LA SÉRÉNADE INUTILE.

LÉTRILLE A REFRAIN.

« En vain chante à notre porte
Qui n'a pas touché nos cœurs. »

Tu peux, berger trop fidèle,
Bientôt finir de chanter :
Pourquoi ces accords pour celle
Qui ne veut pas écouter?
Beau musicien, je t'exhorte
A chercher fortune ailleurs :
» Envain chante à notre porte
Qui n'a pas touché nos cœurs. »

Tu cadences à merveille :
Ta voix toujours excella :
Elle flatte notre oreille :
Mais elle s'arrête là.
Dès lors, ami, que t'importe
D'avoir des sons si flatteurs?
» Envain chante à notre porte
Qui n'a pas touché nos cœurs. »

Une âme contente, pleine
De la voix d'un autre amant,
Quand tu modules ta peine,
Est sourde à cet instrument.
Musicien sensible, porte
Plus loin bémols et majeurs :

» Envain chante à notre porte
Qui n'a pas touché nos cœurs. »

ANACRÉONTIQUE.

Allons, du vin, enfant :
Sois-moi vraiment utile ;
L'air devient étouffant :
Rasade encor, Bathile.

Encor : trois ; quatre. Rien,
Rien ne me désaltère ;
Ma soif grandit, ou bien
On a changé mon verre.

Ton bras est-il perclus ?
Ai-je assez d'une goutte ?
Remplis, et tout au plus,
Encor si je m'en doute.

Verse : jamais autant
Ma soif ne persévère.
Encore : il est constant
Qu'on a changé mon verre.

CANTILENA.

Muchacho inadvertido
Toqué un dulce instrumento,
Cuyo agradable acento
Me cautivó el oido;
Y apenas le hube herido,
Me atraxo su harmonia
La gran beldad que adoro,
Por quien suspiro y lloro.
Quando con melodia
Dando à las cuerdas de oro
Mis voces compañia,
De la que anuncia el dia
Canté las frescas rosas,
Que esparce de su falda,
Las ráfragas hermosas
Que arroja su guirnalda,
De roxo, azul y gualda,
Los riscos esmaltando,
Y á cada flor prestando
Los vivos de su tinta.
Tras esto mi voz pinta

Del sol el señorio
Y magestad augusta,
Que no hay fanal que iguale.
Y como, huyendo sale
Ante él la sombra adusta,
Medrosa de su brio.
Sobre el cristal sombrio
Su luz temblar parece,
Y á su fogoso aliento,
Quando mas lo desea,
El baxo suelo humea,
Y arder se mira el viento.
Mas toda esta hermosura,
Y rasgos de grandeza,
Con no sé qué dulzura,
Mi voz aduladora
A acomodarla empieza
A mi amante Eliodora.
Quando ella así me dixo:
» Muchachuelo prolixo,
Tu gracia lisongera
Un poco mejor fuera
Que en ti la acomodaras,
Y no me avergonzaras.
No soy Alba, ó Lucero,

Mas te adoro y te quiero:
No soy autor del oro,
Mas te quiero y te adoro.
Y estè querer sincero
Tan solo es bien que cantes;
Pues quizá en mil amantes
No lo hay tan verdadero. »

LETRILLA.

Si yo en otro tiempo,
Simplilla rapaza,
Anduve sin pena,
Vivi descuidada:

Y en guardar me avine
Mis ovejas mansas;
Quizá no era entónces
Dulce enamorada.

Mas ora ya pienso,
Que daré de gana
El mas gentil manso
De aquesta pïara

A aquel que á mis ojos
Mirar les dexara
Los de un pastorcillo,
Que mira con gracia.

LETRILLA.

En vano á la puerta llama
Quien no llama al corazon.

Zagal, tus cantares dexa;
No el dulce silencio alteres,
Ni te quejes á mugeres,
Que no han de escuchar tu queja.
Cesa de observar la rexa,
Que rondas sin ocasion;

Que en vano á la puerta llama
Quien no llama al corazon.

De tu voz la melodía,
Por mas que agrade al oido,
Si en el alma no ha podido
Hacer igual harmonia,

Tenla por vana y vacía,
Y aun por disonante son;

Que en vano á la puerta llama
Quien no llama al corazon.

Los oidos que estan llenos
De los ecos de otro amante,
Por gracias que tu voz cante,
Ni las aman ni echan menos:
Al fin son ecos agenos
Del cariño y aficion;

Que en vano á la puerta llama
Quien no llama al corazon.

ANACREONTICA.

Batilo, échame vino,
Llena el vaso, muchacho:
Mira que no le llenas;
Echale hasta colmarlo.

Echa otra vez; pues de este
Con la misma sed me hallo:
Y, ó bien mi sed es mucha,
O me han mudado el vaso.

Otra vez echa, ¡ ay cosa!
Que en el vaso que acabo,
El anterior, y el otro,
Efecto no he encontrado.

Pues echa este, otro, y otro,
Y hasta mil, sín contarlos;
Porque, ó mi sed es mucha,
O me han trocado el vaso.

NOROÑA.

Le comte de Noroña appartient à la Galice. Il avait d'abord embrassé l'état militaire : ayant suivi ensuite la carrière diplomatique, il se trouvait à Pétersbourg représentant sa nation, lorsque l'empereur Alexandre reconnut Joseph Napoléon pour roi d'Espagne. M. de Noroña quitta alors la Russie, et arriva à Cadix, dont il fut nommé gouverneur par la régence qui agissait au nom de Ferdinand VII. Au retour du monarque, M. le comte de Noroña fut appelé à Madrid, où il est mort.

C'est en 1795 que M. de Noroña s'éleva tout à coup comme poëte, par l'ode que nous traduisons. On a publié, long-temps après, un recueil de ses poésies fugitives, et il existe encore de cet auteur un poëme épique nullement dépourvu de mérite, quoique généralement

peu goûté. La raison en est que le poëte a privé ses vers de la séduction qu'exerce la rime; et que l'action, d'ailleurs, ne peut intéresser long-temps le lecteur espagnol, encore que l'Espagne en soit le théâtre : il s'agit de l'autre Espagne : M. de Noroña a chanté Abderrhame Ier. Dans notre ode, au contraire, le choix du sujet n'a pu que contribuer au succès de la composition.

L'Espagne s'était engagée, sans aucune vue ambitieuse, dans une guerre dont les résultats furent si différens de ce que la coalition en attendait. La position isolée de la péninsule la laissa, quand la chance eut tourné, plus exposée qu'aucune autre puissance. La paix arriva véritablement comme une divinité libératrice, et son nom, du moins, attaché à la nouvelle faveur qu'obtint le premier ministre, signala une reconnaissance méritée. Le chant de M. de Noroña nous paraît présenter dans sa disposition, de même que dans ses détails, une image fidèle des grandes circonstances qui l'ont inspiré.

A LA PAIX

ENTRE LA FRANCE ET L'ESPAGNE,

EN 1795.

ODE.

La Discorde a levé sa tête hérissée
De serpens infernaux ;
Elle hurle en fureur, en saisit les anneaux,
Et les va secouant sur la terre glacée :
L'abîme entend joyeux,
Et l'alarme atteindra la barrière des cieux.

A cette voix semblable aux éclats du tonnerre
Qui frappe en menaçant,
Sur son char, parsemé de débris teints de sang,
Monte aussitôt la Mort, conduite par la Guerre.
L'un et l'autre ébranlé,
Les pôles ont gémi quand le char a roulé.

Pour le suivre s'élance une troupe effrénée
De fléaux désastreux :
La gloire des héros est la première entre eux :
A leur aspect, la Mort, de sa main décharnée,
Brandit l'affreuse faulx,
Et, le signal donné, pousse ses noirs chevaux.

Ils baignent leur poitrail d'une brûlante écume,
Furieux, essoufflés,
Par le fouet résonnant sans répit harcelés.
Sous la rapide roue on voit l'air qui s'allume;
L'indestructible essieu,
Comme un épi léger, de lui-même a pris feu.

Le char vole. Partout le carnage et les crimes
Signalent son abord.
La Seine le subit, et son aimable bord,
Méconnaissable, effraie, encombré de victimes.
Le trône heureux des lis
Tombe, et l'impie insulte aux temples démolis.

Un jour brise le Belge. Albion se retire
Au sein de ses vaisseaux.
Mais en vain, froid Batave, es-tu fort de tes eaux:
Le char t'y presse. Il part: c'est le Rhin qui l'attire;
Et les plaines du Rhin
Ont fléchi sous le poids de sa masse d'airain.

Les Alpes, au grand choc, se courbent en arrière:
La Mort passe dessus;
Et le Sarde frémit de ses efforts déçus.
C'est ainsi qu'effaçant toute gloire guerrière,
Qui devança la leur,
Des Français déchaînés triomphe la valeur.

Et toi, qui de tes fers lavas l'ignominie
Au sang du Sarrasin;
Qui, du plus grand trophée illustras le Tésin,
Triomphas du Français et soumis l'Ausonie;
Toi, dont l'auguste pié
Du monde, à ton plaisir, affaisse une moitié:

Vaillante Espagne: eh! quoi! tu cours, échevelée,
Loin de tes boulevards!
Ta main laisse tomber le glaive des Vivars!
Ta ceinture en désordre et ta robe foulée,
Et de ton cou charmant
En débris répandu le superbe ornement!

Quel dieu t'accable ainsi? Nest-il point d'espérance
Pour tes graves douleurs?
» —Il n'en est point. J'ai vu, sous les triples couleurs,
» S'incliner le Pyrène en vassal de la France.
» Sais-tu bien quels guerriers
» Elle envoie en mon sang retremper ses lauriers?

» Vois le fleuve soumis, vois le rempart docile
» Aux lois de l'étranger;
» Le soc sans laboureur, les troupeaux sans berger;
» La terreur, le besoin, plus d'appuis, nul asile.
» Errantes à l'entour,
» Les Muses au soldat ont livré leur séjour.

» Tout fuit : le cloître saint de la vierge craintive
» Ne cache plus le front ;
» De sa voix, de sa main, dans sa fuite moins prompt,
» L'enfant veut arrêter sa mère fugitive.
» Elle n'écoute pas :
» Les momens sont comptés et le fer suit ses pas.

» Chaque obstacle nouveau, le vainqueur le surmonte :
» Dois-je tout redouter ?
» Le Sort, pour me punir, va-t-il se répéter ?
» Des temps de Roderic reverrai-je la honte ? »
— Non, belle Espagne, attends
De la faveur du ciel des gages plus constants.

Quelle divinité s'avance, couronnée
De roses et d'épis ?
Des nymphes devant elle en jettent des tapis ;
Autour d'elle bondit la troupe fortunée
Des Danses et des Jeux ;
Son regard a chassé le nuage orageux.

C'est la Paix ! c'est la Paix ! mille cris d'allégresse
Répondent à ma voix ;
Le ciel te l'a rendue, Espagne, tu la vois :
Jette-toi dans les bras que t'ouvre sa tendresse ;
Reçois son doux baiser ;
Sur son sein protecteur tu vas te reposer.

Repos trois fois heureux ! Entends-tu le tonnerre,
Encor retentissant ?
Encor d'autres sillons se remplissent de sang ;
Encore autour de nous rugit l'affreuse Guerre :
Et, cependant taris,
Les pleurs que tu versais, tu les changes en ris.

Ainsi renaît le jour d'un regard de l'Aurore,
Et réjouit les airs :
Quelque temps il prélude, et de tons doux et clairs
Nuance à l'horizon les nuages qu'il dore :
Tout à coup l'astre luit
Qui chasse au fond des mers les spectres de la nuit.

A LA PAZ ENTRE ESPAÑA Y FRANCIA.

EN 1795.

ODA.

La Discordia levanta su cabeza
De vívoras crinada,
Las mueve, las sacude, y agitada
Retiembla la mansion de la tristeza;
La turbia Estígia crece,
Y el tenebroso Averno se estremece.

A su voz, semejante al despedido
Trueno de parda nube
La Muerte horrible con presteza sube
En su carro fatal; y conducida
Por la espantosa Guerra,
Hace gemir los polos de la tierra.

En pos de ella caminan la hambre fiera,
La miséria afanosa,
La devorante fiebre, la ambiciosa
Gloria, el furor y rabia carnicera,
Y todos cuantos males
Comprimen con la Guerra á los mortales.

En medio eleva su orgullosa frente
Desnuda y descarnada;
De fuego y hierro la derecha armada,
La mueve en derredor rápidamente;
Y, las riendas tomando,
A sus negros caballos va incitando.

Tascan el freno, con rabiosa espuma
Bañan el ancho pecho;
Tiran, se afanan, corren con despecho,
Que el látigo sonante los abruma:
Su intrépida carrera
Enciende el eje, cual si arista fuera.

Todo es fuego y furor; todo se llena
De horrorosa matanza.
Ya en médio de la Gália se abalanza,
Con sangre humana enrojeciendo el Sena;
Ya en su centro se irrita,
Desploma el templo, el trono precipíta.

Ya revuelve su carro fulminante
Hácia el Belga animoso;
No le deja un momento de reposo
Le estrecha, apremia, opríme, y arrogante
Le arranca, en solo un dia,
Lo que ántes en cien años no podia.

Ya de la altíva Albion derriba al suelo
Las huestes sanguinosas,
Que ganando las playas arenosas,
Al mar se arrojan con miedoso anhelo,
Y en sus naves veleras
Abandonan confusas sus riberas.

Ya los muros de hielo, que á su paso
El Bátavo le opone,
Osada pisa, y en su suelo pone
El victorioso pié, su cuello laso
El Holandés inclina:
Le abate, y hácia el Rin veloz camina.

Allí, como un torrente impetüoso,
Cuanto encuentra arrebata,
Y tala, y quema, y desordena, y mata.
El robusto Aleman y el belicoso
Prusiano se retíran;
Tiemblan al verla, con rubor se admiran.

Y los Alpes tambien al grave peso
Bajan la erguída címa,
Pasa la presta Muerte por encima,
Envuelta en polvo, en sangre, en humo espeso;
Y queda sín aliento
El Sardo á tan actívo movimiento.

Así el Francés guerrero, conducído
Por la tremenda Muerte,
Aterra al animoso, ríndc al fuerte,
Y sumerge en el seno del olvido
Todas cuantas victorias
Al Griego y al Romano dieron glorias.

Y tú, España valiente, que infundiste
Terror al lácio imperio,
Tú, que del sarraceno cautiverio
La pesada cadena destruiste,
Y con ardor guerrero
Humillaste á tus pies otro hemisfero;

Tú, que te viste del Francés triunfante,
Y, con marcha atrevída,
Ya del Tec refrenaste la corrida,
Ya diste espanto al Canigó gigante,
Mil laureles cogiendo
Cuando la Europa toda estaba huyendo;

¿Tú, pálida y errante? ¿Tú, aterida
Sueltas la fuerte espada,
Y te ves del contrario atropellada?
¿El ropaje pisado, desceñida,
Destrenzado el cabello,
Rotas las joyas del hermoso cuello?

¿ Qué tienes ? Di¿ Levantas á los cielos
Tus ojos lagrimosos ?
¿ Exalas mil suspíros dolorosos ?
¿ No encuentras ¡ ay ! alivio á tus desvelos ?
¿ Tuerzes las blancas manos ?
¿ Tus males son tan fuertes ? ¿ tan tiranos ?

— « Lo son tanto... ¿ No miras ya la cumbre
Del nevado Pirene
Por el Galo ocupada ? ¿ Cómo viene
Bajando con inmensa muchedumbre ?
¿ Que el polvo roba el día,
Y ensordece su horrenda gritería ? »

« ¿ No miras que á su impulso el fuerte muro
Cede, se abre, le abriga ?
¿ No ves la hambre, la sed y la fatíga ?
¿ No ves que no hay asilo ya seguro,
Y que el Ebro espantado
No pone diques al Francés osado ? »

« ¿ No ves la reja dura abandonada
En los surcos primeros,
Sin pastores balando los corderos,
Los talleres desiertos, profanada
La estancia de las Musas,
Y á ellas girando en derredor confusas ? »

« ¿ No ves ya solos los paternos lares,
Los techos humëando,
Los caminos, las sendas ocupando
Ancianos y mugeres á millares,
Que huyen horrorizados
Del sangriento furor de los soldados? »

« El tierno niño de la veste asiendo
De su madre azorada,
La detiene en su fuga acelerada,
Y sus brazos con llanto está pidiendo;
Mas ella no le escucha,
Que el tiempo es corto y la congoja mucha. »

« Las vírgenes honestas y encojidas,
Rompiendo la clausura,
Esponen su recato y hermosura,
Andando acá y allá despavorídas:
Que la flor delicada
Espuesta al cierzo en breve se ve ajada. »

« ¡ Qué! ¿ Serán otra vez los templos santos
Con rabia destruidos?
¿ Mis hijos á cadenas reducidos?
¿ Volverán á mi seno los quebrantos?
¿ Dios, para mi castigo,
Renovará los tiempos de Rodrigo? »

No, España : no te afanes, y serena
El turbado semblante ;
El cielo justo con amor constante
Te quiere y te proteje : míra llena
El aura de alegría,
Míra la Paz amable que te envia.

Míra cual viene de esplendor cercada,
Y ninfas que oficiosas
En torno esparcen arrayan y rosas;
Repara su cabeza coronada
De los frutos de Céres,
Y en pos de ella corriendo los placeres.

Abre tus brazos, que los suyos tiende
Con amoroso esceso ;
Recoje de su boca el dulce beso,
Con que ese tu dolor borrar pretende,
Y, en su seno acostada,
Desfruta de la dicha deseada.

Desfrútala en buen hora, que aun el trueno
Resuena en el oido,
Aun se oye de la Guerra atroz rugido;
Aun el suelo se ve de sangre lleno;
Y, tú ya alegre en tanto,
En risa vuelves el pasado llanto.

Tal nace el dia en brazos de la Aurora,
Asoma en el oriente
Un destello de luz, rapidamente
Se estiende, el cerco de las nubes dora,
Y el tenebroso velo
Rasgado cae desde el alto cielo.

CIENFUEGOS.

Don Nicasio Alvarez de Cienfuegos a figuré principalement comme poëte tragique; nous avons vu jouer sur le théâtre de Madrid ses deux tragédies : *Zoraïde* et *la Comtesse de Castille*. Il a fait aussi un *Idoménée*, qui vaut mieux. Don Josef Marchena traite bien mal tous ces ouvrages dramatiques, et ne montre pas beaucoup de goût pour les pièces lyriques du même auteur. Il l'a d'ailleurs signalé comme un de ces corrupteurs francisés, qui, « *sans l'opposition* » *d'hommes d'un goût délicat, auraient fait* » *faire la* culbute *à la belle langue castillane.* » L'accusation charge même plus Cienfuegos que Melendez et Quintana. Ne revenons plus sur cette question; mais convenons de l'infériorité du premier de ces trois écrivains, qui doit essentiellement sa réputation littéraire à ses rapports avec les deux autres. Melendez l'avouant

pour son disciple, le nomma dans sa préface comme un des jeunes poëtes auxquels, à ce qu'il paraît, il croyait pouvoir léguer sa lyre. Doñ Manuel Quintana lui a dédié la dernière édition de ses poésies. Cienfuegos a été plus heureux dans la prose des autres que dans la sienne. Il a fait plusieurs dédicaces aussi, et l'on ne conçoit pas qu'un écrivain que l'on a vu dans le monde, y fût assez étranger pour y produire ses affections privées, avec si peu de tenue. Ses exagérations démesurées, l'affectation de ses naïvetés tout-à-fait enfantines, rendent presque risibles l'amitié, la piété filiale elle-même, et tout ce qu'il s'efforce à faire comprendre qu'il sent.

Cienfuegos n'était pas né poëte; il fut un homme de bien, instruit, nourri des meilleurs principes de morale et de philosophie, qui, bien aise de les communiquer, y employa l'art des vers, qui fit partie de ses *connaissances*. Il y a donc dans ses odes, et surtout dans ses épîtres, des morceaux estimables : nous avons choisi, entre ses poésies du genre pastoral, deux

pièces où nous avons cru trouver, en assez grand nombre, quelques qualités, plus rares dans ses autres écrits.

Parmi ses compositions lyriques, on remarque une ode en l'honneur du général Bonaparte, avec cette épigraphe : *Victorque viros supereminet omnes*. M. Cienfuegos fut du nombre des ardens admirateurs de Bonaparte, devenus ensuite les ennemis les plus indomptables de Napoléon [1]. Il était attaché au gouvernement, comme chef de division aux affaires

[1] *La inexôrable sombra de Cienfuegos*, a dit, en parlant de cet auteur, un de nos littérateurs encore vivant, Don Alberto Lista, dans un recueil de vers, publié en 1822, où l'auteur a fait connaître un talent exercé. A la même époque a paru un autre volume de poésies détachées, d'un petit fils du grand Colomb, qui devrait bien aspirer à chanter son immortel aïeul. Mais parmi les élèves des muses dont nous avons eu à regretter de n'avoir vu aucune composition considérable depuis les premières espérances qu'ils avaient données, nul ne paraissait appelé à enrichir le Parnasse espagnol moderne plus que Don Nicasio Gallegos.

étrangères, lors de l'occupation de Madrid par le grand-duc de Berg. Cienfuegos, âme de l'opposition concertée dans la capitale, ne se borna pas à des trames secrètes; il y mit une hardiesse qui le fit condamner à mort. Ses amis parvinrent à le sauver, mais ils ne purent empêcher sa déportation, qui, dans l'état de maladie où il se trouvait quand on le fit partir, devint un équivalent de la première peine. Il n'avait qu'à solliciter un sursis; on l'y engagea en vain : Cienfuegos ne voulut jamais signer une demande à l'autorité nouvelle. Il vint expirer en France, non loin des lieux, où, jeté par la même tempête, devait bientôt mourir dans la ligne opposée, Melendez, son maître, et long-temps son ami.

LE VIEILLARD ET LE FRÊNE.

ROMANCE.

Alors qu'au loin sur les champs de Cérès
Trace les monts leur ombre déroulée,
Et rend plus fraîche une douce vallée,
Dont semble épris le lent Manzanarès ;
Un homme pur, qu'a vu le dernier âge,
Y va chercher la verdure et l'ombrage.

Quittez, zéphyrs, les bois voluptueux,
Où les amours vous retiennent encore :
Touchez le front du vieillard vertueux ;
A son haleine offrez l'ambre de Flore.
Il marche en paix ; du courant tortueux
Le bruit égal, le chant d'une alouette
Se mêlent seuls à la scène muette :
Mais, il s'arrête : il regarde des fleurs,
Et de ses yeux ont coulé quelques pleurs.
« O souvenirs ! » je l'entends qui s'écrie :
« O Dalemon ! tu vis cette prairie
Peuplée encore, aux jours de ton printemps,
D'un hameau simple et d'heureux habitans,

Tout a fini : je reste seul, pour être
De changemens déplorable témoin :
L'homme de cour, tout à l'heure, a pris soin
D'emprisonner cette rive champêtre.
Sur ce coteau, que fatigue un palais,
Mes sons joyeux, dans les danses légères,
Plus d'une fois conduisaient les bergères,
Ou de ma flamme, à l'écart, je parlais.
Tout aujourd'hui méconnaît mon langage :
Toi seul, ô frêne ! es mon contemporain.
Hélas ! d'un père assis sous ton ombrage
Ta vue aussi me rapelle l'image,
L'œil imposant, le front haut et serein.
Tu me voyais d'une épouse chérie
Entretenir l'aimable rêverie,
Et, de tes bras écartant le soleil,
Sous les chaleurs nous versais le sommeil.
Et tu m'as vu, dans les jours de ma gloire,
La fronde en main, à la course, luttant,
Aux plus vantés enlever la victoire.
Contraste amer ! voilà, dans cet instant,
Que, sous mon corps, chargé de tant d'années,
Je sens fléchir mes jambes enchaînées.
Incline-toi, frêne de mes amours,
Et d'un soutien prête-moi le secours.

Je t'arrosai : ta pompe est mon ouvrage. »
L'arbre au vieillard cède de son branchage
L'appui qu'il veut. Il poursuit en ces mots :
« Puisse le ciel protéger d'âge en âge,
Frêne élégant, l'orgueil de tes rameaux.
Qu'il tienne loin de ta cime chenue
Les vents fougueux et les feux de la nue.
Lorsque l'hiver ramène ces autans,
Lorsque l'été nous abat haletans,
Auprès de toi que Flore retenue
Sous tes abris répande le printemps.
Et, frêne ami, la faulx inévitable
Bientôt enfin frappera le vieillard :
Qu'à ton pied même, une main charitable
Cache ce corps que je quitte trop tard. »
Il dit, et va regagnant sa chaumière :
Et le soleil retirant sa lumière.

LE TOMBEAU.

YDILLE.

Ma vie, entre le ruisseau
Et le pied de la montagne,
Ne vois-tu pas ce tombeau,
Que le cyprès accompagne?

C'est là que paisiblement,
Dans l'urne religieuse,
Repose d'un couple aimant
La cendre silencieuse.

Nous étions enfans tous deux,
Quand Palmion et Sthérée
De leurs sympathiques feux
Remplirent cette contrée.

La jeunesse retenait
Leurs romances ingénues,
La vallée en résonnait,
La forêt les a connues.

Leur active affection
Sur chaque arbre s'est montrée:
Les uns disent Palmion,
Les autres disent Sthérée.

L'âge vint et les trouva
Heureux et s'aimant encore :
Le dernier soir arriva :
Ils s'aimaient comme à l'aurore.

C'est d'ici, je m'en souvien,
Qu'un jour nous les écoutâmes :
Leur amoureux entretien
Enflamma nos jeunes âmes.

Dans leurs doux épanchemens
Que d'ardeur, que de tendresses !
Dans chacun de leurs sermens
Que de siècles de caresses !

Et (dans mon âme, à jamais,
Tes paroles sont écrites)
Ma Philis, tu me disais,
Effeuillant des marguerites :

« Je veux aimer : nous serons,
» Toi Palmion, moi Sthérée,
» Et comme eux, nous grandirons,
» En gardant la foi jurée. »

N'attends pas à d'autres jours,
Par une fierté frivole :
Voici l'âge des amours,
C'en est fait quand il s'envole.

Viens jurer au monument,
Où dort le couple fidèle,
D'aimer éternellement,
Comme aima notre modèle.

EL ANCIANO Y EL FRESNO.

ROMANCE.

Al ir tendiendo los montes
Sus mas alagardas sombras,
Un ancho valle midiendo
Que en paz Manzanares corta;
El anciano Palemón,
Dexando la humilde choza,
Un siglo entero pasea
Por la verde y fresca alfombra.
Dexad, cefirillos mansos,
Dexad las selvas do mora
Amor, que un hombre de bien
Vuestros halagos provoca.
Venid, venid oreantes,
Y las alitas de rosa
Sacudiendo, á Palemón
Seguid cargados de aromas.
Todo es silencio en el valle;
No suena mas que las ondas
Del sesgo rio, y de lejos
La dulce voz de una alondra.

Contemplando en unas flores
Está Palemón, y llora.
« Yo ví esta pradera» exclama :
» ¡ O Palemon ! ¡ O memorias !
Siglos enteros cercada
De mil pastoriles chozas.
Todo se acabó : á mí solo
Conoce la vega ahora;
Solo quedé por testígo
De mudanzas dolorosas.
Ya es paseo de la corte
La que arboleda frondosa
Me vió nacer. ¡ Quantas veces
Me hospedó su fresca sombra!
Aquel infeliz collado,
Que está sustentando ahora
Ese jaspeado alcázar
Donde un cortesano mora;
En menos aciagos dias
Escuchó mi voz sonora,
Quando guiaba las danzas
De las ágiles pastoras.
Todo ya me desconoce,
Y en mi vejez me abandona.
Fresno inmutable, tú solo

Allá en antiguas memorias
Prestas á mi afan alivio,
Y en mi soledad me gozas.
Tú me recuerdas un padre
Que, baxo tu inmensa copa,
En mi pecho las virtudes
Vertia desde su boca.
Tambien descubrir me oiste
Mi ardiente amor á mi esposa;
Y en las estivales siestas
Frescor me guardó tu sombra.
¡ Qual me viste en otros tiempos,
Quando en la edad de mis glorias
Era el primero en la lucha,
En el salto y en la honda!
Pasó mi honor; todo muere:
¡ Quan otro de aquel ahora
Trémulo me ves, cediendo
A los años que me agobian!
Y las ya cansadas plantas
Flaquean y me abandonan.
Fresno de mi amor, tus ramas
Acia mí benigno dobla:
Yo te serví con el riego,
Y es mia tu gala toda.

¡ Bendito seas, mi fresno!
Que ya una rama piadosa
Me alargas. ¡ Que buen cayado
Palemón, tendrás ahora!
Haga el cielo, ó fresno amigo,
Haga el cielo que tu pompa
Dure por eternos siglos,
Y cada vez mas hermosa!
¡ Jamas de Aquilón te opriman
Las furias tempestuosas;
Ni el rayo ardiente del cielo
Ofenda impío tu copa!
¡ Quando la nieve entristezca
Las soledades selvosas,
En tu follage enredada
Pose Primavera hermosa!
Y quando Agosto inflamado
Marchite las verdes hojas,
Cuelgue el Abril en las tuyas
La cuna feliz de Flora!
Amigo fresno, la muerte,
Que á nadie jamás perdona,
Porque el morir es forzoso,
Se acerca á mí presurosa.
¡ Plegue, quando al fin llegáre,

Que, por mi postrera gloria,
Mis huesos algun piadoso
Al pié de tu tronco ponga! »
Dixo, y lloró, y apoyado
Volvió el pastor á su choza:
Dió el sol el postrer suspiro,
Y se tendiéron las sombras.

EL TÚMULO.

ROMANCE.

¿No ves, mi amor, entre el monte
Y aquella sonora fuente
Un solitario sepulcro,
Sombreado de cipreses?
Pues en paz alli cerradas
Descansan ya para siempre
Las silenciosas cenizas
De dos que se amáron fieles.
Eramos niños nosotros
Quando Palemón y Astérie
Llenáron estas comarcas
De sus cariños ardientes.
No hay olmo que en su corteza
Pruebas de su amor no muestre:
Palemón los unos dicen,
Los otros claman Asterie.
Sus amorosas canciones
Todo zagal las aprende;
No hay valle do no se canten,
Ni monte do no resuenen.
Llegó su vejez, y hallólos
En paz, y amándose siempre:
Y amáronse, y expiráron;

Pero su amor permanece.
¿ Te acuerdas, Filis, que un día,
Simplecillos é inocentes,
Los oimos requebrarse,
Detrás de aquellos laureles?
¡ Quantas carícias manaban
Sus labios! quantos placeres!
¡ Quanta eternidad de amores
Juraba su pecho ardiente!
Al verlos, ¿ te acuerdas, Filis,
(O tan preciosas niñeces
Volaron?) que me dixiste,
Deshojando unos claveles:
« Yo quiero amar; en creciendo
Serás Palemón, yo Asterie,
Y jurarémos, qual ellos,
Amarnos hasta la muerte. »
Mi Filis, mi bien, ¿qué esperas?
El tiempo de amar es este;
Los dias rápidos huyen,
Y la juventud no vuelve.
No tardes; ven al sepulcro,
Donde los pastores duermen,
Y, á su exemplo, en él juremos
Amarnos eternamente.

MORATIN.

Don Leandro Fernandez de Moratin, né à Madrid, est fils du poëte dont il a été fait mention dans la notice sur Cadalso. Notre poëte héréditaire, formé par une éducation classique, a constamment appartenu aux lettres, jusqu'à ce que la politique, étant allée le chercher comme les Melendez et les Conde, lui a fait partager leur sort.

M. Moratin, le fils, a cultivé particulièrement une muse dont cet ouvrage ne rapporte aucune inspiration; sans avoir manié la lyre avec autant de succès qu'il a chaussé le brodequin, il n'a rien fait qui ne soit d'un écrivain supérieur. Son langage est toujours le plus pur; son style est le plus châtié; sa versification est un modèle: on a dit de ses vers, qu'ils avaient un son argentin. Ce sont là, toutefois, des qualités carac-

téristiques que nous devons renoncer à faire connaître autrement que dans cette Notice : aussi nous en tiendrons-nous à un seul essai.

Don Leandro Moratin fit apprécier la nature de son talent par un petit chef-d'œuvre comico-satirique intitulé : *le Café*, ouvrage de sa jeunesse, dirigé contre les fades rapsodies qui avaient nouvellement envahi notre théâtre. Ses critiques, et surtout les exemples qu'il a fournis à la scène espagnole, peuvent réclamer l'honneur de son amélioration. Ses comédies les plus importantes sont le *Oui des jeunes filles*, qui a été traduit en français et joué sur un des théâtres de Paris, et *la Mogigata* [1] (Tartufe femelle). On

[1] Les écrits dramatiques de M. Moratin ont été récemment l'objet d'une analyse détaillée, aussi honorable pour notre auteur qu'intéressante pour les lecteurs, insérée dans la *Revue encyclopédique* (février 1827). L'article est signé du nom espagnol que vient de recommander à la considération de la France littéraire un ouvrage de longue haleine et du premier ordre : *l'Espagne sous les rois de la Maison de Bourbon...*, par Don Andrés Muriel.

distingue, parmi ses poésies détachées, une pièce de vers adressée au prince de la Paix, dans laquelle le poëte s'est plu à faire revivre le langage et la versification d'Alphonse X; composition charmante, dont le moindre mérite est le redoublement des difficultés vaincues : une satire intitulée *Leçon poétique*, où l'auteur prêche encore d'exemple, et l'ode élégiaque que nous avons choisie. Nous désirions contribuer, autant qu'il était en nous, à honorer l'homme vénérable, *savant antiquaire*, *historien*[1] *et humaniste*, victime des vicissitudes politiques, avec lesquelles il n'eût jamais soupçonné qu'il aurait un jour quelque chose de commun.

[1] La mort a frappé Don Antonio Conde avant qu'il eût élevé sa réputation à la hauteur où l'on sent qu'il allait arriver par son travail précieux, publié récemment sous le titre d'*Histoire de la Domination des Arabes en Espagne*. D'un autre côté, il est piquant d'y trouver les élémens en brut, à telles enseignes que, conservant encore l'empreinte du texte original arabe, la langue castillane maudit les rois de Castille, déplore nos succès, et demande notre extermination.

ODE

A LA MORT DE DON ANTONIO CONDE,

SAVANT ANTIQUAIRE, HISTORIEN ET HUMANISTE.

Tu quittes la lumière,
Ami si cher; eh quoi!
Ce n'est pas avec moi!
De l'insensible pierre
La glace aura pressé,
Hélas! ton corps glacé:

Et moi, souffrant, débile,
Vaincu du faix des ans,
Moi, que d'ennuis cuisans
Navre la haine habile,
Pour te pleurer toujours,
J'existe plein de jours!

Ah! nous devions ensemble
Chercher, silencieux,
L'abri délicieux
Où le repos rassemble,
Sous des berceaux fleuris,
Les morts du ciel chéris:

Ou bien, sous l'air céleste,
Le Temps devait encor
Épancher le trésor
De ton savoir modeste,
Et du fatal linceul
M'envelopper tout seul.

L'étude obtint pour elle
Ton âge tout entier,
T'éloignant du sentier,
Où l'âme la plus belle,
Dans les plaisirs oiseux,
Éteint ses jeunes feux.

Presqu'en ta fleur première,
Docte vainqueur, admis
Au temple de Thémis,
Tu verses la lumière
Autour des saintes lois,
Qui passent par ta voix.

Les filles de mémoire,
Magiques déités,
A leurs flots enchantés
Un jour te laissent boire;
Et ton facile essor
T'acquiert la lyre d'or.

Tu fais alors revivre,
Aux Tempés de Léon,
La voix d'Anacréon,
Et Théocrite livre
A ton pipeau léger
Les plaines du berger.

Tu disais l'harmonie
Des langages heureux,
Et le rhythme nombreux
De Rome et d'Ionie,
Et de l'Arabe ardent
Le mode redondant.

Et quel chant d'allégresse
L'Hébreu, long-temps captif,
Entonna fugitif,
Quand la mer vengeresse
Engloutit les soldats,
Rugissans sur ses pas.

Un voile au loin recèle
En vain l'obscur passé;
A ton zèle exaucé,
L'Histoire le révèle :
De la poudre évoquant
Bronze et marbre éloquent.

D'événemens qu'efface
Le Temps qui les produit,
Sans cesse elle t'instruit,
Et ton burin retrace
Nos champs et nos cités,
Mille ans ensanglantés.

Du jour, que favorise
Le Sort dans ses arrêts,
Qu'aux plaines de Xerèz
Le sceptre goth se brise,
Et l'Ébre obéissant
Révère le Croissant,

Au jour, où l'infidèle,
Par un dernier revers,
Brisa nos derniers fers,
Et les croix d'Isabelle,
Que Gonzalve arbora,
Couronnent l'Alambra.

Tu redisais, sans haine,
De nos sanglans rivaux
Victoires et travaux,
L'Europe, instruite à peine
De ton tribut offert,
Apprend qu'elle te perd.

De la funèbre route
Long-temps de longs sanglots
Remplirent les échos ;
L'oreille encore écoute ,
Au fond du monument ,
Un sourd gémissement.

Pardonne, ami , pardonne,
Sage persécuté ;
Aux rives du Léthé,
Ne vois que ta couronne :
Pour prix de ta vertu,
De gloire revêtu.

D'une ingrate patrie
N'accuse plus les torts :
Jamais d'heureux efforts
N'ont illustré la vie ,
Sans que d'amers retours
N'en aient troublé le cours.

ODA

A LA MUERTE DE D. JOSEF ANTONIO CONDE,

DOCTO ANTICUARIO, HISTORIADOR Y HUMANISTA.

¡ Te vas, mi dulce amigo,
La luz huyendo al dia!
¡ Te vas, y no conmigo!
¡ Y de la tumba fria
En el estrecho límite,
Mudo tu cuerpo está!

Y á mí, que débil siento
El peso de los años,
Y al cielo me laménto
De ingratitud y engaños;
Para llorarte, mísero!
Largo vivir me dá.

O fuéramos unidos
Al seno delicioso,
Que en sus bosques floridos
Guarda eterno reposo,
A aquellas alma ínclitas,
Del mundo admiracion:

O á mí solo llevara
La muerte presurosa,
Y tu virtud gozara,
Modesta, ruborosa,
Y tan ilustres méritos
Ufana tu nacion.

Al estudio ofrecíste
Los años fugitivos;
Y joven conociste
Cuanto le son nocivos
Al generoso espíritu
El ocio y el placer.

Veloz en la carrera,
Al templo te adelantas
Donde Témis severa
Dicta sus leyes santas;
Y en ellas, digno intérprete,
Llegaste á florecer.

Cíñéronte corona
De lauros inmortales
Las nueve de Helicona:
Sus diáfanos cristales
Te dieron, y benévolas
Su líra de marfil.

Con ella, renovando
La voz de Anacreonte,
Eco amoroso y blando
Sonó de Pindo el monte,
Y te cedió Teócrito
La caña pastoril.

Febo te dió la ciencia
De idiomas diferentes;
El rítmo y afluencia,
Que usaron elocuentes,
Arabia, Roma y Atica,
Supíste declarar.

Y el cántico festívo
Que, en bélica armonía,
El pueblo fugitívo
Al Númen dirigia:
Cuando al feroz egército
Hundió en su centro el mar.

La Historia, alzando el velo
Que lo pasado oculta,
Entregó á tu desvelo
Bronces que el arte abulta,
Y códices y mármoles
Amiga te mostrò.

Y allí, de las que han sido
Ciudades poderosas,
De cuantas dió al olvído
Acciones generosas
La edad que vuela rápida,
Memorias te dictó.

Desde que el cielo airado
Llevó á Xerez su saña,
Y al suelo derribado,
Cayó el poder de España;
Subiendo al trono gótico
La prole de Ismaél:

Hasta que rotas fueron
Las últimas cadenas,
Y tremoladas vieron
De Alhambra en las almenas
Los ya vencidos Arabes,
Las cruces de Isabél.

Y á tí, de dos naciones,
Ilustres enemigas,
Referir los blasones,
Hazañas y fatígas,
Y de candor histórico
Dignos egemplos dar.

Europa, que anhelaba
De tu saber el fruto,
Y ofrecerle esperaba
En aplausos tributo,
La nueva de tu pérdida
Debe primero oir.

La Parca inexôrable
Te arrrebató á la tumba;
En eco lamentable
La bóveda retumba,
Y allá en su centro lóbrego
Sonó ronco gemir.

¡ Ay ! perdona, ofendido
Espíritu, perdona;
Si en la region de olvído
Ciñes aurea corona,
Y tus virtudes sólidas
Tienen ya galardon.

No de una madre ingrata
El duro ceño acuerdes;
Que nunca se dilata
La exîstencia que pierdes,
Sin que la turben pérfidas
Envidia y ambicion.

QUINTANA.

Don Manuel-José Quintana est de la province de Melendez. Il a été élevé aussi à Salamanque. Son premier emploi à Madrid l'attachait à la partie contentieuse du ministère des finances : les révolutions qui se sont succédées lui ont été funestes; mais dans sa carrière littéraire nous trouverons des succès constans.

M. Quintana, qui s'était d'abord essayé sur la scène tragique par une imitation de l'anglais Lewis, s'est mis chez nous hors de ligne, par sa belle tragédie de *Pélage;* il a acquis, de plus, des titres nombreux pour figurer parmi nos premiers lyriques. C'est un des auteurs que les limites que nous nous sommes tracées nous empêchent de faire apprécier convenablement.

La dignité, la force de la pensée, la diction noble et énergique, les sentimens élevés carac-

térisent ses ouvrages, qui tous sont de choix. Nous voyons en lui un autre Herrera avec plus de liant et d'aménité, mais peut-être moins grand versificateur.

M. Quintana n'a pas donné le titre d'ode à ses compositions lyriques, sans doute parce qu'il ne s'y est pas assujetti à des combinaisons rhythmiques régulières. Les symétries modernes de l'art n'ont pas attiré la principale attention du chantre philosophe, ou peut-être n'y a-t-il vu que des entraves mal entendues. Nous lui saurions gré de n'en avoir pas accepté le joug s'il devait y sacrifier une pensée.

La manière de M. Quintana est très-prononcée dans le système opposé aux habitudes de la versification française. Parmi les pièces que nous traduirons pour faire connaître ce poëte, il y en a une surtout (*le Chant à la Mer*) que l'on défigurerait entièrement, si l'imitation s'abstenait de certains rejets et d'autres artifices pris à la versification latine. Nous y avons toutefois mis beaucoup de ménagement,

avertis par des critiques de la première partie de notre ouvrage, qui, pleines de bienveillance sur tout le reste, se sont montrées très-sévères sur ce point. Nous reconnaissons que, si fondées que nous puissions croire des théories dissidentes [1], il ne nous appartient que de suivre la pratique devenue autorité.

[1] En voyant les vers de Virgile non moins admirés en France qu'ailleurs, on peut se demander d'après quel principe les Français ont repoussé, seuls, des manières compatibles avec leur langue, qu'ils rencontrent à chaque pas chez ce grand maître? Certes, quand il n'encadre pas ses locutions dans la dimension du vers, on ne le soupçonnera pas d'impuissance, ou de manque de goût. On ne saurait trouver, dans la construction spéciale du vers épique français, une raison pour le priver de ces ressources dont les nôtres s'enrichissent. Il semblerait, au contraire, qu'il y a plus de besoin de variété accidentelle, là où il existe plus d'uniformité constitutive. C'est bien le cas du vers alexandrin, dont le repos arrive toujours à la même place. Nous avons dit, dans l'avant-propos de notre premier volume, que les autres littératures, issues de la latine, avaient fini

Revenant à l'écrivain qui a donné lieu à cette explication, pour le faire apprécier sous plus d'un rapport, nous tirerons d'un ouvrage an-

par rejeter, comme contraire au style large, le balancement d'hémistiches, adopté dans l'enfance de l'art. Le pentamètre latin ne forma point un rhythme. L'obligation d'encaisser une portion de sens déterminée, dans l'espace étroit de trois pieds, restreint tellement la diction, exclut tant de tournures, que forcés, comme dans une ruelle murée, à marcher sur les pas les uns des autres, il en sera bientôt peut-être des alexandrins français comme des vers des langues mortes : on les fera par *centons*. Le code poétique français a opéré une véritable déception : il a semblé assigner à la haute versification un grand rhythme, et elle n'a eu réellement que des petits vers de six syllabes, parfaits pour des chansonnettes. Mais la loi, sous ce rapport, est, dès longtemps, demeurée immuable : il n'y a plus moyen que pour des règlemens, des usages qui, sans la violer, en modifient l'effet, en ne laissant point à la condition essentielle un caractère exclusif. C'est ce qu'on obtient déjà lorsque l'on associe, aux repos obligés, d'autres repos. Les exemples de cet artifice ne manquent pas chez les classiques français ; nous les trouvons seulement trop rares, et

glais[1] le passage suivant. « Don Manuel Quin-
» tana, jeune avocat, s'est placé au premier
» rang des hommes de lettres de ce pays, par

voyons, avec plaisir, qu'ils deviennent plus nombreux sous la plume des modernes. Les repos commandés à la sixième syllabe et à la douzième, semblent deux ornières que l'on commence à vouloir cartayer. Qui sait si, peu à peu... ? Enfin, le système musical français offre assez de *précédens* pour faire présumer qu'en fait d'*harmonies*, la loi de l'habitude peut se prêter en France à quelques *amendemens* venus du dehors ; c'est une matière où le goût français ne s'est pas toujours trouvé infaillible.

[1] *Letters from Spain : printed for Henry Colburn.* Ouvrage dont (laissant à part des opinions sur une matière plus délicate que la politique et les vers) on ne saurait trop vanter le mérite. Nous croyons pouvoir le revendiquer pour l'Espagne, quoique écrit dans une langue étrangère. Si la raison et la profondeur qui y règnent sont anglaises, la vérité du pinceau, la sagacité et le piquant des Cervantes et des Isla, dénoncent dans l'auteur un de leurs compatriotes. On y rencontre même partout de ces fleurs qui ne naissent que sur les bords du Bétis.

» ses talens poétiques, et par la variété de ses » connaissances; tandis que l'excellence de son » cœur et l'élevation honorable qui règle sa » conduite, rendent son commerce extrême- » ment agréable, et donnent un haut prix à son » amitié.... » Il a mis en tête du recueil de ses poésies une vignette où l'on voit une figure ailée, enchaînée au pied d'un sombre édifice gothique, et levant les yeux vers le temple des Muses, dans l'attitude du découragement.

L'ardent patriotisme dont M. Quintana s'est montré animé, en tout temps, a inspiré à sa muse bien des chants de regrets et de douleur; mais elle a saisi aussi les occasions qui prêtaient à l'éloge de l'espérance. La première composition que nous donnerons de cet auteur réunit les deux caractères; le ton chagrin de quelques passages n'ôte rien à ce que le sujet a d'honorable pour l'Espagne de nos jours.

L'immortelle découverte du docteur Jenner était encore combattue en Europe, par plus d'une autorité, lorsque le gouvernement espa-

gnol ordonnait une expédition pour porter le vaccin en Amérique. Un jeune adepte, jusque-là peu connu, mais doué de beaucoup d'activité et d'une belle figure, contribua efficacement à cette détermination, et l'exécution lui en fut commise. Agent heureux! que le besoin poétique de centraliser l'intérêt a élevé bien haut dans les chants de M. Quintana. Nous prendrons la liberté de transporter ici la strophe consacrée à ses traverses personnelles, qui nous ont paru plus en rapport avec cette notice qu'avec l'objet général de la composition dont il s'agit.

« Toi, vole vers le but que poursuit ta belle âme ;
Arme-toi de courage : il en faut. Les autans,
Les menaces de l'air et des flots inconstans,
L'abîme sous tes pieds, sur ta tête la flamme,
Les perfides rochers où se cache la mort
Sont les moindres périls que t'aprête le sort.
Ils te viendront de l'homme. A l'erreur, à l'envie
Livré par ses penchans, c'est lui qui déchaîné
Tourmentera ta course, exposera ta vie ;

Mais toi, songe au laurier qui te fut destiné,
Et dont la branche n'est ravie
Que par un effort obstiné. »

Ce n'était pas l'individu, c'était la découverte que, chez nous comme partout ailleurs, l'ignorance attaquait. On disputa et on intrigua encore long-temps à ce sujet, et il arriva que les colonies jouirent du bienfait avant la métropole. Exemple signalé, ajouté à ceux que nous avons dit avoir été donnés sous le ministère du marquis de la Sonora. Ils ont montré la sollicitude de la mère-patrie pour ses enfans d'outre-mer; mais il est toujours resté aux colonies un grand grief à alléguer en temps opportun : la colonisation.

CHANT

SUR L'EXPÉDITION ESPAGNOLE

QUI PORTA LA VACCINE EN AMÉRIQUE.

Vierge aimable du monde, Amérique innocente,
Qui brilles des attraits de la beauté naissante,
Relevés par l'éclat des plus riches atours :
Toi, dont la terre au loin se pare,
Et qui du ciel, depuis envers toi si barbare,
Parais avoir été les premières amours :
Écoute : tu le peux. Si jamais tes annales
Ont fixé mon regard, sans l'obscurcir de pleurs,
Si je n'ai pas gémi, rougi de tes malheurs,
Que, pareil aux pervers dont les fureurs rivales
Luttèrent pour te ravager,
Moi-même à la vertu je devienne étranger.

Au livre de mémoire accusant ma patrie,
Ta plainte, en traits de sang, y grava nos excès,
Et repousse de son accès
Une gloire qu'ils ont flétrie.
Ah ! n'oublîras-tu point ? Trois siècles révolus,
Pleins de nos châtimens, seront-ils superflus ?

Courbés, asservis que nous sommes,
Dans tes souverains absolus,
Non, ne vois plus les mêmes hommes.
Non : nulle part l'essor qui des ondes d'Atlas
Intrépide cherchait la barrière inconnue,
Ni l'audace, cruelle, hélas!
Qui te chargea de fers sanglante et demi-nue.

— « Les hommes ne sont plus, les maux me sont restés.
Si j'ai de mes vainqueurs maudit les cruautés,
Je puis vous pardonner : leur âpre barbarie
Appartient à leur siècle et non à ta patrie.
Mais, faut-il qu'au poids de mes fers,
Qu'aux outrages que j'ai soufferts
Une contagion, par vos flottes portée,
Joigne encore aujourd'hui ses ravages hideux!
Regarde : mais d'horreur tu détournes les yeux.
Tel que de sa langue irritée
Lance l'affreux serpent les rapides poisons,
Tel qu'abat vos épis l'instrument des moissons,
Tel frappe ce fleau. Tremblante, épouvantée,
Sans secours, sans vigueur, en vain je me défends :
Sa rage, par milliers, dévore mes enfans. »

« Prenez pitié de moi, vous qui de l'Amérique
Vous prétendez les souverains. »

Comme en ces mots plaintifs s'exhalaient ses chagrins,
Voilà qu'au centre heureux du monde britannique
La Nature livrait l'antidote puissant
Qui devait au venin dérober notre sang.
Du farouche taureau compagne pacifique,
Tu gardais ce bienfait des cieux
Aux sources d'où jaillit ton nectar précieux.

Jenner, qui tarit tant de larmes,
Révélait ce trésor aux peuples étonnés :
Dès lors les mères, sans alarmes,
Caressèrent leurs nouveaux-nés;
Sans crainte de les voir fanés,
La vierge orna les lis répandus sur ses charmes.
Et, consacrant le nom du bienfaisant mortel
Dont un si grand trophée a couronné l'étude,
L'Europe, dans sa gratitude,
Au-dessus des héros lui décerne un autel.

Un Espagnol, jaloux de cet excès de gloire,
Voulut en partager la noble ambition :
« Ah! » dit-il, « que ma nation
» De ses grandes vertus reprenne la mémoire.
» Le sort donne l'invention :
» Anglais, jouis de ta victoire.
» Mais l'Espagne, appelée à l'emploi le plus beau,

» Portera le bienfait sur ces mornes rivages
» Que du fléau cruel dépeuplent les ravages.
» J'irai, j'irai moi-même : un céleste flambeau,
» Une voix du ciel m'y convie :
» Transplantons au milieu des ombres du tombeau
» Ce nouvel arbre de la vie. »

Ainsi parla Balmis : le port obéissant,
Bientôt à son zèle pressant
A présenté la nef, où s'agite la voile.
Il part. Noble argonaute, observe ton étoile.
Flots de l'Océan, retenez,
Devant le saint dépôt, vos bonds désordonnés.
Des générations c'est l'espoir tutélaire :
Craignez de l'assaillir. Gardez votre colère,
Réserve tes fureurs, aquilon des hivers,
Pour les jours, où, du fond de ces rades lointaines,
Reviendront les flottes hautaines,
Où l'or navigue empreint des maux de l'univers.

La nef touche le bord : la souffrante Amérique
A salué son bienfaiteur,
Et reçoit de sa main le levain électrique,
Miraculeux épurateur.
Mais, suivant de nouveau son astre inspirateur,
Balmis tourne la proue : il va voguer encore

Au sein d'un immense horizon.
Sur l'océan austral le vaisseau d'Épidaure
Se montre aux terres de l'aurore,
Aux royaumes du Gange, aux rives de Luzon.
On dit que, des confins que son ombre surveille,
Le grand Confucius consacre une merveille,
Digne de sa haute raison.

Tu fis, noble Espagnol, briller un dernier reste
De cette lumière céleste,
Que des jours plus heureux versaient sur nos climats.
Sera-t-elle à jamais perdue?
Ne reviens pas, Balmis : la palme qui t'est due,
L'Europe ne la produit pas.
Reste où la sainte indépendance
Doit trouver un asile et toi ta récompense;
Où les hommes, un jour innombrables par toi,
En des chants de reconnaissance,
D'éterniser ton nom s'imposeront la loi.
S'il faut qu'aux temps marqués la tombe te refuse
D'entendre ces accens d'un touchant souvenir,
Prête aujourd'hui l'oreille aux accords de ma muse :
Par eux a préludé l'hymne de l'avenir.

A LA BEAUTÉ.

Alors que dans la fleur de mes jeunes années,
Tu fixas mes regards, Beauté, présent des dieux,
Ah ! combien me ravit ton éclat radieux !
J'aimai : je t'adorai : tu fis mes destinées.
Idole du poëte, ainsi que des amans,
Par toi je soutenais l'essor de mon génie,
Pour toi j'interrogeais le dieu de l'harmonie,
Et je chantai ta gloire, ou plutôt mes tourmens.
Aujourd'hui nul désir, nul espoir ne m'abuse,
Nul lien n'engage ma foi :
Mon hommage plus libre est plus digne de toi ;
Puisses-tu l'acueillir et sourire à ma muse !

Heureux, si du moins je t'offrais
De tes charmes brillans la fidèle peinture !
Oh ! qui me donnera tout ce que la Nature
Trouve dans sa palette et de pur et de frais !
Des champs brillent ainsi les trésors tributaires,
Ainsi rougit l'œillet au sein de nos parterres ;
Et tel, dans l'azur parfumé,
Le svelte peuplier s'élance,
Et des vagues zéphirs le souffle le balance,
Humide des larmes de Mai.

Tu nais, et la Nature a tressailli de joie :
On dirait un printemps nouveau,
Ramené par les fleurs qui parent ton berceau :
Tels sont, quand la nuit se déploie,
Et qu'aux cieux Phébé reparaît,
Les doux tressaillemens de la sombre forêt
Aux nouvelles clartés que son disque renvoie.
L'Amour s'agite ! en quel dessein ?
« De moi seul, désormais, l'univers va dépendre. »
Il dit, et s'apprête à répandre
Son éclat sur ton front, ses ardeurs dans ton sein.

Poursuis, et que du jour la pourpre matinale
Nuance de ta peau la teinte virginale ;
Que l'astre du midi resplendisse en tes yeux ;
Que la pudeur timide en modère les feux.
Que l'essence des fleurs compose ton haleine ;
Que l'œil ne découvre qu'à peine
L'albâtre de ton sein sous l'or de tes cheveux.
Que tes bras à l'Amour, tes pas à Terpsichore
Doivent le don charmant de t'embellir encore.

Lève un front glorieux, brillante déité,
Contemple quel pouvoir exerce la beauté :
Tu charmes l'homme austère, et triomphes du sage.
Tes flammes, réchauffant les cœurs glacés par l'âge,

Font exhaler ces cris : « O printemps fortunés,
» Douces illusions, jours d'amours, revenez ! »
Cependant que bouillante, éperdue, en délire,
Sur tes pas la jeunesse à grands flots accourant,
Dans le culte qu'elle te rend,
Ainsi que ses désirs proclame ton empire.

Mais ton cœur ! Nul encens ne flatte son orgueil.
Farouche, ivre aussi de tes charmes,
Sans daigner à tes pieds abaisser un coup d'œil,
Tu marches sur des fleurs qu'arrosèrent nos larmes.
Arrête un seul moment ton char victorieux :
Vois ces dépouilles que tu traînes ;
Ces captifs qu'asservit ton joug impérieux.
Ecoute-les bénir la source de leurs peines,
Et les chanter au bruit de leurs pesantes chaînes.

Heureux qui tendrement soupire à tes côtés :
Qui t'ose demander d'adoucir son martyre,
Et voit alors ta bouche entr'ouverte au sourire,
Et tes yeux attendris, et ses vœux écoutés !
Amour, viens d'une aile rapide,
Ah ! viens couronner ses transports :
Il a dévoré les trésors
Dont son cœur enflammé si long-temps fut avide.
O délice ! ô triomphe ! Il s'avance en vainqueur :

Mais son sein, que l'excès de son bonheur oppresse,
Semble ne plus suffire à contenir ce cœur,
Qu'enflent l'émotion et l'orgueil et l'ivresse.

Eh quoi! tant de bonheur peut se perdre en un jour.
Quoi! la beauté volage, infidèle à l'amour,
Dans son timide sein cacherait l'imposture!
Le Dieu que tu trahis embellit tes appas,
Ingrate! et de plaisirs environnant tes pas,
Unit ses dons aux dons que t'a faits la Nature.
Que dis-je? à ce dieu seul, bienfaiteur des mortels,
Le monde, en t'adorant, crut offrir des autels.
Étouffe ton flambeau, développe tes ailes,
Fuis dans les airs, fils de Vénus,
Fuis : mais du sentiment les sources éternelles,
Promptes à se tarir dans les cœurs infidèles,
Vengeront tes droits méconnus.

Et, quelle est, cependant, la beauté qui, soumise,
Offre l'exemple à l'univers
D'un sentiment vainqueur du temps et des revers?
Ah! je te reconnais, malheureuse Héloïse.
Tu pleures! tu gémis! quel pouvoir inhumain
Dans ces noires prisons a plongé tant de charmes?
Hélas! elle répond : « C'est l'amour. » — Quelle main
Rouvre et nourrit toujours la source de tes larmes?

— « C'est l'amour. » — Quoi ! faut-il entendre tes sanglots
Sans fin retentissans sous ces voûtes funèbres ;
Et dès l'aube du jour, et du sein des ténèbres,
Que le nom d'Abélard afflige les échos ?

— « J'obéis à l'amour. En vain les Destinées
» Amassèrent sur moi de si longues années ;
» Leurs traces ont flétri les roses de mon teint,
» Mais ce feu dévorant ne s'est jamais éteint.
» Mon amant ne vit plus, mon amour vit encore.
» Que ne puis-je, au tombeau par mes pleurs arrosé,
» Aux froides cendres que j'honore
» Imprimer la chaleur de mon souffle embrasé !
» Laisse-moi le seul bien permis à mes misères :
» Laisse-moi me noyer dans mes larmes amères ;
» Laisse-moi ma douleur. Au terme de mon sort,
» Que j'invoque Abélard de ma voix expirante :
» Que dans mes yeux mon âme errante
» Redemande Abélard aux ombres de la mort. »

Ainsi transmet sa voix ses peines d'âge en âge ;
L'amour y compatit, la pitié les partage.
Des myrtes pour sa tombe et des roses ; des pleurs,
Des pleurs surtout pour ses douleurs :
Par son ombre attendu, ce tribut les soulage.
O droits d'un cœur sensible, attrait mystérieux !

Femmes, vous lui devez le pouvoir de vos yeux
Si ce charme infini d'un sexe qu'on adore
Commande au sentiment, c'est par lui qu'il renaît;
La beauté sans amour est la fleur inodore,
Vaine idole de l'œil, le cœur la méconnaît.

A LA MER.

Apaise le courroux de tes flots mugissans,
Océan immortel : que, d'une voix amie,
Tu répondes à mes accens.
Apaise-toi : souris à mes yeux, et consens
Qu'ils errent en repos sur ta plaine endormie.
Ce vaste phénomène a tenté mes pinceaux :
Fatigué de m'en faire un tableau fantastique,
Des rives du Xarame à l'Occident bétique,
Je viens te contempler, dieu superbe des eaux.

Le désir d'admirer exaltait ma pensée :
Par-delà l'horizon, qui long-temps la borna,
Tantôt elle s'est élancée
Aux sommets où fume l'Etna.

Je regardais, ravi, jaillir de ses entrailles
Et la trombe enflammée et les noirs tourbillons,
Ses longs torrens de lave inonder les sillons,
Et des Trinacriens s'ébranler les murailles.
Je frémissais moi-même à son foudre grondant.
Tantôt je franchissais les sables du Numide,
Pour demander au Nil l'immense pyramide;
Mais, Océan sacré, mon vœu le plus ardent
Me portait vers l'espace où sévit le trident.

M'y voici. De ce roc que tu blanchis d'écume
Je plane enfin sur toi. L'astre qui, le matin,
Au sein de tes flots se rallume,
En va dorer l'azur à son couchant lointain.
Mais toi-même, où finit ta course?...
Sur les ailes des vents mon esprit emporté
Te voit sous l'Équateur, t'a laissé près de l'Ourse,
Te suit à l'autre pôle, et recule, arrêté,
Devant l'immensité.
Fier Océan, ceinture et rempart de la terre,
Est-il dans tes destins de lui porter la guerre?

Ce mouvement sans fin, sans repos, sans objet,
Me confond. Je voyais, sur la plaine dorée,
S'agiter les épis, que Zéphyre obligeait
A courber leur tête effleurée;

J'ai vu d'un sable épais les cônes tournoyans,
Et les pins superbes, ployans
Sous l'âpre souffle de Borée.
Mais comment deviner ces bouillons, cet essor,
Cette vague, pleine de vie,
Qui vient, frappe, revient, frappe et revient encor,
Sans jamais se lasser, de mille autres suivie?

Pourquoi contre tes bords des efforts redoublés?
Ils te cèdent : et toi, devenu plus farouche,
Tu rugis, te roulant! Tu les bats accablés,
Coup sur coup! C'est en vain que t'implore ma bouche :
Ces rocs n'ont plus d'abris. Les autans furibonds
Accourent te souffler leurs rages effrénées :
Rivaux des froides Pyrénées,
Tes flots touchent la nue en leurs sauvages bonds.
Est-il venu le jour, qu'au fracas du tonnerre,
Tu veux t'avancer sur la terre,
Et, vainqueur, engloutir et les champs et les monts?

Eh! n'as-tu pas du monde effacé l'Atlantide?
Les Zones se tenaient : entre elles s'appuyant,
L'une de l'autre, hélas! elles étaient l'égide....
Tu fondis sur la terre : elle, au choc foudroyant,
A tremblé : son axe chancelle :
Le sol croule. Les flots hurlant heurtent les flots.

Le sein déchiré de Cybèle
Gémit. Sur des débris, plane au loin le Chaos.
Où donc est-elle, ô Mer! cette contrée antique,
Qui rattachait l'Atlas aux champs de l'Amérique?
Elle est dans nos récits : souvenir alarmant,
De tes sourdes fureurs éternel monument.

Et l'homme à les braver instruisit son audace!
Voilà que sous sa hache, et le cédre et le pin
Tombent, sont façonnés. Combien, flottante masse,
Ne frémissent-ils pas de leur nouveau destin,
Alors que, déployant la toile vagabonde,
Ils s'en vont sillonner les campagnes de l'onde!
Adieu, rive paisible, adieu, foyers si doux :
De la poupe orgueilleuse, au vent qui le seconde,
L'homme imprudent sourit en s'éloignant de vous.
Il se livre à ces flots perfides :
Envain pour sa carrière ils refusent des guides;
Lui les demande dans les cieux
Aux éternels flambeaux du pôle radieux.

Est-il, depuis ce jour, un terme à ses conquêtes?
Sentinelle des bords que l'Aurore embauma,
N'importe qu'ait tonné le géant des tempêtes :
Il est surpris, vaincu, désarmé par Gama.
L'heureux navigateur, courbant de molles ondes,

Montre à ses Lusitains les temples de Brama.
Colomb, lui dont la vie eut besoin de deux mondes,
Foule enfin l'hémisphère à lui seul révélé;
Et trois fois l'Arcture gelé,
Tyran des plages infécondes,
Forcé dans le rempart de ses glaces profondes,
A l'intrépide Cook se livre dévoilé.

Gloire à leurs noms! gloire immortelle!
Donnez et la rose nouvelle,
Et l'impérissable laurier,
Sur leurs fronts généreux je les veux marier.
Eh! ne voyez-vous pas Cybèle rajeunie,
Riche par eux d'attraits nouveaux?
Voyez, grâce au bienfait de leurs hardis travaux,
L'Aurore à l'Occident, l'Ourse à l'Auster unie.
De quoi t'aura servi de scinder l'univers?
Fier Océan, cède au génie:
L'homme est aussi le roi des mers.

A LA EXPÉDICION ESPAÑOLA

PARA PROPAGAR LA VACCINA EN AMERICA BAJO LA DIRECCION DE D. FRANCISCO BALMIS.

¡ Virgen del mundo, América inocente!
Tú, que el preciado seno
Al cielo ostentas de abundancia lleno
Y de apacible juventud la frente;
Tú, que á fuer de mas tierna y mas hermosa,
Entre las zonas de la madre Tierra,
Debiste ser del Hado,
Ya contra tí tan inclemente y fiero,
Delicia dulce y el amor primero;
Oyeme: si hubo vez en que mis ojos
Los fastos de tu historia recorriendo
No se hinchesen de lágrimas; si pudo
Mi corazon sin compasion, sin ira,
Tus lástimas oir, ¡ ah! que negado
Eternamente á la virtud me vea,
Y bárbaro y malvado
Cual los que asi te destrozaron, sea

Con sangre estan escritos
En el eterno libro de la vida
Esos dolientes gritos
Que tu labio afligido al cielo envia
Claman alli contra la patria mia,
Y vedan estampar gloria y ventura
En el campo fatal donde hay delitos.
¿ Nos cesarán jamás ? ¿ no son bastantes
Tres siglos infelices
De amarga expiacion ? Ya en estos dias
No somos, no, los que á la faz del mundo
Las alas de la audacia se vistieron,
Y por el ponto Atlántico volaron ;
Aquellos que al silencio en que yacias
Sangrienta, encadenada te arrancaron.

— « Los mismos ya no sois : ¿ pero mi llanto
Por eso ha de cesar ? Yo olvidaria
El rigor de mis duros vencedores :
Su atroz codicia, su inclemente saña
Crimen fueron del tiempo, y no de España.
¿ Mas cuándo ¡ ay Dios ! los dolorosos males
Podré olvidar que aún mísera me ahogan ?
Y entre ellos..... Ah ! venid á contemplarme,
Si el horror no os lo veda, emponzoñada

Con la peste fatal que á desolarme
De sus funestas naves fué lanzada.
Como en árida mies hierro enemigo,
Como sierpe que infesta y que devora,
Tal su ala abrasadora
Desde aquel tiempo se ensañó conmigo.
Miradla embravecerse, y cual sepulta
Allá en la estancia oculta
De la muerte mis hijos, mis amores.
Tened, ay! compasion de mi agonia
Los que os llamais de América señores:
Ved que no basta á su furor insano
Una generacion, ciento se traga;
Y yo espirante, yerma, á tanta plaga
Demando auxîlio, y le demando en vano.»

Con tales quejas el Olimpo heria
Cuando, en los campos de Albion, Natura
De la viruela hidrópica al estrago
El venturoso antídoto oponía.
La esposa dócil del zeloso toro
De este precioso don fué enriquecida,
Y en las copiosas fuentes le guardaba,
Donde su leche cándida á raudales
Dispensa á tantos alimento y vida.
Jenner lo revelaba á los mortales:

Las madres, desde entonces,
Sus hijos a su seno,
Sin susto de perderlos, estrecharon,
Y desde entonces la doncella hermosa
No tembló que estragase este veneno
Su tez de nieve y su color de rosa.
A tan inmenso don agradecída
La Europa toda en ecos de alabanza
Con el nombre de Jenner se recrea;
Y ya en su exaltacion eleva altares,
Donde, á par de sus genios tutelares,
Siglos y siglos adorar le vea.

De tanta gloria á la radiante lumbre
En noble emulacion llenando el pecho
Alzó la frente un Español: « No sea, »
Clamó, « que su magnánima costumbre
» En tan grande ocasion mi patria olvíde.
» El don de la invencion es de fortuna:
» Gócele allá un Inglés; España ostente
» Su corazon espléndido y sublime,
» Y dé á su magestad mayor decoro,
» Llevando este tesoro
» Donde con mas violencia el mal oprime.
» Yo volaré, que un númen me lo manda;
» Yo volaré; del férvido Oceano

» Arrostraré la furia embravecida,
» Y en medio de la América infestada
» Sabré plantar el arbol de la vida. »

Dijo, y apenas de su labio ardiente
Estos ecos benéficos salieron,
Cuando, tendiendo al aire el blando lino,
Ya en el puerto la nave se agitaba
Por dar principio á tan feliz camino.
Lánzase el argonauta á su destíno.
Ondas del mar, en plácida bonanza
Llevad ese depósito sagrado
Por vuestro campo líquido y sereno:
De mil generaciones la esperanza
Va alli, no la anegueis: guardad el trueno,
Guardad el rayo y la fatal tormenta
Al tiempo en que dejando
Aquellas playas fértiles, remotas,
De vícios y oro y maldicion preñadas,
Vengan triunfando las soberbias flotas.

A Bálmis respetad: ¡ O heróico pecho,
Que en tan bello afanar tu aliento empleas!
Ve impávido á tu fín. La horrenda saña
De un ponto siempre ronco y borrascoso,
Del vértigo espantoso
La devorante boca,

La negra faz de cavernosa roca
Donde el viento quebranta los bajeles,
De los rudos pelígros que te aguardan
Los mas grandes no son ni mas crueles.
Espéralos del hombre : el hombre impío,
Encallado en error, ciego, envidióso,
Será quien sople el huracan violento
Que combata bramando el noble intento.
Mas sigue, insiste en él, firme y seguro ;
Y cuando llegue de la lucha el dia,
Ten fijo en la memoria
Que nadie sín teson y árdua porfía
Pudo arrancar las palmas de la gloria.

Llegas en fin; la América saluda
A su gran bienhechor, y al punto siente
Purificar sus venas
El destinado bálsamo : tú entonces
De ardor mas generoso el pecho llenas,
Y obedeciendo al númen que te guía,
Mandas volver la resonante prora
A los reinos del Ganges á la aurora.
El mar del mediodía
Te vió asombrado sus inmensos senos
Incansable surcar : Luzon te admíra,
Siempre sembrando el bien en tu camino,

Y al acercarte al industrioso Chino,
Es fama que, en su tumba respetada,
Por verte alzó la venerable frente
Confúcio, y que exclamaba en su sorpresa:
« ¡Digna de mi virtud era esta empresa! »

¡Dígna, hombre grande, era de ti! ¡bien digna
De aquella luz altísima y divina,
Que en dias mas felices
La razon, la virtud aqui encendieron!
Luz que se estíngue ya: Bálmis, no tornes,
No crece ya en Europa
El sagrado laurél con que te adornes.
Quédate allá, donde sagrado asílo
Tendrán la paz, la independencia hermosa:
Quédate allá, donde por fin recibas
El premio augusto de tu accion gloriosa.
Un pueblo, por tí inmenso, en dulces himnos,
Con fervoroso zelo,
Levantará tu nombre al alto cielo.
Y aunque, en los sordos senos
Tu ya durmiendo de la tumba fria,
No los oirás, escúchalos al menos
En los acentos de la musa mia.

A LA HERMOSURA.

Cuando en la flor de mis risueños dias
Mi vista hirió tu luz, dulce Hermosura,
¡ Oh cómo palpité ! ¡ cómo mi pecho
Te amó, te idolatró ¡ Tú númen fuiste
Que desplegar hiciste
El vuelo de mi voz, tú presidias
De mi cítara al son, que entonces era
Mas bien el eco de las ansias mias
Que el eco de tu gloria : esento ahora
De temor, de deseo y de esperanza,
Que aceptes pido con afable agrado
El tributo que rindo á tu alabanza.

¡ Oh si al formar tu vencedor traslado,
Benigno el cielo le apacible tinta
Me diera, con que el dia en el oriente
Nace á inundarle en cándidos albóres !
! Los hermosos colores
Flora me diera, con que adorna y pinta
Al soberbio clavel su altíva frente !
Diérame de su seno la fragancia;

Y la bella elegancia
Que gentiles los álamos despliegan,
Cuando las auras del Abril los mecen,
Cuando las lluvias del Abril los riegan.

A tu nacer testígo
El orbe se recrea,
Que tanto llega á florecer contígo:
Y te contempla en tu halagüeña cuna,
Como, al morir el dia,
Míra el recinto de la selva umbria
La incierta luz de la naciente luna.
Mirate Amor alborozado, y lleno
Ya del poder que en esperanza siente,
« Yo bañaré con mi esplendor su frente, »
Soberbio exclama, « y con mi ardor su seno. »

Crece: que el lirio y la purpúrea rosa
Tiñan tus gratos miembros á porfía:
El sol de mediodía
La lumbre encienda de tus ojos bellos:
Que el tímido pudor la temple en ellos:
La esencia de las flores
Tu dulce aliento sea,
Y, á velar tus encantos vencedores,
Bajen en crespas ondas tus cabellos:

En tu nevado seno
Empiecen los amores
La primera á gustar de sus delicias :
Tu pie en la danza embellecer se vea ,
Y tu cándida mano en las caricias.

Díosa de la beltad, alza la frente,
Míra tu gloria : al contemplarla el sabio
Despíde de su mente
La grave austeridad : la indiferente,
Desmayada vejez siente que inflama
Tu viva lumbre sus cenizas frías,
Y suspirando exclama:
« ¡ Ah , quien volviera á los floridos dias ! »
Mientras que ansiosa , arrebatada y ciega
La juventud, á oleadas ,
Corre , y se agolpa tras de tí, y á oleadas ,
Su tierno afan á tributarte llega.

¡ Qué nube de esperanzas y deseos
Te halaga en derredor ! ¡ qué de suspiros !
¡ Cuántos amores ! y soberbia y fiera,
Sin ver, ni agradecer , sigues hollando
La apacible carrera
Sembrada de placer , ornada en flores ;
Tras tu carro de triunfo arrebatando

Los míseros despojos
De tantos amadores,
Que, al son de su cadena,
Bendiciendo tu luz, cantan su pena.

¡ Dichoso aquél que junto á tí suspira,
Quel el dulce néctar de tu risa bebe,
Que á demandarte compasion se atreve,
Y blandamente palpitar te míra!
¡ En fin triunfaste, Amor! ¿Cuál es la gloria
Que iguale en su contento
A tan bella y magnífica victoria?
Míra al mortal que devoró los dones,
Los dulces dones suspirados tanto,
Cual se agita impaciente, estremecido,
De vanidad henchido,
De gozo inmenso, de inefable encanto.

¡ Y no es éterno! ¡ ay dios! ¡ y llega un dia
En que, del albo seno
Cansada la hermosura
Lanza al amor! Amor la embellecia:
El su semblante de expresion bañaba:
El gracia la impiraba y bizarria:
El mundo la veia,
Y cual templo de un dios la respetaba.

Y ora, apagando la sagrada antorcha,
Sus alas tiende Amor, y huye gimiendo
De la vana inconstancia, y la falsía,
Que su altar profanaron,
Y la alma fuente del sentir cegaron.

No asi en ti se cegó, cuando á la tierra
Ejemplo dabas del amor mas puro,
Heloisa infeliz: ¿ cual fué la mano
Que, despiadada y dura,
Hundió en ese recinto pavoroso,
Morada del horror, tanta hermosura?
Y respondes: — «Mi amor.» — ¿Quien por tu seno
Dilató de tan bárbaros dolores
El amarge raudal? — «Mi amor.» — ¿ Un tiempo
No llegará en que expire
El nombre de Abelardo en tus clamores,
De que el eco se llena,
Y en esas anchas bóvedas resuena?

— «No lo sufre mi amor: mira los dias
Cual pasaron por mí: su triste huella
Marchitó mi beldad, sin que un instante
Viese templar la inapagable llama
Que me consume. Feneció mi amante,
Sin fenecer mi amor; sus restos frios
Son sin cesar bañados
De ardiente llanto y de lamentos mios.

Déjame en ellos inundarme : el cielo
Este solo placer es el que ha dado
A mi infelice suerte.
Déjame mi dolor. Cuando la muerte
Venga á librarme del horror del mundo,
Entonces ¡ ay ! en mi postrer momento,
Abelardo, dirá con hondo acento,
Abelardo, mi labio moribundo. »

Asi sus ayes lastimeros hienden
De siglo á siglo, y sus agudos ecos
En lástima y amor el pecho encienden.
Rosas y mirtos á su tumba, y llanto,
Llanto mas bien ; las lágrimas que vierto,
Al mismo tiempo que mi voz la nombra,
Son dulce ofrenda á su adorable sombra.
¿ Tanto vale el sentir ? ¿ á tanto alcanza
Su divino poder ? Ojos hermosos,
Sabed que nunca pareceis mas bellos,
Sabed que nunca sois mas poderosos,
Que cuando en vos se mira
El vivo afan que el sentimiento inspira.
¿ Sín él qué es la beldad ? Flor inodora,
Estatua muda que la vista admira,
Y que insensible el corazon no adora.

AL MAR.

Calma un momento tus soberbias ondas,
Océano inmortal, y no á mi acento
Con eco turbulento
Desde tu seno líquido respondas.
Cálmate, y sufre que la vista mia
Por tu inquietá llanura
Se tienda á su placer. Sonó en mi mente
Tu inmenso poderio,
Y á las playas remotas de occidente
Corri desde el humilde Manzanares,
Por contemplar tu gloria,
Y adorarte tambien, dios de los mares.

Que ardió mi fantasia
En ansia de admirar, y desdeñando
El cerco obscuro y vil que la ceñia,
Tal vez allá volaba,
Do la eterna pirámide se eleva,
Y su alta cima hasta el Olimpo lleva.
Tal vez trepar osaba
Al Etna mugidor, y alli veia
Bullir dentro el gran horno,

Y, por la nieve que le ciñe en torno,
Los torrentes correr de ardiente lava,
Los peñascos volar, y en hondo espanto
Temblar Trinacria al pavoroso trueno:
Mas nada, ¡oh sacro Mar! nada ansié tanto
Como espaciarme en tu anchuroso seno.

Héme en fin junto á tí. Tu hirviente espuma
El alto escollo sin cesar blanquea,
Do entre temor y admiracion te miro.
Inquieto centellea
En tu cristal el sol, que al occidente
De magestad vestido huye y se esconde.
¿Donde es tu fin? ¿en donde
Mis ojos le hallarán? Con pie ligero
Tú te tiendes y corres, y llevado
Cual en las alas de aquilon sonante,
Mi espíritu anhelante
Te sigue al ecuador, te halla en el polo,
Y endeble desfallece
A tanta inmensidad ¿Te hizo el destino
Para ceñir y asegurar la tierra,
O en brazo atterrador hacerle guerra?

¡Ay! que ese resonante movimiento
Me abate el corazon. Yo vi las mieses

Agitadas del viento
En los estivos meses,
Y dóciles y trémulas llevarse,
Y en seco son de su furor quejarse.
Vi el vértigo del polvo, y vi en las selvas
Contrastados tambien los altos pinos
Sacudirse y bramar: mas no este ciego,
Este hervir vividor, estas oleadas
Que llegan, huyen, vuelven,
Sin cansarse jamas: tiembla la arena
Al golpe azotador, y tú rugiendo
Revuélveste y sacudes,
Una vez y otra vez: al ronco estruendo,
Los ecos ensordecen,
Los escollos mas altos se estremecen.

Cesa ¡ oh Mar! cesa ¡ oh Mar! ten compasivo
Piedad del flaco asiento
Que me sostiene exánime y pasmado.
¿No me oyes, no? ¿y violento
Te ensoberbeces mas? Ya desatado
El horrendo huracan, silba contigo:
¿Qué muralla, qué abrigo
Bastarán contra ti? Negras las olas
A manera de sierras se levantan,
Y en hondos tumbos y rabiosa espuma

Su furia ostentan y mi pecho espantan.
¿ Llegó tal vez el dia
En que, tras tanta guerra,
El paso vencedor dés en la tierra,
Y bramando allá dentro envuelvas ciego
Playas, imperios y hombres infelices,
Y al hondo abismo los sepultes luego?

Como cuando en tu vértigo espantoso
La Atlantica se hundió. Con fuerte mano
Las zonas todas de la tierra asidas
Burlar pensaban tu furor, y en vano:
Que al golpe redoblado, impetuoso,
El eje poderoso
Se sintió vacilante, y estallando
Perdió su alto nivél: luchando entonces,
Las ondas con las ondas se encontraron,
Y horrísonas cayeron,
Y el orbe estremecido desgarraron.
¿ Dó la region vastísima que un dia
Desde Atlas á la Amèrica corria?
Destrozada, anegada, hoy solo dura
En la fragosa altura
Que de tanto furor salvó la frente:
Dura ya solo en la memoria obscura,
Que lleva ¡ oh insano Mar! de gente en gente,

Los ecos voladores
De tu antigua violencia y tus horrores.

¡ Y tanta fué del hombre la osadia
Que los quiso arrostrar! Sube á los montes,
Y la tenaz porfia
De su mordaz segur humilla al suelo
Al cedro que resiste á las edades,
Al pino que se esconde allá en el cielo.
Gimieron ambos cuando al mar lanzados
En nadantes alcázares miraron
Trocar su antiguo ser y su destino,
Y, al aire dando el vagaroso lino,
Los leves campos de cristal surcaron.
Adios, amada playa; adios, hogares:
El hombre audaz en la orgullosa popa
Os mira, os huye, y por los anchos mares,
Al volver de las ondas se confia.
En vano el rumbo le negaban ellas,
El le arrancó en el cielo
Al polo refulgente y las estrellas.

¿ Qué pudo desde entonces
Negarse á su anhelar? Fiero y sañoso
El alto tormentorio amenazaba

Con un mar de terror, y proceloso
Las puertas del oriente defendia:
Mas vuela, rompe, y le sorprende Gama,
Y los hijos de Luso al punto hollaron
El golfo indiano y la mansion de Brama.
Colon, arrebatado
De un númen celestial, busca atrevido
El nuevo mundo revelado á él solo,
Y tres veces el polo
Ve al impávido Cook romper los yelos
Que á fuer de montes su rigor despide,
Descubriendo el secreto vergonzoso
Del yermo inmenso á que sin fin preside.

¡ Gloria eterna á sus nombres ! ¡ Dadme rosas,
Dadme lauro inmortal, que adorne y ciña
Sus frentes generosas!
Mirad la tierra á su divino esfuerzo
Enriquecerse toda, y mil tesoros,
De su fecundo seno
Benéfica brotar : mirad la aurora
Unida al occidente,
Y al septentrion el sur. A este portento
Furioso el Oceano
Es fama que gritó : « ¿ Con que es en vano

Haber yo roto el orbe, y que, tendiendo
El vallador de mis cavernas hondas,
Un mundo haya negado al otro mundo?
Sea el hombre de hoy mus rey de las ondas. »

ARRIAZA.

Don Juan Bautista Arriaza est né à Madrid, il y reçut sa première éducation au collége des nobles, passa de là à l'École Militaire de Ségovie, d'où il sortit pour entrer dans l'armée navale; il a suivi depuis la carrière diplomatique, et remplit aujourd'hui une place d'officier supérieur du palais. Le talent poétique de M. d'Arriaza a marqué dès l'enfance : déjà fameux dans sa jeunesse, il n'a pas tardé à être placé au premier rang.

L'auteur spirituel de l'ouvrage anglais d'où nous avons extrait le jugement sur M. Quintana, en parlant de M. Arriaza, lui accorde le talent, mais lui reproche le défaut d'instruction. C'est plutôt une induction tirée de l'existence sociale du poëte qu'une opinion inspirée par ses écrits. Nous n'en voyons aucun où plus d'instruction

semble nécessaire. On ne songe pas à faire à Garcilaso un reproche pareil que l'on pourrait lui adresser sur les mêmes indices. Les poésies de M. d'Arriaza, qui sont à leur cinquième édition, parlent à la raison et à l'esprit, comme au cœur et à l'imagination ; elles offrent en même temps aux amateurs de la langue castillane les sons harmonieux et les tournures piquantes qui la distinguent, avec une grande élégance de diction et une clarté rare chez la plupart de nos écrivains ; avantage dont il est, du reste, possible que son vers soit plutôt redevable à l'instinct qu'au travail. Depuis Lopé de Véga, M. d'Arriaza est le seul de nos poëtes qui nous semble penser en vers. La nature le fit poëte, les événemens l'ont fait auteur. Il était arrivé à sa réputation littéraire sans y prétendre ; il l'a accrue, pour ainsi dire, à son corps défendant. Voilà le juste reproche qu'on peut lui adresser. On doit regretter qu'après avoir connu ses moyens, il en ait si peu usé, et, le plus souvent, pour des ouvrages de cir-

constances. C'est du temps perdu que nous ne saurions trop l'engager à réparer. M. d'Arriaza peut être sûr que la postérité lui tiendra compte de tout ce qu'il aura fait à son intention.

Attaché aux affaires publiques dans la carrière la plus apparente, ce poëte a dû se faire remarquer de manière à exposer au jugement des hommes plus que ses chants. Il ne peut espérer d'être apprécié sous d'autres rapports avec une impartialité égale dans tous les partis : quelques notices biographiques altèrent même les faits à son égard. Il a combattu des systèmes, et des hommes qui, vaincus aujourd'hui, nous imposeraient les ménagemens dus à la mauvaise fortune, quand même d'autres considérations plus particulières ne nous parleraient pas en leur faveur. Néanmoins nous avons cru pouvoir relever, en faveur de M. d'Arriaza, des attaques qui s'étaient adressées à des opinions triomphantes alors.

Rentrant dans la poésie sans quitter tout-à-fait le sujet du paragraphe précédent, nous

rapporterons ici une petite plaisanterie attribuée à l'auteur dont nous nous entretenons : elle porte bien le cachet de sa manière :

¡ *El pueblo es soberano ! Estoi ayuno*
De este dogma que explican y no entiendo :
Pues sober*ano es* sobre, *y no hay ninguno*
A quien todos *se estén sobreponiendo.*
Si he llegado á creer que tres son uno,
La fé lo manda, y al infierno atiendo :
Pero no admitiré, sin gran trabajo,
El que haya encima *sin haber* debajo.

Le peuple est souverain ! Ce dogme politique
Me passe, en attendant que le peuple l'explique.
*Souver*ain dit *super :* or, Messieurs, commencez
Par nous montrer quelqu'un sur qui *tous* soient placés.
Je crois que trois font un ; je ne suis point tenace :
L'Église me l'ordonne et l'Enfer me menace ;
Mais je doute (et, ma foi, j'espère en être absous)
Que l'on puisse arranger un *dessus* sans *dessous* [1].

[1] Aussi cette question, qui a pris quelquefois une tournure si grave, nous semble-t-elle une pure question

Parmi les ouvrages qui assurent à ce poëte facile une réputation durable, on peut distinguer, suivant les goûts, les uns les vers érotiques, fruits spontanés de sa jeune muse, dont nous nous proposons d'offrir un échantillon; les autres, les chants descriptifs dont nous ferons connaître un fragment; quelques-uns, ses saillies satyriques, où la supériorité de cet écrivain n'est pas disputée; d'autres, enfin, son ode intitulée *la Profecia del Pireneo*, ou bien celle que nous traduisons. Nous allons, d'après notre usage, donner d'abord une notice de l'affaire mémorable qui en est le sujet; mais il ne sera

de mots, qui ne durerait pas long-temps si l'on s'entendait sur ce que l'on veut dire par *peuple* et par *souveraineté* : nous rentrerions bientôt dans l'ancien apologue de Menenius. La *puissance*, que l'on a pu nommer *souveraineté*, est, ainsi que la force vitale, ainsi que toute faculté, dans le *corps social*, qu'on a pu appeler *peuple*; mais ce corps n'a pas plus que le corps humain le privilége de marcher sans tête, à moins d'un miracle.

pas étonnant qu'un événement du plus grand intérêt, si près de nous, nous arrête plus longtemps que nous ne sommes restés sur la bataille de Xérèz, ou sur le combat naval de Lépante.

La France, aidée de l'Espagne, avait fait un dernier effort, sinon pour disputer l'empire des mers, du moins pour s'y montrer quelque temps. Les forces navales n'étaient plus qu'un agent, sacrifié à l'exécution d'un plus grand dessein, la descente en Angleterre.

Cent soixante mille hommes devaient y être portés par la flottille de Boulogne, sous la protection d'une escadre de soixante à soixante-dix vaisseaux de ligne que l'on avait calculé pouvoir réunir dans la Manche. Il entrait dans le plan de chercher à attirer d'abord les croisières anglaises loin du champ de bataille projeté. En effet, les lords Nelson et Cochrane coururent jusqu'aux Antilles, à la poursuite des divisions sorties de différens ports des deux mers, pour se réunir sous les ordres de l'amiral Villeneuve. L'amiral Gantheaume était demeuré à Brest jusqu'à

ce qu'il pût être dégagé par l'escadre combinée.

Toutefois, quand celle-ci revint en Europe, le grand objet de ses mouvemens se trouvait au moins ajourné : on venait de voir éclater une nouvelle guerre continentale. La sortie de Cadix et le combat décisif qui s'ensuivit ne paraissent donc pas avoir été commandés par aucune combinaison supérieure. On sait que l'amiral espagnol Gravina s'y opposa au conseil avec la même obstination qu'il mit ensuite à se battre. On a dit que l'amiral en chef Villeneuve, sachant son successeur arrivé à Madrid, fut pressé par un désir irrésistible de se mesurer avec l'ennemi avant de céder le commandement.

Quoi qu'il en soit, l'escadre combinée réunie à Cadix, au nombre de trente-trois vaisseaux, mit dehors dans les journées des 19 et 20 octobre (1805). Les signaux de la tour annonçaient dix-huit voiles au sud. Le 21, l'ennemi parut au nombre de vingt-sept vaisseaux de ligne. L'amiral Villeneuve fait ses préparatifs

de combat; la direction de sa marche tend à lui conserver ouvert le port de Cadix. La disposition de sa ligne offre, en tête, la division du contre-amiral Dumanoir, suivie de celle du contre-amiral Cisneros; au centre, l'amiral en chef monté sur *le Bucentaure*, et le vice-amiral Alava sur *la Santa-Ana;* suivait la division du contre-amiral Magon, et enfin l'escadre spéciale commandée par l'amiral espagnol Gravina, ayant son pavillon hissé sur *le Prince des Asturies*.

L'escadre anglaise arrive vent arrière, divisée en deux colonnes. A la tête de la première est l'amiral en chef porté par le *Victory;* Collingwood conduit la seconde avec le *Royal-Sovereign*. Le premier se dirige sur le vaisseau amiral français; le second sur *la Santa-Ana :* l'un et l'autre rompent la ligne. Collingwood passe entre *la Santa-Ana* et le vaisseau immédiat *le Fougueux*. Nelson, qui n'a réussi qu'après, reste aux prises avec *la Santisima-Trinidad*, vaisseau amiral de Cisneros, le plus grand que l'on eût construit, et avec *le Redoutable*, que son

commandant, le capitaine Lucas, est venu jeter à la traverse pour couvrir l'amiral français. Ce sont les vaisseaux immédiats au *Victory* qui passent entre *le Bucentaure* et *le Redoutable*, les mettent aussitôt entre deux feux, et trois s'attachent à *la Santisima-Trinidad*. Les ennemis ont encore rompu la queue de la ligne; ils tournent les vaisseaux coupés, et vont accabler l'amiral Gravina déjà attaqué du côté du vent. Il est grièvement blessé; son vice-amiral, Alava, l'est aussi en défendant *la Santa-Ana*, et le contre-amiral Magon tombe en défendant *l'Algésiras*, l'un et l'autre en butte à une double attaque. Les Anglais manœuvrent comme ils veulent, font tout ce qu'ils veulent; enfin, avec six vaisseaux de moins que l'escadre franco-espagnole, ils se donnent la supériorité du nombre et semblent choisir à leur gré leurs victimes. Nelson avait basé son plan sur la difficulté qu'aurait de prendre part à l'action la partie de la ligne qu'il laisserait de côté. Ainsi fut écrasée à peu près toute l'escadre combinée

qui combatit. Jamais défense ne fut plus belle. On sait que cette affaire mémorable a coûté la vie aux trois amiraux : l'illustre Anglais mort à l'attaque, Gravina de ses blessures, Villeneuve de désespoir. Le poëte espagnol n'a pas écouté la fortune ; il a trouvé de nobles inspirations dans un sujet non moins honorable que douloureux.

AU COMBAT DE TRAFALGAR.

ODE.

L'orgueil se plaît sans doute à chanter la victoire ;
Apprenez, toutefois, qu'arbitre de la gloire,
Le dieu puissant des vers,
A la vertu trahie offrant sa récompense,
Au-dessus des succès que le hasard dispense
Proclame les revers.

La Mémoire retient aux parvis de son temple
Ceux, ô Léonidas ! qui suivirent l'exemple,
Donné par ton grand cœur :
Les héros ont reçu dans leur noble Élysée
Ceux qui, cendres aussi de Numance embrasée,
Trompèrent le vainqueur.

Là brille l'héroïsme où Bellone obstinée
Fait lutter la constance avec la destinée :
C'est là notre vertu.
Rappelle à tes pensers les fastes des deux mondes ;
Clio, tourne les yeux sur l'empire des ondes,
Où la retrouves-tu ?

Des forêts de Fingal autrefois pompe altière,
C'est des terres d'Atlas que touchent la frontière
Cent funestes vaisseaux.
Ah ! lancés par la main d'un démon homicide,
Ils vont ensanglanter les colonnes qu'Alcide
Éleva sur les eaux.

Albion porte envie à la ville fameuse,
Autre reine des mers, qui de l'onde écumeuse
Comprime les efforts :
A la riche cité que Bellone préfère,
Que parent les tributs du lointain hémisphère,
A l'ombre de ses forts.

Combien te sied le mal, Angleterre inféconde,
Amante des vapeurs, jetée où L'ŒIL du monde
Te regarde si peu !
Champs où la brume arrose une oiseuse verdure ;
Où Flore est sans gaîté, l'Automne sans parure,
L'Amour sans traits de feu !

La flotte du superbe, ivre de sa fortune,
Insulte à nos remparts de sa montre importune,
De ses jeux méprisans ;
Et vous le souffrirez ! Non : que l'onde soumise
Vous voie encor punir l'orgueil de la Tamise,
Élèves des Bazans.

Tels que, s'entre-heurtant au-dessus de nos têtes,
Deux nuages épais confondent les tempêtes
Qui bouillonnent en eux :
La Nature a frémi du grand choc attérée,
Tandis que se croisaient de la flamme étherée
Les rayons fulmineux :

Tels, aux rangs opposés, le démon de la guerre
Rapproche et va mêler du terrestre tonnerre
Les noirs embrasemens;
D'un vaisseau contre l'autre il presse le naufrage,
Et, dans un seul combat, livre l'homme à la rage
De tous les élémens.

Parmi les ais brisés et les cendres brûlantes,
Les débris meurtriers et les masses croulantes,
L'angoisse et le trépas,
A la triste lueur dont l'Océan s'éclaire,
Vaillans chefs espagnols, en quel lieu l'insulaire
Ne vous voyait-il pas ?

La fierté de vos fronts vous faisait reconnaître,
Quoique teints des vapeurs du foudroyant salpètre,
Ou d'un sang précieux :
Tel, des fils de la terre épouvantant l'armée,
Resplendissait, au sein de la nue enflammée,
Le visage des dieux.

Le sang rougit les flots, le fer remplit l'espace :
Aucun pied ne recule, aucun bras ne se lasse ;
Le choc du choc renaît.
C'est alors qu'élevant son horrible squelette,
La Mort veut contempler la victoire complète,
Qu'elle seule obtenait.

Dieux! quel affreux éclat fait frisonner mon âme!
Quel volcan a vomi ce tourbillon de flamme
Qui s'élève dans l'air ?
Des débris retombans les vagues sont jonchées :
Des mâts, des corps brisés, et des mains qui, tranchées,
N'ont point lâché le fer.

Ombres de Trafalgar, et vous, ses nobles restes,
Vous, qui devez un jour de ces hasards funestes
Venger le souvenir :
C'est assez qu'Albion, par vos coups désolée,
En longs habits de deuil, prépare un mausolée
Au vainqueur d'Aboukir.

Vous, cependant, montrez, sur la campagne humide,
Le courageux lion, que le chasseur numide
Blesse et n'étonne pas ;
Et qui, l'œil menaçant, la griffe ensanglantée,
S'éloigne, sans presser sa marche respectée,
Sans ralentir ses pas.

ADIEUX

D'UN JEUNE MARIN.

STANCES.

C'EN est fait, l'instant arrive
Où je dois quitter ces lieux :
C'est le signal des adieux
Que l'airain donne à la rive ;
Je viens des derniers momens
Goûter les pénibles charmes,
Les yeux inondés de larmes,
Le cœur navré de tourmens.

Ah! de mon âme affligée
Si tu partageais les feux,
La douleur par tous les deux
Serait aussi partagée :
Mais dans tes regards je vois
Le calme ou l'indifférence,
Quand à peine la souffrance
Permet des sons à ma voix.

Mais de quoi viennent m'instruire
Ces sanglots entrecoupés ?
Je vois des pleurs échappés
Dans ton œil brillant reluire !
Comme, aux rayons éclatans
D'un pur soleil opposée,
Brille l'humide rosée
Des nuages du printemps.

Quoi ! ton regard est encore
Si tendre pour ton ami !
Tes mots formés à demi....
Quoi ! ton front se décolore !
Encore à cette pâleur
S'allie un charme suprême ?
Tu rends attrayante même
L'image de la douleur !

Insensé ! Quelle ombre vaine
M'a tout à l'heure égaré ?
J'avais cru, j'ai désiré
Me consoler par ta peine !
Pardonne à ma folle erreur,
Pardonne par un sourire ;
Ta tristesse me déchire
Plus que n'eût fait ta froideur.

Ah ! retiens ces pleurs rebelles,
Mon âme, épargne tes yeux :
Rien, sous la voûte des cieux,
Ne vaut des larmes si belles.
Que pour toi coulent toujours
Des heures pleines de charmes,
Et que celles des alarmes
N'appartiennent qu'à mes jours.

C'est moi, jouet déplorable
D'un destin capricieux,
Qui dois céder quand les dieux
Ont décidé qu'il m'accable.
Mais toi, leur chef-d'œuvre, toi,
Par tes attraits surhumaine,
Toi, céleste phénomène,
Mets les destins sous ta loi.

Tu peux du sort qui t'afflige
Trouver des consolateurs
Dans l'essaim d'adorateurs,
Que t'asservit ton prestige ;
Trouver ailleurs désormais,
Un bonheur toujours le même ;
Mais un autre cœur qui t'aime
Comme je t'aime... Oh ! jamais.

Je t'aimai sans te connaître :
Oui, je n'ai fait, en t'aimant,
Qu'écouter un sentiment,
Sympathique, inné peut-être.
Des grâces, mes sens ravis
Avaient rêvé l'assemblage,
Et cette parfaite image
M'apparut quand je te vis.

Et, je pars ! Affreux martyre,
Impossible à concevoir !
Les dieux seuls peuvent le voir
Qui dans nos cœurs savent lire ;
Qui virent aussi les jours
De douceur enchanteresse,
Où je savourai l'ivresse,
Dans la coupe des amours.

Déjà la brise attendue
Mollement pousse les flots :
Sourdement des matelots
L'accord confus la salue.
Déjà, du fond qu'elle mord
L'ancre, à leur gré, se détache ;
A l'envi chacun s'attache
Hélas ! à hâter ma mort.

Déjà, d'un pied qui chancelle,
Je touche aux fragiles ais;
Vers la nef, aux flancs épais,
Vogue déjà ma nacelle.
Ma Sylvie, en ce moment,
L'une par l'autre pressées,
Que de poignantes pensées
Ont assailli ton amant!

A mes vœux tu t'intéresses;
Tu m'as payé de retour:
Je dois croire à ton amour:
Puis-je oublier tes caresses?
Sylvie existait pour moi,
Fidèle et reconnaissante:
Mais, hélas! Sylvie absente
Gardera-t-elle sa foi?

Dans cette beauté céleste,
Source de biens enivrans,
Déjà d'ennuis dévorans
Je vois la cause funeste:
Et lorsque, loin de tes yeux,
Mes pleurs font toute ma joie,
Tes faveurs seraient la proie
D'un rival insidieux!

Non, mon âme! non, ma vie!
Ah! ne livre point aux vents
Le nœud des tendres serments,
Que le monde entier m'envie!
Que ce nœud, toujours plus fort,
Affermi par la constance,
Resserré par la distance,
Brave le temps et le sort.

Au sein du golfe Tyrrhène
Mes pensers vont, tour à tour,
Rappeler chaque séjour,
Qu'embellit ma souveraine :
« Là » dirai-je, « à sa beauté
» J'offris un timide hommage :
» Là, j'espérai davantage :
» Ici, je fus écouté. »

Que sur l'humide étendue
S'abaisse un ciel menaçant,
Où le bras du Tout-Puissant
Se montre à l'âme éperdue ;
Que l'ouragan pressenti
Soulève en fureur les ondes ;
Qu'au pied des roches profondes,
Le tonnerre ait retenti ;

Que, renonçant à l'adresse,
A sauver sa nef et nous,
Le nocher prie à genoux,
Parmi les cris de détresse;
Moi du moins j'écarterai,
O mort! tes sombres images,
Ardent à dire aux orages
Le doux nom que j'adorai.

SUR

LA PEINTURE ET L'ARCHITECTURE.

Épris de la peinture, admirant ses prestiges,
De chef-d'œuvre en chef-d'œuvre où s'égarent mes yeux?
Muse, comment suffire à chanter les prodiges
Dont le pinceau de Mengs environna ces lieux?
Tu diras que les fleurs que sa main fit éclore
Disputent leur empire aux filles de l'aurore;
Que son art, des objets répétant les dehors,
Rend aussi la pensée et peint les caractères;
Mais de cet art divin tu poursuis les mystères,
Et voudrais enrichir tes vers de ses trésors:

Vain espoir! Diras-tu les miracles sans nombre
Des jeux de la lumière et des effets de l'ombre?
Vois ce brillant flambeau, cet astre, glorieux
D'envoyer la clarté jusqu'aux pôles des cieux :
S'il darde ses rayons vers ce mur solitaire,
Orné par le pinceau d'un marbre cinéraire,
Qu'ombragent des cyprès et qu'entoure le deuil :
Lieux, où dorment, unis à l'autel funéraire,
Deux amans que l'amour poussa dans le cercueil,
Le rayon s'amortit dans ces cadres funèbres;
L'art triomphe, et le dieu qui ramène le jour
Renonce désormais à charmer le séjour
Que le peintre consacre à d'augustes ténèbres.

Environnée ailleurs de ses traits éclatans,
Alors que la peinture autour de moi retrace
Et les champs que j'aimais, aux jours de mon printemps,
Et les faits illustrés dans les fastes du temps,
Cet art qui de la terre a changé la surface,
Effort sublime où l'homme imprima son audace,
L'architecture aussi me ravit à son tour :
Par elle, au lieu de l'antre où rugit la lionne,
Au lieu de ces abris que le castor maçonne,
De l'être intelligent s'éleva le séjour.
Elle dompte Neptune, elle peuple les ondes,

Et ses châteaux ailés, sur les vagues flottans,
Volent porter la foudre à travers les autans.
Du métal précieux les retraites profondes,
La prison des rubis, les berceaux de l'airain
Vont s'arrondir en voûte, agrandis par sa main.
Et quand elle revient des routes souterraines
Offrir à l'horizon ses magiques présens,
Des montagnes de marbre elle force les chaînes,
Et détourne le cours des fleuves malfaisans.

Ici, voisins jaloux et rois de la contrée,
Deux monts, se menaçant de leur front sourcilleux,
L'un, de ses champs flétris sentinelle orgueilleux,
Aux eaux de son rival en a fermé l'entrée :
Les ruisseaux refoulés, de leurs flots caressans,
Ne peuvent entourer les arbres languissans :
Mais l'homme avec dépit a vu l'onde égarée,
Et les tiges sans force, et les fruits imparfaits
Tromper, chaque saison, ses avides souhaits.
Vous le voyez rêveur parcourir les campagnes ;
Il sonde le vallon et juge ces montagnes
Dont les faîtes rivaux se cachaient à ses yeux.
Il ose enfin : armé de savoir et d'adresse,
Il va, monte, gravit, les mesure, les presse
Sous des rocs enchaînés. Un arc victorieux,

De l'une à l'autre cime embrassant la distance,
Soutient les bords nouveaux pour l'onde préparés :
La Naïade applaudit, change d'urne et s'élance,
Et les mourantes fleurs et les champs altérés
S'enivrent de ses flots si long-temps désirés.

Ainsi, dans son essor, la noble architecture
Change, au gré de ses lois, les lois de la nature.

Sur les sommets, dont seuls approchaient les éclairs,
Sur l'arc qui de ces monts presse les flancs, sur l'onde.
Qui, dans son nouveau cours heureuse et vagabonde,
Traverse avec orgueil le royaume des airs;
Sur ces masses, enfin, dont le vaste assemblage
Étonne les regards, le voyageur ravi
Du génie inventeur croit voir planer l'image,
Noble image de l'homme; et cet être asservi,
Que la glèbe rattache aux pas qui l'ont foulée,
Ici touche du front à la voûte étoilée

AL COMBATE DE TRAFALGAR.

ODA.

Cantar victorias mi ambicion seria;
Pero sabed que el dios de la armonia,
Dispensador de gloria,
El volver de fortuna en poco estíma,
Y solo el valor ínclito sublima
Con inmortal memoria

Ved aun brillando aquellos en su templo,
Que vieron las Termópilas ejemplo
De varonil constancia;
Y los que sucumbieron, no domados,
Bajó los tristes muros abrasados
De la infeliz Numancia.

Hay á quien de la cuna alza el destíno
Para llevarle siempre por camino
De dóciles laureles:
Las dichas van volando ante sus pasos,
Y en manos de ellas pierden los acasos
Sus espinas crüeles.

Heroes, si ya no dioses, el inmenso
Vulgo los clama; mas en tanto incienso
Yo mi razon no ofusco:
Y de Belona en el dudoso empeño,
Donde muestra Fortuna airado el ceño,
Alli los heroes busco.

¡O constancia! ¡O del alma ardiente brio!
Tiende la inmensa vista, excelsa Clio,
Por esos mares vastos;
Tiéndela, que á pesar de hados malignos,
Nunca la habrán parado hechos mas dignos
De tus gloriosos fastos.

Mira, en baldon de Gades opulenta,
Levantarse la furia mas sangrienta
De los senos obscuros;
Y, de su ávida mano al mar lanzadas,
Las caledonias selvas transformadas
En fluctüantes muros.

Su envidia es la cuidad de Hércules bella,
Que en las puertas atlánticas descuella,
Teniendo al mar á raya,
En ondas que, postrándose á su frente,
Llegan, cargadas de oro de Occidente,
A enriquecer su playa.

¡Que de ministros vendes á su encono,
Anglia infecunda, de las nieblas trono,
Campos que el sol no mira,
Que, en sonrisa falaz, Flora reviste
De estéril verde, en que la flor es triste,
Y Amor sin gloria espíra.

De su armada, que en vano el mar rechaza
Al cielo, ó con abismos amenaza,
Hacen soberbia muestra:
No lo sufris, alumnos esforzados
De los Bazanes, y de ardor llevados,
Lanzais al mar la vuestra.

Y, cual de opuestos vientos acosados,
Cruzándose, ennegrecen los nublados
Las etéreas campañas,
Y, conturbando al mundo en su bramído,
Dispútanse el eléctrico fluído,
Ferviente en sus entrañas:

Tal, de ambas partes la batalla llega,
Y las alas flamígeras desplega,
Y nave á nave cierra,
Y libra; o día de infeliz renombre!
Cuatro elementos juntos contra el hombre,
En brazos de la guerra.

¡ Quién, de llamas y sangre en tanto lago,
Mástiles estallantes y alto estrago
De derrocadas moles,
Quién, al triste fulgor que el cuadro alumbra,
Vuestros sangrientos rostros no columbra,
O gefes españoles!

Impávidos, de rojo humor teñidos,
O de sulfúreo polvo ennegrecidos,
Terribles, como en ciego
Combate de sacrílegos gigantes,
De los díoses los fúlgidos semblantes,
Entre nubes de fuego.

Cuájase en hierro el aire, y se convierte
Cada átomo en un dardo de la Muerte;
Cuyo enorme esqueleto,
Gozoso, en medio al golfo se levanta,
Viendo egercerse alli, con furia tanta,
Su asolador decreto.

Mas ¡ay! que allá clara columna sube
De fuego al viento, y entre humosa nube
Desplómanse al abismo
Cuerpos, cabezas, armas y maderos,
Y brazos, que aun no sueltan los aceros
Que empuñó el patriotismo.

Crisol de adversidad claro y seguro
Vuestro valor probó sublíme y puro,
¡ O marinos hispanos !
Broquél fué de la patria vuestra vída,
Que, al fín, vengada y siempre defendída
Será por vuestras manos.

Básteos, en tanto, el lúgubre tributo
De su muerto adalid, doblando el luto
Del Támesis umbrío;
Que si, llenos de honrosas cicatríces,
Se os vé, para ocasiones mas felíces,
Reservar vuestro brio,

Sois cual leon que en líbico desierto
Con garra atroz del cazador experto
Rompió acechanza astuta,
Que no inglorioso, aunque sangriento y laso,
Temido sí, se vuelve, paso á paso,
A su arenosa gruta.

LA DESPEDIDA.

Ya llegó el instante fiero,
Silvia, de mi despedida,
Pues ya anuncia mi partida
Con estrépito el cañon:
A darte el adios postrero
Llega ya tu tierno amante,
Lleno de llanto el semblante,
Y de angustia el corazon.

¡Oh! si las pasiones nuestras
Fueran de igual vïolencia,
El dolor de nuestra ausencia
Se partiera entre los dos:
Mas tú un semblante me muestras
Indiferente ó contento,
Cuando yo no tengo aliento
Ni aun para decirte adios.

¿ Mas qué dices, Silvia mía,
Con ese tierno suspíro?
¿ Por qué entre lágrimas miro
Tus ojos resplandecer?
Cual nube que en claro dia
Opuesta al sol se deshace,
Y el sol con sus rayos hace
Brillar el agua al caer.

¿ En mí los lánguidos ojos
Fijas con tanta ternura?
¿ Sin faltarle la hermosura
Falta á tu rostro el color?
¿ Vas á abrir los labios rojos,
Y el sentimiento los sella?
¡ Que en tí haya de ser tan bella
Aun la imágen del dolor!

¡ Insensato! yo pensaba
Que la amarga pena mia
Algun alívio tendria
Si tú penáras tambien:
Al error que me engañaba
Concede, Silvia, el perdon:
Ya siento mas tu afliccion,
Que antes sentí tu desden.

Bien mio, por Dios te ruego,
Serena el triste quebranto;
No vale tan bello llanto
Cuanto el mundo encierra en sí:
Pasen por tí con sosiego
De amor las horas serenas,
Y aquellas de angustias llenas
Que se detengan en mí.

En mí, miserable y triste,
Por el cielo destínado
Para soportar del hado
La bárbara crüeldad:
No en tí, que hermosa naciste,
Llena de un poder divíno,
Para tener el destíno
Sujeto á tu voluntad.

Por él tendrás el consuelo,
Mientras que mi ausencia llores,
De encontrar mil amadores
Mas de tu gusto que yo:
Otro, á quien dispense el cielo
La fortuna de agradarte;
Pero otro, que sepa amarte
Como yo te amo, eso no.

No me enamoró tu trato,
Ni tu semblante perfecto,
Sino un simpático afecto,
Que tal vez nací con él:
Yo me figuré un retrato
De las gracias verdaderas,
Y conocí que tú eras
El original de aquel.

Mas yo parto... ¡Ay dios! mis penas
En la explicacion no caben;
Los cielos solos las saben,
Que el fondo del alma ven,
Y vieron las horas llenas
De deliciosos recreos,
Que colmaron mis deseos
En los brazos de mi bien.

Ya las aguas blandamente
Mueve afable ventolina,
Y de la gente marína
Se oye la confusa voz:
Ya del ancla el corvo diente
Del fondo tenaz retíran:
Todos á darme conspíran
Una muerte mas veloz.

Ya con planta vacilante
Piso la débil barquilla,
Pronta á abandonar la orilla
Y llevarme al gran bajel.
Sílvia, á tu infeliz amante,
En los últimos momentos,
¡ Qué funestos pensamientos
No le asaltan de tropel!

Conozco el dulce desquite
Con que pagas mis ternezas,
Se me acuerdan tus finezas,
Tu cariño bien lo sé:
No hay prueba que no acredite
Tu pasion en mi presencia;
¿ Pero quién sabe, en la ausencia
Si sabrás guardarme fe!

Ese atractivo divíno,
De mi sumo bien origen,
Tal vez los hados lo eligen
Por principio de mi mal;
Y mientras yo, ausente y fino,
Mi perdída prenda lloro,
Los encantos que yo adoro
Gozará un feliz rival.

No, mi bien: no, gloria mia;
¡O! no se lleven los vientos
Esos tiernos juramentos
Que el universo envidió:
Venzamos la tiranía
Del tiempo y de la distancia
Con la invariable constancia
Del lazo que nos unió.

A solas mi pensamiento
Engolfado en esos mares,
Repasará los lugares
Donde contígo me vi:
Entonces mi sentimiento
Hará sensibles los bronces;
Tú, mas que ellos dura entonces,
Ni aun te acordarás de mí.

Aqui vi sus perfecciones;
Allá la juré mi dueño;
Alli con labio halagüeño
Me dió el venturoso sí:
Tal vez estas reflexîones
Harán que el dolor me acabe.
Y tú entretanto ¿quién sabe
Si te acordarás de mí!

Cuando solo se estén viendo
En el cielo las señales
Con que asusta á los mortales
El supremo crïador,
Oyese el tronar horrendo
En las cavernas mas hondas,
Y del mar las túrbias ondas
Se levanten con furor:

Cuando impelído del Noto
El soberbio mar Tirreno
Quiera desde su hondo seno
Las estrellas asaltar:
Y emplée el triste piloto,
En vez de la ciencia, el ruego,
Viendo ser su nave el juego
De la cólera del mar:

Entre los roncos clamores
De gente que, atribulada,
Ante sus ojos la espada
De la Muerte ven lucir,
Yo haré que de mis amores
Tan negro horror se despida,
Y «adios Silvia de mi vida»
Se oirá en los vientos gemir.

DE LA PINTURA Y ARQUITECTURA.

Tu, pensamiento mio, enamorado
De la pintura, absorto en sus prestígios,
De perspectiva en perspectiva vuelas;
Pero las voces faltan, los prodígios
Crecen, y circundado
Del gran genio de Mengs en vano ahelas
Cautivar en tus versos sus colores:
Tú bien dirás que no creó las flores
Mas bellas que el pincel Naturaleza,
Cantarás la verdad y la viveza
Que expresa el gesto, y hasta el genio humano:
Pero si audaz el portentoso arcano
Pretendes penetrar del claro obscuro;
Mira: ese luminar claro y fecundo,
Que en medio de los cielos se gloría,
Arbitro de la luz, de dar el día
De polo á polo al ámbito del mundo,
Si de su luz el mas brillante rayo
Fulmina hácia ese muro,
Que en luto melancólico y umbrio,

Entre cipreses el sepulcro frio
Pinta, donde los manes yacen juntos
De dos amantes, por amor difuntos,
Le vé desfallecer en el desmayo
Que el arte obró, y el mismo sol se asombra
De no poder dar luz al rasgo obscuro
Que condenó el pincel á eterna sombra.

Mientras que la pintura á mi memoria
Por muros y artesones repetía
O los amenos campos que amé un día,
O los antiguos fastos de la historia;
La arquitectura, audaz trastornadora
De la faz de la tierra, y del humano
Poder grandioso esfuerzo, me arrebata
Al par de la pintura encantadora.
¿Y quién, sin ella, distinguir pudiera
De la caverna del leon rugiente,
De la morada del castor mañoso
La habitacion del ser inteligente?
¿Quién los mares pobló, quién sino es ella
El intratable piélago domella,
Y, á pesar de sus iras procelosas,
Hace que vuelen raudos por su espalda
Bélicos muros? ¿Quién labró espaciosas

Las cunas del diamante y la esmeralda,
Y la honda vena en que el metal se forma
En atrevidas bóvedas transforma?
Y dejando su imperio subterraneo,
Vedla por esos vastos horizontes
Cual, por hacerlos gratos y sombrios,
Rompe su enlace á los marmóreos montes,
Tuerce su curso á los viciosos rios.

Ved esos dos altísimos collados,
Que, avaros guardas de diversos prados,
Se amenazan los dos con frente torva,
Soberbios con sus mutuos atributos,
Mientras su corpulencia el paso estorba
De amigas aguas á anhelantes frutos:
Perpetua desunion y eterna guerra
Se juran, cuando el hombre, en su codicia,
Los frutos ve morir que el uno encierra,
Y las aguas que el ostro desperdicia,
Nuevo raudal presume de opulencia,
Y avaro, y prepotente con la ciencia
¿Qué habrá que no presuma?
Pensativo á la falda se aproxîma,
De donde apenas la nublosa cima
Descubrir puede; mas su industria suma
Los escala, los mide, los abruma

Con simétricas rocas; las alzadas
Frentes, de solo el rayo antes tratadas,
De un acueducto al fin sufren el yugo;
Pasa sonando el cristalino jugo,
Y las opuestas flores le saludan,
Y los sedientos campos le acarician.
Ved cual las leyes del artista mudan
Las de natura, y su poder desquician;
Y cual, sobre una y otra altiva loma,
Y sobre el arco hermoso que las doma,
Sobre el agua, que alegre peregrina
Por la region del céfiro camina,
Sobre tal mole, en fin, el caminante
Ve la imágen del genio descollante,
La imágen de su especie, destinada
Del bajo suelo á no apartar las huellas,
Rayando con la frente en las estrellas.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

GENRE NATIONAL.

PAGES.

DISSERTATION PRÉLIMINAIRE. 3

ROMANCE ESPAGNOL, origine du mot, page 4. Caractère de la composition, *ibid.* — Goût littéraire expliqué par les mœurs, 7. — Premier emploi des romances, 10. — Romances du Cid, 11. — N°. I. Épreuve de Don Diègue, 12 : l'original, 53. — II. Défi du Cid au comte, 13 : l'original, 56. — III. Plainte de Chimène, 15 : l'original, 57. — IV. Nouvelle plainte, 16 : l'original, 59. — V. Rodrigue et l'infante, 17 : l'original, 61. — VI. Lettre de Chimène enceinte au roi Ferdinand, 20 : l'original, 64. — Réponse du roi, 23 : l'original, 67. — VII. Le Cid et l'abbé Bermudo, 29 : l'original, 69. — Des romances héroïques, 31. — Des romances arabes, 32. — Abencerrages et Zégris ; histoire de Zaïd et Zaïda, 33. — Histoire de Gazul, 36. — Accusation et massacre des Abencerrages, 38. — Révolutions et reddition de Grenade, 40. — Le dernier héros des Maures andaloux, 41. — Des romances bucoliques, 43. — Des létrilles, *ibid.* — Des vers à chanter, servant pour la danse, 45. — Organisation musicale du peuple espagnol, 49.

ROMANCES.

PREMIÈRE SECTION.

PAGES.

Le roi Rodrigue après la bataille de Xerez, romance héroïque. 73
L'original. 85

Pierre et Henry de Castille, romance héroïque. 76
Notes historiques. 78
L'original de la pièce de vers. 88

Fernand et Alfide, romance mixte. 81
L'original. 92

DEUXIÈME SECTION.

L'indiscrétion, romance moresque. 97
L'original. 113

Le Cartel, romance moresque. 100
L'original. 116

Gazul, romance moresque. 102
L'original. 118

Zulem au combat de taureaux, romance moresque. . . . 107
L'original. 122

TROISIÈME SECTION.

L'Alarme, romance africain. 127
Note historique, conquête d'Oran. 128
L'original du romance. 137

Le Zenete, romance africain. 131
Notes historiques. . . . . *ibid.*
L'original du romance. 139

Le Captif, romance mixte. 134
L'original. 144

LÉTRILLES.

PREMIÈRE SECTION.

PAGES.

La Consolation. 145
L'original. 151
La Persuasion difficile. 146
L'original. 152
Le Départ. 148
L'original. 154
Les Regrets. 149
L'original. 155

DEUXIÈME SECTION.

Contre la précipitation. 157
L'original. 161
L'Homme prudent. 158
L'original. 162
L'Adolescente consciencieuse. 159
L'original. 163
Principes arrêtés. 160
L'original. 164

TROISIÈME SECTION.

La Batelière du Camoens. 165
L'original. 177
Les Pendans d'oreille. 167
L'original. 178
Les deux sœurs. 170
L'original. 181
Le beau Voyageur. 173
L'original. 184

COMPOSITIONS DIVERSES.

PREMIÈRE DIVISION.

PAGES.

N°. I. Vœux d'un malheureux. II. Peine immense. 187
L'original. 195

N°. III. Le Désir et le Bonheur. IV. Le Signe certain. V. Envoi. 188
L'original. . . . . 195 et 196

N°. VI. Soins sans retour. 189
L'original. 196

N°. I à XII, Couplets détachés . . . . . 189 à 192
L'original. . . . . 197 à 199

N°. I à XII, Épigrammes. . . . . 192 à 195
L'original. . . . . 199 à 203

DEUXIÈME DIVISION.

Le Conte interrompu. 203
L'original. 209

La Faveur retirée. 206
L'original. 213

Les trois Prédilections. 207
L'original. 214

Précis sur les temps modernes. 219
Résumé des temps de la dynastie autrichienne, 219. — Ère des Bourbons et école française, 220. — Espagne littéraire sous Philippe V et Ferdinand VI, 221. — Belle époque sous Charles III, 222. — Notes biographiques, 223 *et suivantes*. — Compression sous Charles IV, 227. — Retour aux encouragemens, 229. — Nouvelle révolution dans les systèmes du pouvoir, sous le même monarque, 231. — État des lettres depuis l'avénement du Prince régnant aujourd'hui, 233.

DIX-HUITIÈME SIECLE.

PREMIÈRE DIVISION.

PAGES

LUZAN. 237

— Élevé en Italie, il oublie le castillan, 238. Réformateur de la littérature espagnole, auteur d'une excellente poétique, 259. — Sur ses poésies, 240. Rapprochement entre Luzan et Boscan, *ibid.* — Événemens militaires au sujet de la composition ci-après, 241.

Cancion. 242

L'original. 245

CADALSO. 249

— Mort à la tranchée devant Gibraltar, 249. — Considéré par tous ses chefs, 250. — Lié avec tous ses rivaux, 251. — Successeur de Luzan dans la réforme, 252. — Ses œuvres en prose, *ibid.* — Comment il fut atteint du coup mortel, 254. — La garnison ennemie lui fait des honneurs funèbres, *ibid.*

L'Incrédule, létrille. 255

L'original. 259

Anacréontique. 256

L'original. 260

L'Homme de bonne composition, létrille 257

L'original. 261

IRIARTE. 263

— Mort jeune, 264. — Fabuliste original, 265. — Sur un autre fabuliste espagnol, *ibid.* — Lutte et controverses entre Iriarte et Melendez, 266. Caractère du talent d'Iriarte, et indication de ses meilleurs ouvrages, 268. — Sur sa traduction de l'Énéide et sur la difficulté particulière aux traducteurs épiques espagnols, 269.

Le Cheval et l'Écureuil, fable. 272

L'original. 277

PAGES.

Le Ver a soie et l'Araignée. 274
L'original. 279

L'Ours, le Porc et le Singe. 274
L'original. 279

Le Thé et la Sauge. 276
L'original. 281

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

DEUXIÈME DIVISION,

ALLANT JUSQU'A NOS JOURS.

MELENDEZ. 283
— Caractère particulier de son langage et de ses premières poésies, 284. — Différences avec ses autres publications, 286. — De ses romances, 288. — De ses innovations, 289. — Ses encouragemens, 292. — Il entre dans la magistrature, 294. — Sa disgrâce, 296. — Près d'être mis à mort il est délivré miraculeusement, 297. — Il meurt dans l'exil, 298.

Rosanne aux Feux de Joie, romance. 299
L'original. 311

Pour les Fêtes de Noël, ode. 302
L'original. 314

Ode aux Étoiles. 306
L'original. 318

YGLESIAS. 325
— Un peu leste dans ses premières poésies, 325. — Échantillon, 327. — Agréable dans ses compositions simples, et médiocre dans le genre sérieux, 328.

L'Amante de bon sens, cantilène. 329
L'original. 335

La Bergère changée, létrille 331
L'original. 337

PAGES.

La Sérénade inutile, létrille à refrain. 332
L'original. 338

Anacréontique. 334
L'original. 340

NOROÑA. 341
— Militaire et diplomate, 341. — Il perce, comme poëte, par l'ode que l'on donne ici, *ibid.* — Sur son poëme épique l'*Ommiade*, 342. — Sur le sujet de son ode ci-après, *ibid.*

A la Paix entre la France et l'Espagne en 1795 343
L'original. 349

CIENFUEGOS. 357
— Tragédies dont il est l'auteur, 357. — Sur ses dédicaces, 358. — Plus philosophe que poëte, *ibid.* — Sur une de ses odes politiques, 359. — Fermeté héroïque de son caractère, 360.

Le Vieillard et le Frêne, romance. 361
L'original. 367
Le Tombeau, idylle. 364
L'original. 372

MORATIN. 375
— Principalement auteur dramatique : excellence de son faire dans tous les genres, 375. — Ses meilleures comédies, et d'autres compositions de lui, 376. — Sur l'écrivain, objet de celle ci-après, 377. (*Note.*)

Ode, a la mort de Don Antonio Conde. 378
L'original. 383

QUINTANA. 389
— Poëte tragique et lyrique; caractère général de ses écrits, 389. — De sa versification, 390. — Sur la haute versification française, 391. (*Note.*) — Extrait concernant cet auteur, tiré d'un ouvrage anglais, 393. — Sujet de la composition qui suit, 394.

PAGES.

CHANT SUR L'EXPÉDITION ESPAGNOLE, QUI PORTA LA VACCINE EN AMÉRIQUE. 397
L'original. 413

A LA BEAUTÉ. 402
L'original. 420

A LA MER. 407
L'original. 426

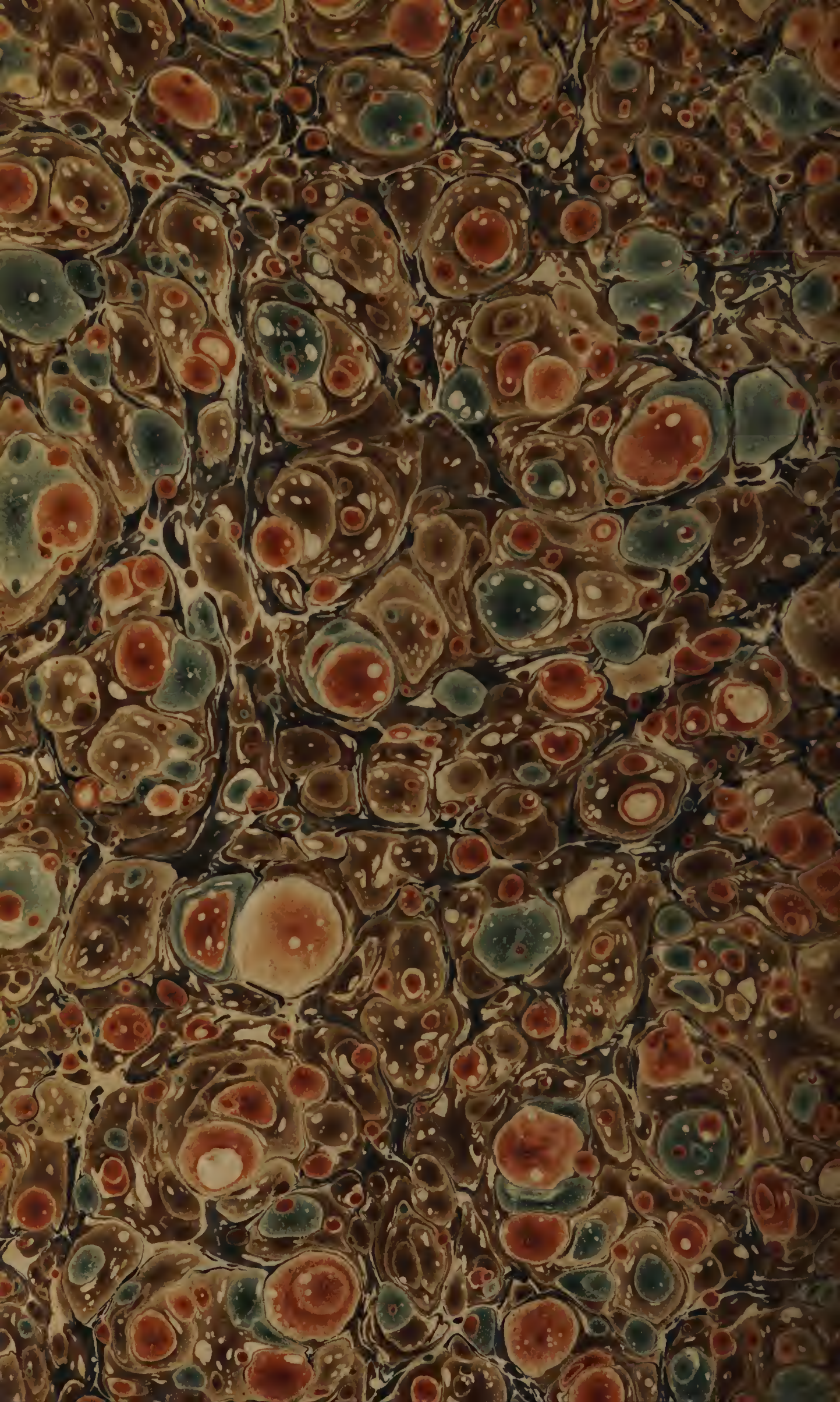
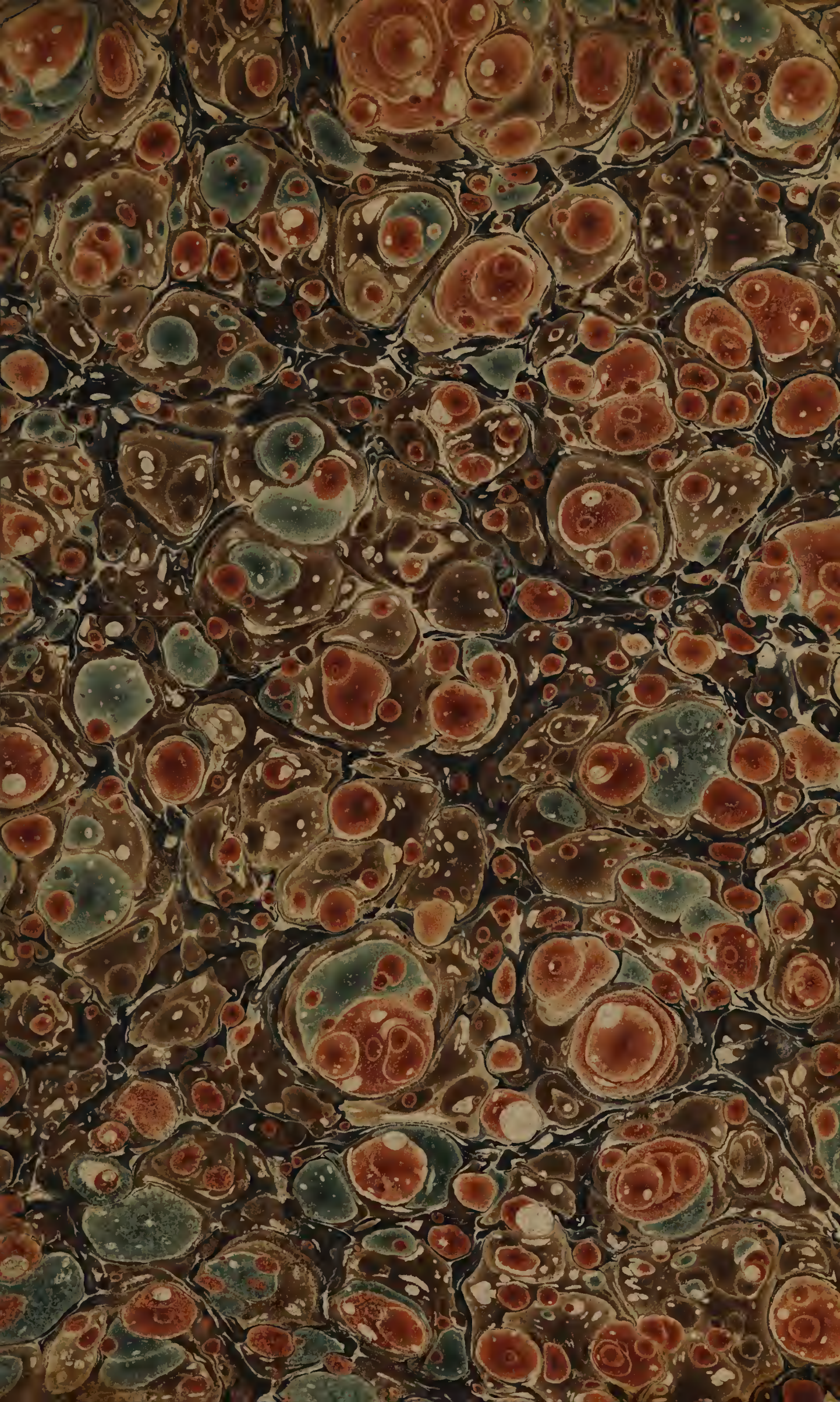
ARRIAZA. 433
— Poëte né qui a marqué dès l'enfance, 433. Auteur par occasion, 434. — Prononcé dans un système politique, 435. — Vers dans le sens de ses opinions, 436. — Principaux genres où il s'est exercé, 437. — Aperçus sur l'affaire navale, sujet de l'ode ci-après, 438.

AU COMBAT DE TRAFALGAR. 443
L'original. 457

ADIEUX D'UN JEUNE MARIN, stances. 447
L'original. 462

SUR LA PEINTURE ET L'ARCHITECTURE. 453
L'original. 469

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Pages.	Lignes.	Au lieu de :	lisez :
32	14	*coutumes*	costumes
98	19	*son sein*	ton sein
130	9	*Il monte en croupe, emmenant son captif.*	Il monte, en croupe emmenant son captif.
202	13	*prisada,*	pisada,
240	8	*d'un genre*	du genre
266	5	*premier prix*	prix de l'églogue
301	6	*effleurer*	l'effleurer
309	16	*tutélaire*	tutélaire.
326	5	*guiteria,*	Quiteria,
432	4	*mus*	mas